

Une porte sur l'été

Heinlein, Robert

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



ROBERT HEINLEIN

une porte sur l'été



R.A. Heinlein

UNE PORTE SUR L'ÉTÉ

(The door into summer, 1957)

Traduction de Régine Vivier



Illustration : Wojtek Siudmak

Par un des hivers qui précéda de peu la guerre de Six Semaines, j'habitais avec mon chat de gouttière, Petronius le Sage, une vieille ferme dans le Connecticut. Je doute qu'elle s'y trouve encore ; elle était située en bordure de la zone qui fut soufflée, et Manhattan n'échappa à la destruction que de justesse. Ces vieilles baraques flambent comme du papier de soie. Serait-elle encore debout, elle ne constituerait plus qu'un logis peu attirant, en raison du voisinage actuel. Pourtant, à l'époque, nous l'aimions bien, Pete et moi. Le manque total de confort nous permettait de bénéficier d'un loyer modeste. Ce qui avait été une salle à manger donnait au nord ; je jouissais donc d'un éclairage adéquat lorsque je travaillais sur ma planche à dessin.

Toute médaille a son revers. Cette maison avait un défaut : ses onze portes de sortie.

Douze, en comptant la chatière de Pete.

J'ai toujours essayé, partout, d'aménager une chatière pour Pete : en l'occurrence, une planche remplaçant la fenêtre d'une chambre à coucher inoccupée avait été percée d'un orifice de la largeur de ses moustaches. De trop nombreuses heures de ma vie ont été passées à ouvrir des portes aux chats. Depuis l'aube de la civilisation, 978 siècles de temps humain ont au total été employés à ce geste ; j'en ai fait le compte, les chiffres sont là pour vous le prouver.

Donc, habituellement, Pete utilisait sa chatière, sauf s'il parvenait à m'obliger à lui ouvrir une porte, ce qui le comblait d'aise. Mais il *refusait* d'employer la chatière par temps de neige.

Durant son enfance de chaton, alors qu'il n'était encore qu'une boule duveteuse et bondissante, Pete s'était élaboré une philosophie toute personnelle : j'avais la charge du logis, de la nourriture et de la météorologie. Lui était chargé du reste. Il me rendait tout particulièrement responsable du temps qu'il faisait. Les hivers du Connecticut ne sont jolis que sur les cartes de Noël. Cet hiver-là, très régulièrement, Pete allait jeter un coup d'œil à sa chatière, et, se refusant à emprunter ce chemin recouvert d'une déplaisante matière blanche – il n'était pas fou – venait me tanner jusqu'à ce que je lui ouvre une porte.

Il avait la conviction inébranlable que l'une d'elles, au moins, devait s'ouvrir en plein soleil – s'ouvrir sur l'été. Il me fallait donc, chaque fois, faire le tour des onze portes en sa compagnie, les lui ouvrir l'une après l'autre, et lui faire constater que l'hiver sévissait également, tandis que ses critiques sur mon organisation défectueuse s'élevaient crescendo à chaque déception.

Il s'obstinait ensuite à ne pas sortir tant qu'il n'y était pas absolument forcé par ses propres contingences internes.

Lorsqu'il rentrait, la glace collée à ses petites pattes silencieuses faisait un bruit de claquettes sur le plancher. Il braquait sur moi un regard foudroyant et refusait de ronronner jusqu'à ce que tout fût léché, séché. Alors seulement, il me pardonnait... jusqu'à la sortie suivante.

Mais il n'abandonna jamais sa recherche de la porte ouvrant sur l'été.

Le 3 décembre 1970, je la cherchais, moi aussi.

Ma quête était à peu près aussi désespérée que l'avait été celle de Pete en ces hivers du Connecticut. Le peu de neige existant en Californie du Sud se cantonnait sur les montagnes, pour les skieurs, non loin de Los Angeles. Elle ne serait d'ailleurs pas parvenue à traverser le brouillard de fumées qui planait sur la ville. Cependant, l'hiver était dans mon cœur.

Non que je fusse malade (mis à part une gueule de bois permanente) : j'étais du bon côté de la trentaine pour quelques jours encore, et loin d'être dans la dèche. Ni police, ni mari outragé, ni plaignant d'aucune sorte ne me cherchait. En fait, je n'avais rien qu'un peu d'amnésie n'eût guéri. Mais l'hiver était dans mon cœur, et je cherchais la porte qui aurait donné sur le soleil.

Si je vous fais l'effet d'un homme qui s'apitoie complaisamment sur son sort, vous êtes dans le vrai. J'aurais pu me dire qu'il existait sur cette planète plus de deux milliards de gens en plus mauvaise forme que moi. N'empêche, je cherchais cette porte sur l'été.

La plupart de celles que j'avais essayées dernièrement étaient des portes de bar, du genre de celle qui se dressait précisément devant moi à ce moment-là.

Grill-Bar Sans Souci, disait l'enseignne. J'entrai, repérai une table dans un box, vers le milieu de la salle, posai soigneusement sur la banquette le fourre-tout que je portais, me glissai à côté et attendis le

garçon.

— *Ouonné*, souffla le fourre-tout.

— Vas-y doux, Pete, répondis-je.

— *Mnan !*

— Pas question ! Tu viens d'y aller. Boucle-la, voilà le garçon.

Pete se tut. Je levai la tête.

— Un double scotch maison, un verre d'eau fraîche et un ginger ale.

Le garçon sembla contrarié.

— Du ginger ale, monsieur ? Avec du scotch ?

— En avez-vous, oui ou non ?

— Bien sûr, monsieur, mais...

— Dans ce cas, apportez-le. Je ne le boirai pas, c'est pour la vue... Et apportez également une soucoupe.

— A votre gré, monsieur. (Il donna un coup de torchon sur la table :) Que diriez-vous d'un bon petit steak, monsieur ? Je vous recommande également nos coquilles Saint-Jacques.

— Écoutez, mon vieux, je veux ce que je vous ai commandé, rien de plus. Et n'oubliez pas la soucoupe.

Il n'insista pas et disparut. Je recommandai à Pete de ne pas se faire de souci et lui promis qu'on allait se régaler. Le garçon revint, portant fièrement le ginger ale sur la soucoupe. Il l'ouvrit pendant que je mélangeais le scotch et l'eau.

— Voulez-vous un autre verre pour le ginger ale, monsieur ?

— Merci, je suis un vrai de vrai. Je bois à même la bouteille.

Il se tut et je le payai, ajoutant un généreux pourboire.

Dès qu'il eut tourné le dos, je versai le ginger ale dans la soucoupe et tapai légèrement sur le fourre-tout.

— A la soupe, Pete !

Je ne fermais jamais la fermeture à glissière du fourre-tout lorsque Pete s'y trouvait. Il écarta l'ouverture à l'aide de ses pattes, passa la tête et lança un coup d'œil circulaire. Puis il se dressa et posa ses pattes sur le bord de la table. Je levai mon verre et nous échangeâmes un regard complice.

— A la santé des femmes, Pete. Trouvons-en, et oublions-les

aussi vite !

Il acquiesça des oreilles, ma réflexion étant l'expression même de sa philosophie personnelle. Puis, penchant délicatement la tête vers le ginger ale, il se mit à laper.

— Enfin, si on peut ! ajoutai-je avant d'ingurgiter une longue goulée de scotch.

Pete ne répondit pas. Oublier une compagne ne représentait pas un effort pour lui : c'était un célibataire-né.

De l'autre côté de la rue, clignotait une publicité lumineuse. Elle changeait sans cesse : « travaillez en dormant » disait-elle ; « oubliez vos ennuis en rêvant » poursuivait le texte, qui doublait de dimension pour conclure :

MUTUAL ASSURANCE COMPANY

Je lus ces annonces plusieurs fois sans y prêter attention. Je n'en connaissais pas plus que tout un chacun sur l'« animation suspendue ». J'avais lu différents articles de vulgarisation lorsqu'on avait commencé à en parler, et je recevais deux ou trois fois par semaine des prospectus de maisons d'assurances à ce sujet. Habituellement, je les jetais sans les regarder, ils ne me concernaient pas plus que les publicités pour rouge à lèvres.

En premier lieu, peu encore auparavant, je n'aurais pas eu les moyens de m'offrir une hibernation. C'était abominablement cher. Deuxièmement, pourquoi un homme aimant son travail, gagnant bien sa vie et ayant la garantie de la gagner de mieux en mieux, amoureux et à la veille de se marier, pourquoi cet homme-là eût-il songé à un semi-suicide ?

Si l'on était atteint d'une maladie incurable destinée obligatoirement à vous tuer, mais qu'on gardât l'espoir que la médecine aurait, en une génération, progressé au point de vous sauver, et si l'on avait de quoi s'offrir ce luxe afin d'attendre que le progrès vous rattrape, alors le Long Sommeil pouvait être valable. Ou si l'on avait l'ambition de faire un voyage sur la planète Mars et que l'on crût qu'en sautant une génération, il serait possible d'acheter son billet, j'admettais là aussi une logique. Il circulait même une histoire, au sujet d'un couple très mondain qui s'était marié pour filer droit du Bureau des Mariages au Temple du Sommeil de la *Western World Insurance Co.*, en laissant des instructions pour qu'on ne les réveillât que lorsque serait garantie la possibilité de passer leur lune de miel à

bord d'un navire interplanétaire. Mais je flairais là une astuce publicitaire combinée par la compagnie d'assurances, et, sans doute, le couple s'était-il enfui sous un faux nom par une sortie secrète. Passer sa nuit de noces à l'état de harengs congelés, cela sonne un peu faux.

Bien entendu, il y avait l'attrait d'un avantage financier, sur lequel les compagnies d'assurances insistaient : travaillez en dormant. Vous n'avez qu'à rester tranquille pendant que vos épargnes se transforment en une véritable fortune. Si vous avez 55 ans et que vous encaissez 200 dollars par mois de retraite, pourquoi ne pas dormir quelques années et vous réveiller, ayant toujours 55 ans, pour toucher 1 000 dollars par mois ? Pour ne rien dire de l'avantage de s'éveiller dans un monde nouveau qui vous permettrait, sans doute, une vieillesse plus longue et plus costaude pour jouir des 1 000 dollars mensuels ? C'était là le véritable cheval de bataille des compagnies. Chacune prouvait, chiffres en main, que son choix de placement apportait la fortune plus rapidement que ceux de ses concurrents, travaillez en dormant !

Cela ne m'avait jamais tenté. Je n'avais pas 55 ans, je n'avais pas envie de prendre ma retraite, et je n'avais aucun dégoût pour l'année 1970.

Jusqu'alors, du moins. Mais à présent, j'étais à la retraite, que cela me plût ou non (cela me déplaisait foncièrement !) ; au lieu d'être aux délices de ma lune de miel, je me trouvais dans un bar de deuxième ordre, m'anesthésiant au scotch ; à la place de ma femme, j'avais pour compagnon un chat de gouttière cousu d'innombrables cicatrices, nanti d'une tendresse immodérée pour le ginger ale ; quant à aimer cet aujourd'hui, j'étais prêt à le troquer contre une caisse de gin et à en ingurgiter toutes les bouteilles.

Mais je n'étais pas dans la dèche.

Je plongeai la main dans une de mes poches, en extirpai une enveloppe et l'ouvris. Elle contenait deux documents. Un chèque dont le montant représentait plus d'argent que je n'en avais jamais possédé à la fois, et un certificat de possession d'actions de la société Robot Maison & Cie. Ils commençaient tous deux à se défraîchir ; ils n'avaient pas quitté ma poche depuis le jour où on me les avait remis.

Pourquoi pas ?

Pourquoi ne pas me défilier et oublier mes ennuis en dormant ? Ce serait plus réjouissant que de rejoindre la Légion étrangère, moins salissant qu'un suicide, et cela me permettrait d'échapper totalement à des gens et à des circonstances qui m'avaient rendu l'existence si amère. Pourquoi pas en vérité ?

Je n'étais pas follement intéressé par la possibilité de faire fortune. Oh ! bien sûr, j'avais lu *Le dormeur s'éveille*, de H. G. Wells. Je l'avais lu bien avant qu'il fût distribué gratuitement par les compagnies d'assurances. A l'époque, c'était déjà un roman classique. Je savais ce que l'intérêt composé, l'échelle des primes et la capitalisation pouvaient produire. Mais j'ignorais si j'avais de quoi m'offrir le Long Sommeil, en même temps qu'entreprendre une affaire qui en vaudrait la peine. L'autre argument me séduisait davantage : aller au dodo et me réveiller dans un monde nouveau. Un monde meilleur, comme celui auquel les compagnies d'assurances essayaient de nous faire croire, ou... peut-être pire ? De toute façon, un monde différent.

En tout cas, j'étais assuré d'un changement à mes yeux primordial : je dormirais assez longtemps pour avoir la certitude que ce serait un monde sans Belle Darkin ni Miles Gentry, mais surtout sans Belle. Si Belle était morte et enterrée, je pourrais l'oublier, oublier ce qu'elle m'avait fait, l'effacer de ma mémoire, au lieu de me ronger le cœur en sachant qu'elle était à peine à quelques kilomètres de là.

Voyons, combien de temps cela ferait-il ?... Belle avait 23 ans, ou prétendait les avoir (je me souvins d'une occasion où elle avait laissé échapper qu'elle se souvenait de Roosevelt comme président). Bon, de toute façon, c'était moins de 30. Si je dormais 70 ans, elle serait nonagénaire. Disons 75 pour plus de sûreté.

Subitement, l'idée me revint des progrès faits en gérontologie ; on parlait d'arriver à une longévité moyenne de 120 ans ! Peut-être me faudrait-il dormir 100 ans ? Je me demandai si les compagnies allaient jusqu'à pareil chiffre ?

Il me vint alors une idée doucement monstrueuse, due à la bonne chaleur du scotch. Il n'était pas nécessaire de dormir jusqu'à ce que Belle fût morte ; il suffisait, et voilà une vengeance parfaite contre une femme, de me retrouver *jeune* tandis qu'elle serait vieille. Avoir assez d'années *en moins* pour la faire râler... disons une trentaine.

Une patte, légère comme un flocon de neige, se posa sur mon bras.

— *Mmiieu* ! lança Pete.

— Sale gourmand ! murmurai-je en lui versant une nouvelle soucoupe de ginger ale.

Il attendit un bref instant, en guise de remerciement poli, puis se remit à laper.

Mais il avait interrompu la chaîne si agréablement méchante de mes pensées. Que diable ferais-je de Pete ?

On ne peut donner un chat comme on le fait d'un chien ; ces animaux ne le supportent pas. Parfois, il arrive qu'ils soient attachés à une maison, mais ce n'était certainement pas le cas de Pete. Depuis qu'on l'avait enlevé à sa mère, neuf ans auparavant, j'étais l'unique élément stable de son univers. Même dans l'armée, j'étais parvenu à le conserver près de moi, et cela avait exigé des combinaisons inimaginables ! Il était en parfaite santé et susceptible de le demeurer encore longtemps malgré ses innombrables cicatrices. Qu'il parvînt à corriger sa droite un peu faible, et il gagnerait des batailles et des paternités de chatons pendant au moins cinq ans encore.

Voyons. Je pouvais le mettre dans une pension de chats jusqu'à sa mort. Impensable. Le faire chloroformer. Également impensable... Ou l'abandonner. Voilà où on en arrive, avec un chat : ou on s'astreint à faire honneur à cette obligation qu'on s'est imposée... ou on renvoie la pauvre bête à une sorte d'état sauvage et on détruit sa foi en la bonté humaine.

Comme Belle avait détruit la mienne.

Ainsi donc, Danny, mon gars, tu n'avais qu'à oublier ton projet. Ce n'était pas parce que ta vie avait tourné à l'aigre que tu en étais quitte pour te dédire de tes obligations envers ce chat trop gâté.

A l'instant où j'atteignais à cette vérité philosophique, Pete éternua, les bulles de ginger ale lui chatouillant les narines.

— A la tienne, lui dis-je, et cesse de boire à cette vitesse.

Pete fit le sourd. Ses bonnes manières à table étaient meilleures que les miennes et il le savait.

Le garçon, depuis un moment, rôdait près du comptoir, faisant la causette avec le caissier. C'était l'heure creuse d'après déjeuner, les rares clients de la maison se trouvaient rassemblés au bar. Comme je disais : « A la tienne ! » le garçon me lança un coup d'œil et se pencha vers le caissier. Ils regardèrent tous deux dans notre direction, puis le caissier sortit de derrière le bar et se dirigea vers nous.

— Vingt-deux ! soufflai-je.

Pete lorgna les environs et plongea dans le fourre-tout. D'une main distraite, j'en rassemblai les bords. Le caissier s'approcha de la table et examina les deux banquettes.

— Excusez-nous, mon gars, dit-il, va falloir faire sortir ce chat.

— Quel chat ?

— Celui que vous avez fait boire dans cette soucoupe.

— Je ne vois pas de chat, moi.

Il se pencha, et regarda sous la table. Puis, d'un ton accusateur :

— Vous l'avez dans ce sac !

— Sac ? Chat ? fis-je, perplexe. J'ai l'impression que vous essayez de faire de l'esprit ?

— Hein ? Ne vous payez pas ma tête, vous avez un chat dans ce sac. Ouvrez-le.

— Avez-vous un mandat de perquisition ?

— Comment ? Ne dites pas de sottises !

— C'est *vous* qui dites des sottises ! Demander à voir l'intérieur de mon sac sans mandat de perquisition ! Quatrième Amendement... et d'ailleurs la guerre est terminée depuis des années. Bon. Maintenant que nous sommes d'accord, voulez-vous demander au garçon de me remettre la tournée, ou bien, apportez-la vous-même.

Il prit un air peiné.

— Écoutez, monsieur, ne croyez pas que j'aie quoi que ce soit contre vous personnellement, mais j'ai une licence dont je dois tenir compte. Voyez : *Pas de chats. Pas de chiens.* C'est inscrit là, regardez... Nous sommes tenus de suivre les instructions. Les règles d'hygiène doivent être respectées dans cet établissement.

— Votre règlement ne vaut rien.

Je ramassai mon verre.

— Vous voyez ces traces de rouge à lèvres ? Vous feriez mieux de surveiller celui ou celle qui lave votre vaisselle plutôt que de chercher noise à vos clients.

— Je ne vois pas de rouge, moi.

— Je l'ai essuyé. Mais si vous voulez que nous l'emportions à la Commission de la Santé publique, afin de faire faire un constat de bactéries ?

— Vous êtes mandaté ? questionna le caissier en soupirant.

— Non.

— Alors nous sommes quittes. Je ne fouille pas votre sac, et vous ne m'emmenez pas à la Commission de la Santé publique. Maintenant, si vous voulez boire un autre verre, veuillez le prendre au

bar. C'est la maison qui vous l'offre. Seulement, pas ici, monsieur.

Il me tourna le dos et revint à sa caisse.

— Nous allions justement nous en aller, fis-je en haussant les épaules.

Comme je passais devant le bar en sortant, il leva la tête :

— Sans rancune ?

— Sans rancune. J'avais projeté d'amener boire mon cheval, mais puisque c'est comme ça, vous n'aurez pas notre clientèle.

— Comme vous voudrez. Notre règlement ne mentionne pas les chevaux. Mais, permettez, encore une petite chose : ce chat boit-il vraiment du ginger ale ?

— Quatrième Amendement, vous vous rappelez ?

— Je ne demande pas à voir l'animal, je voudrais simplement savoir.

— Il le préfère avec un peu de bitter, mais quand il y est forcé, il le boit pur.

— Il va complètement s'abîmer les reins. Tenez, regardez là, mon cher monsieur.

— Que voulez-vous que je regarde ?

— Penchez-vous un peu, que votre tête soit au même niveau que la mienne. Et maintenant, regardez le plafond au-dessus des boxes. Vous voyez les miroirs dans la décoration ? Je *savais* que vous aviez un chat... Je l'avais *vu*.

Je me penchai et regardai. Le plafond était décoré de motifs baroques parmi lesquels s'incrustaient des fragments de miroir. J'en aperçus un certain nombre, camouflés dans les dessins, et inclinés sous un angle qui permettait au caissier de s'en servir comme périscope sans quitter son siège.

— Il le faut bien, dit-il, sur un ton d'excuse. Si vous pouviez imaginer ce qui se passerait dans ces boxes, si nous ne les surveillions pas ! Ah ! c'est un triste monde, monsieur !

— Amen ! dis-je en sortant.

Sur le trottoir, j'ouvris le fourre-tout et le portai par une seule poignée. Pete sortit la tête.

— Tu as entendu ce qu'a dit cet homme, Pete ? C'est un triste monde. Pire que triste, lorsque deux amis ne peuvent s'asseoir

ensemble et prendre tranquillement un verre sans être espionnés. A présent, ma décision est bien prise.

— *M'nnan ?*

— Si tu veux. Puisque nous allons le faire, inutile de tergiverser.

— *Nnan !* répondit Pete avec emphase.

— A l'unanimité ! Il n'y a qu'à traverser la rue, c'est là.

*

La réceptionniste de la *Mutual Assurance Co.* était un ravissant exemple de beauté fonctionnelle. Malgré sa ligne effilée, elle déployait des aménagements frontaux montés sur radar et tout ce qu'il fallait pour sa mission de base. Je demandai à voir un responsable.

— Asseyez-vous, je vous prie. Je vais voir si un des représentants est libre.

Avant même que j'eusse le temps de m'installer, elle ajouta :

— Mr Powell va vous recevoir. Par ici, s'il vous plaît.

Le bureau qu'occupait Mr Powell me convainquit du fait que la *Mutual* était une compagnie florissante. Il me serra moitement la main, m'installa, m'offrit une cigarette et tenta de m'enlever mon fourre-tout. Je m'y agrippai de toutes mes forces.

— En quoi pouvons-nous vous être utile, monsieur ?

— Je désire prendre le Long Sommeil.

Ses sourcils remontèrent et ses manières se firent plus respectueuses. La *Mutual* se chargeait, sans doute, de fournir des placements pour 7 dollars, mais le Long Sommeil donnait la possibilité de disposer du capital entier du client.

— Très sage décision, fit-il d'une voix pleine de révérence. Que j'aimerais pouvoir en faire autant !... Malheureusement, je ne suis pas libre... vous comprenez... les responsabilités familiales, n'est-ce pas ?... (Il tendit la main vers un formulaire :) Les amateurs du Sommeil sont généralement pressés. Permettez-moi de vous aider en remplissant ceci pour vous. Ensuite, nous procéderons à l'examen médical.

— Un moment, je vous prie.

— Pardon ?

— Une question, d'abord. Avez-vous l'équipement nécessaire pour faire hiberner un chat ?

Il eut un air étonné qui se mua en contrariété.

— Vous plaisantez, dit-il.

J'écartai le haut du fourre-tout. Pete sortit la tête.

— Nous sommes deux inséparables. Ayez la bonté de répondre en toute sincérité à ma question. Si c'est non, je me dirigerai de ce pas jusqu'à la *Central Valley Liability*. Leurs bureaux sont dans le même immeuble, n'est-ce pas ?

Cette fois, il fut horrifié.

— Monsieur... Heu ! Je n'ai pas compris le nom ?

— Dan Davis.

— Lorsqu'on passe notre porte, Mr Davis, on se trouve placé sous la protection bénévole de la *Mutual*. Je ne puis vous permettre d'aller à la *Central Valley* !

— Qu'envisagez-vous pour m'en empêcher ? Le judo ?

— Je vous en prie, monsieur ! Notre compagnie a une éthique !

— Écoutez, Mr Powell, nous perdons notre temps. Est-ce que la *Mutual* acceptera mon ami, oui ou non ? Si c'est non, je ne suis resté que trop longtemps dans ce bureau.

— Vous voulez donc, vraiment, payer pour que cet animal soit gardé vivant en état d'hypothermie ?

— J'entends que nous prenions tous deux le Long Sommeil. Et ne traitez pas mon ami d'animal. Il a un nom : Petronius.

— Excusez-moi. Je poserai ma question en d'autres termes. Seriez-vous disposé à déboursier deux dépôts de sécurité afin que vous-même et... heu... Petronius soyez admis dans notre sanctuaire ?

— Oui, mais pas deux dépôts standards. Il est normal que je paye un supplément, mais vous pouvez nous fourrer tous deux dans le même cercueil. Vous ne me demanderez pas pour Pete le même tarif que pour un homme ?

— Ceci est tout à fait inhabituel, monsieur.

— Bien entendu. Mais nous discuterons des questions d'argent plus tard... ou je discuterai avec la *Central Valley*. Ce qui m'intéresse avant tout est de savoir si vous êtes disposé à accepter Pete ?

— Hem ! (Il tambourina sur son bureau :) Un moment, s'il vous

plaît. (Il décrocha le téléphone :) Opale, passez-moi le Dr Berquist.

La suite de la conversation ne me parvint pas, car il avait branché le dispositif silencieux. Quelques instants plus tard, il raccrocha en souriant comme s'il venait d'apprendre la mort de l'oncle-à-héritage.

— Excellentes nouvelles, monsieur ! J'avais oublié que les premières expériences favorables furent effectuées précisément sur des chats. La technique et les facteurs critiques sont donc entièrement établis pour ces animaux. Il y a même, actuellement, au *Naval Research Laboratory* d'Annapolis un chat qui dort depuis plus de vingt ans, en état d'hypothermie.

— Je croyais que le NRL avait été anéanti en même temps que Washington ?

— Seulement les immeubles de surface, monsieur, pas les souterrains. Ce qui est un tribut à la perfection de la technique, n'est-ce pas ? L'animal n'a été soigné, pendant plus de deux ans, que par des machineries automatiques ; néanmoins, il vit, inchangé, n'ayant absolument pas vieilli d'un jour dans son apparence. Comme vous vivrez, monsieur, durant la période où vous vous confierez aux soins de la *Mutual*.

Je crus qu'il allait se signer.

— Bon. Très bien. Passons à la question argent.

Il y avait quatre facteurs à résoudre.

Primo : comment se ferait le paiement de nos soins pendant que nous hibernerions ?

Secundo : combien de temps désirais-je dormir ?

Tertio : comment investirait-on mon capital pendant mon séjour en glacière ?

Enfin, quelles étaient mes instructions, au cas où je passerais l'arme à gauche et ne me réveillerais pas ?

J'optai finalement pour l'an 2000, joli chiffre rond à peine distant de trente ans. Je craignais, si je prolongeais davantage mon absence, d'être complètement perdu à mon réveil. Les changements survenus durant les trente années précédentes, la durée de ma vie, étaient suffisants pour faire perdre la tête à un homme : deux grandes guerres et une douzaine de petites, la chute du communisme, la Grande Panique, les transformations dues à la force atomique... Songez, quand j'étais enfant, les cas de multimorphisme n'existaient pas encore !

Oui, il était à prévoir que l'an 2000 me comblerait de stupeur. Seulement, si je ne bondissais pas aussi loin, Belle n'aurait pas le temps d'être recouverte d'un treillis de rides.

Quant à la question de l'investissement de mon fric, je me refusai à des placements en Bons d'État. Notre système fiscal porte en lui l'inflation. Je décidai de conserver mes titres de la société *Robot Maison* et d'utiliser l'argent liquide à l'achat d'autres actions dans différentes branches susceptibles, d'après moi, d'extension. L'automation, par exemple, prendrait obligatoirement de l'importance. Je choisis également une firme de fertilisateurs de San Francisco où je savais qu'on expérimentait différentes levures et algues comestibles ; avec le nombre des êtres humains augmentant chaque année, le beefsteak deviendrait de plus en plus cher. Quant à la somme qui pouvait rester encore inemployée, je leur dis de la placer en Bons de la compagnie.

Mais la grande affaire consistait à savoir ce qu'il adviendrait si je mourais dans l'intervalle.

La compagnie affirmait qu'il y avait plus de sept chances sur dix pour que je vive au travers de ces trente ans de sommeil. Ils étaient prêts à jouer sur les deux tableaux.

Je décidai que tout mon avoir irait à la *Mutual* en cas de décès – ce qui donna à Mr Powell l'envie de m'embrasser et me fit spéculer sur le degré d'optimisme des sept chances sur dix. Mais je m'y tins malgré tout, car cet arrangement faisait de moi, à condition que je vécusse, l'héritier, si elle mourait, de toute autre personne ayant pris les mêmes dispositions. Comme à la roulette russe où le survivant ramasse les jetons... la compagnie, comme toujours, ratissant une commission.

Quand tout fut arrangé, Mr Powell était en mesure de m'offrir un compromis pour Pete. Il accepta de me compter 15 % du tarif humain pour son hibernation, et remplit un contrat à part pour conclure l'affaire.

Il nous restait à passer l'examen médical. Celui-ci suivit l'éternelle et agaçante routine, sauf sur un point : vers la fin, le praticien me lança un regard sévère.

— Depuis combien de temps êtes-vous dans cet état d'ébriété, jeune homme ? demanda-t-il.

— Ébriété, docteur ?

— Parfaitement. J'ai dit : en état d'ébriété.

— Comment pouvez-vous dire cela, docteur ? Je suis aussi à

jeun que vous. Écoutez : « Si pensant, passant tu passes par ce passage, passant tu n'es pas sage. »

— Ne plaisantez pas. Répondez-moi.

— A vrai dire... environ deux semaines... Peut-être un peu plus.

— Je vois. Buveur de choc. Vous vous adonnez souvent à ce genre de sottises ?

— Eh bien, c'est-à-dire que c'est tout à fait récent.

Et je commençai à lui raconter ce que Belle et Miles m'avaient fait, pourquoi j'agissais ainsi depuis leur trahison.

— Je vous en prie... (Il leva les mains en signe de protestation :) J'ai bien assez de mes soucis personnels. Par ailleurs, je ne suis pas psychanalyste ; tout ce qui m'intéresse est l'état de votre cœur. Il doit être capable de supporter un abaissement considérable de température. Quatre degrés centigrades, voilà ce que vous aurez à subir. D'habitude, je suis tout à fait indifférent à la raison qui pousse les gens à se faire enterrer vivants, cependant, un reste de conscience professionnelle m'interdit d'approuver la mise en bière d'un homme, fût-il un spécimen déplorable, pendant que son cerveau est imbibé d'alcool. Tournez-vous.

— Hein ?

— J'ai dit : tournez-vous. Je vais vous faire une piqûre dans la fesse gauche.

Je me tournai. Il me fit une injection, puis me tendit un verre.

— Buvez ça. D'ici vingt minutes vous serez plus à jeun que vous ne l'avez été depuis des mois. Ensuite, si vous êtes malin, ce dont je doute, vous pourrez réviser votre situation afin de décider si vous désirez fuir devant l'adversité... ou lui faire face en homme.

Je bus.

— Ce sera tout. Vous pouvez vous rhabiller. Je vais signer vos papiers, mais je vous préviens que j'ai droit de veto jusqu'à la dernière minute. Ne prenez plus une goutte d'alcool. Un souper léger, pas de petit déjeuner. Soyez ici demain à midi, pour une vérification finale.

Ma voiture était parquée sous Pershing Square où je l'avais laissée plus tôt dans la journée. Ayant réglé le surveillant du parking, je braquai le dispositif de conduite automatique sur l'artère Ouest, sortis Pete pour l'installer sur la banquette à côté de moi, puis me laissai aller à goûter un peu de détente.

Ou plutôt, j'essayai de me détendre. La circulation de Los Angeles était trop rapide et trop dangereuse pour que je me sente à l'aise en pilotage automatique. J'avais envie de réorganiser tout leur système de circulation. Ce n'était pas vraiment la « sécurité assurée ». Quand nous fûmes à l'ouest de la Western Avenue, et que la conduite manuelle fût à nouveau possible, j'étais énervé et j'avais envie de boire un verre.

— Voilà une oasis, Pete !

— *Ouuu ?*

— Juste en face de nous.

Mais, le temps de chercher un endroit où me garer – Los Angeles était bien à l'abri des invasions : les envahisseurs n'auraient pas trouvé un pouce de terrain où parquer leurs véhicules – et la recommandation du toubib me revint : pas d'alcool.

Je lui dis avec force ce qu'il pouvait faire de ses recommandations. Ensuite, je me posai la question, à savoir : pourrait-il s'apercevoir à vingt-quatre heures de distance si j'avais bu ou non ? Il me semblait avoir vu un article technique traitant ce genre de problème... mais à l'époque, cela ne m'intéressait guère et je ne l'avais pas lu.

Fichtre ! Il était bien capable de me refuser l'autorisation d'entreprendre le Long Sommeil ! Mieux valait me méfier et ne pas boire.

— *Naan ?* questionna Pete.

— Plus tard. On va plutôt chercher un restaurant en plein air, avec service à bord.

Subitement, je me rendis compte que je n'avais pas réellement envie de boire. J'avais envie d'un bon repas et d'une longue nuit de

repos. Le docteur avait raison, j'étais à jeun et me sentais mieux que je ne l'avais été depuis des semaines. Cette piqûre dans la fesse n'était peut-être composée que de bonnes intentions, mais elle avait été bien envoyée.

Nous nous sommes donc retrouvés dans un *drive-in*. Je me commandai du poulet. Pour Pete une demi-livre de hamburger et du lait. Pendant que l'on préparait nos plats, je sortis Pete de la voiture et l'emmenai faire un tour. Nous mangions souvent dans les *drive-in*, Pete et moi, car là je n'avais à le camoufler ni pour entrer ni pour sortir.

Une demi-heure plus tard, je conduisis la voiture loin des rues trop fréquentées, stoppai, sortis une cigarette et me mis à gratter Pete sous le menton en réfléchissant.

Pourquoi m'étais-je décidé au Long Sommeil ? Par esprit d'aventure ? Ou pour me cacher à mes propres yeux tel un gamin peureux qui se réfugie dans le giron maternel ?

Non, j'avais envie de le faire ! me dis-je. Voir l'an 2000 !

Bon, j'en avais envie. Mais était-il obligatoire que je me défile sans régler mes comptes ?

D'accord ! D'accord ! Je me demandais seulement comment je pourrais les régler ? Je ne voulais pas me réconcilier avec Belle, non, pas après ce qu'elle m'avait fait. Que pouvais-je faire d'autre ? Les poursuivre tous deux en dommages et intérêts ? Idiot ! Je n'avais aucune preuve. Et, de toute façon, les seuls à tirer profit d'un procès sont les avocats.

— *T'sai bien !...* souffla Pete.

Je me mis à contempler sa tête aux cent cicatrices. Pete ne ferait de procès à personne. Si la coupe des moustaches d'un chat voisin lui déplaisait, il l'invitait simplement à sortir s'expliquer, en chat digne de ce nom.

— Je crois que tu as raison, Pete. Je vais aller trouver Miles, lui arracher le bras et le lui taper sur le crâne jusqu'à ce qu'il parle. Nous prendrons notre Long Sommeil ensuite. Il faut d'abord que nous sachions exactement ce qu'ils nous ont fait et lequel des deux en a eu l'idée.

Il y avait un téléphone public, j'entrai, y glissai un jeton et formai le numéro de Miles. Il était chez lui. Je lui dis de ne pas bouger, que j'arrivais.

Au moment de la guerre de Six Semaines, j'étais ingénieur mécanicien diplômé et je faisais mon service militaire. Je n'avais pas usé de mon diplôme pour essayer d'obtenir un poste dans les bureaux. Lorsque la guerre éclata, j'étais sergent technicien au *Sandia Weapon's Center*, à New Mexico. Je fourrais des atomes dans les bombes atomiques, tout en me demandant ce que je ferais à la libération. Le jour où la ville de Sandia fut volatilisée, je me trouvais à Dallas, pour une nouvelle livraison d'armes offensives. La chute des engins en direction d'Oklahoma City me permit d'être encore vivant pour toucher ma solde de G.I.

Pete, lui, survécut à ces temps difficiles pour une raison assez simple. Je m'étais lié d'amitié avec Miles Gentry, un vétéran rappelé au service armé, qui avait épousé une veuve, mère d'une petite fille. Or, au moment de son rappel, sa femme mourut. Il habitait en ville afin que sa belle-fille, Frederica, eût un foyer. Et la petite Ricky (nous ne l'avons jamais appelée Frederica) prit soin de Pete. Grâce à Bubastis, dieu des chats, Miles, Ricky et Pete étaient en week-end sur une fusée lorsqu'advint l'abominable événement qui fit tant de victimes. Ricky avait gardé Pete parce qu'il ne m'était pas possible de l'emmener avec moi à Dallas.

Quand il fut divulgué que nous possédions encore des divisions entières en réserve à Thulé, ma stupeur ne fut pas moindre que celle du bon peuple. Depuis les années 30, on connaissait la possibilité de réduire l'activité du corps humain à près de zéro. Mais jusqu'à la guerre de Six Semaines, ce n'avait été qu'une expérience de laboratoire ou un traitement désespéré. Il faut dire ce qui est, les Services de Recherches Militaires, avec suffisamment de moyens financiers et d'hommes, obtiennent des résultats. On fait imprimer un milliard de dollars de plus, on engage un millier supplémentaire d'hommes de science et d'ingénieurs, et, d'une manière incroyable, bancale, contradictoire, on a des résultats. Transe, long sommeil, hibernation, hypothermie, métabolisme réduit, appelez la chose comme vous voudrez : en un mot, les équipes de recherches médicales et logistiques avaient découvert le moyen de mettre des êtres humains en conserve, comme du corned-beef, afin de s'en servir en temps utile. On commence par droguer le sujet, ensuite on l'hypnotise, puis on le réfrigère et on le maintient à 4° centigrades très exactement, c'est-à-dire à la densité maximale de l'eau sans formation de glaçon. Si l'on a un besoin urgent du sujet traité, il peut être ramené en dix minutes à la vie normale par des soins diathermiques et un commandement post-hypnotique. Néanmoins, une telle rapidité a tendance à user les tissus et peut rendre le sujet quelque peu abruti par la suite. Si on est moins pressé, un minimum de deux heures est plus recommandable. La

méthode rapide est ce qu'en langage militaire on appelle le « risque calculé ».

Toute l'affaire fut un risque que l'ennemi, lui, n'avait pas calculé. De ce fait, je touchai ma solde au lieu d'être liquéfié ou envoyé en camp de concentration. Vers l'époque où les compagnies d'assurances se mirent à vendre le Long Sommeil, Miles et moi nous commençâmes à monter une affaire ensemble.

C'est dans un immeuble de surplus de l'aviation, dans le désert de Mojave, que nous installâmes notre petite usine. Et, chargé pour ma part du côté technique, tandis que Miles apportait ses connaissances légales et son expérience financière au côté commercial, nous entreprîmes la fabrication des premiers Robots Maison. Car c'est bien moi, l'inventeur du Robot Maison et de tous ses descendants. C'est moi, bien que mon nom n'y figure pas. Pendant mon service militaire, j'avais beaucoup réfléchi à ce qu'un ingénieur pouvait entreprendre. Aller travailler dans une grande entreprise privée ? Au bout de trente ans, on vous offrait un dîner d'adieu et une retraite.

Vous aviez bien mangé à tous les repas, vous aviez fait de nombreux voyages à bord des avions de la compagnie. Cependant, jamais vous n'étiez libre de faire ce qui vous plaisait, jamais vous n'étiez votre propre patron. L'autre grand marché offert aux ingénieurs, le service civil ? De bons appointements dès le départ, une bonne retraite. Pas de soucis, un mois de vacances par an, des avantages multiples... Mais, du service gouvernemental, j'en sortais et j'aspirais à être mon maître.

Que pouvait-il y avoir qui fût assez petit pour ne pas nécessiter six millions d'heures de main-d'œuvre avant d'être en état de vente, et qui fût réalisable par un seul ingénieur ? Une boutique du genre marchand de cycles, avec un capital de cacahuètes – ce qu'avaient réussi Ford et les frères Wright ? On prétendait que ces jours-là étaient finis à jamais. Moi, je ne croyais pas.

L'automation était en plein boom – des ateliers entièrement mécanisés, ne nécessitant que deux surveillants et un gardien ; des machines qui imprimaient des tickets dans une ville et qui marquaient « vendu » dans six autres villes ; des taupes d'acier extrayant le charbon sous les yeux des mineurs inoccupés... Aussi bien profitai-je de mon temps de service chez l'oncle Sam pour étudier l'électronique et la cybernétique.

Quel était le tout dernier domaine bénéficiaire de l'automation ? Réponse : le foyer d'une femme d'intérieur. Je ne me posai pas le problème de concevoir un foyer logique, intelligent,

scientifique, les femmes n'en veulent pas. Ce qu'elles veulent, c'est une caverne bien aménagée. Il y avait belle lurette que les domestiques n'étaient pas plus trouvables que les dinosaures, mais les femmes d'intérieur se plaignaient, encore et toujours, du problème des domestiques. J'avais rarement rencontré une femme d'intérieur qui n'eût pas un instinct d'esclavagiste ; elles semblaient croire qu'il *devait* exister de jeunes et fortes paysannes reconnaissantes de pouvoir récurer quatorze heures par jour et se nourrir de restes pour un tarif qui ferait ricaner un aide-plombier.

Alors, nous lançâmes sur le marché notre Robot Maison. Au départ, c'était une espèce d'aspirateur perfectionné ; nous avions projeté de le mettre sur le marché à un prix se rapprochant de ces ustensiles.

Le Robot Maison était capable de nettoyer les planchers, toutes sortes de planchers, pendant des journées entières, sans aucune surveillance (ce premier modèle n'était pas encore le robot mi-intelligent qu'il devint par la suite). Existait-il un seul plancher n'ayant pas besoin d'un nettoyage approfondi ?

Il balayait, essuyait, aspirait, brossait, frottait, polissait, cirait, astiquait et fourbissait, consultant dans sa mémoire mécanique une liste qui décidait du mouvement adéquat. Tout objet dépassant la taille d'un plomb de chasse était ramassé et placé sur un plateau installé à sa surface supérieure, afin que quelqu'un d'intelligence plus évoluée prît l'initiative de jeter ou de conserver. Il avançait doucement à la recherche de saletés à supprimer, progressant par courbes implacables, des jours entiers, glissant sur les planchers propres et toujours en quête de planchers souillés. Comme un domestique bien stylé, la machine quittait une pièce si on y entraait. A moins que sa propriétaire ne la rattrape et ne déclenche une manette qui lui ordonne de rester. Vers l'heure des repas, l'objet s'en retournait dans son réduit personnel afin de recharger ses batteries – ceci avant l'installation des piles inusables auxquelles il eut droit par la suite.

Entre le Robot Maison premier modèle et un aspirateur, il n'y avait donc pas une différence énorme. Pourtant, le fait que le premier opère sans surveillance constituait une différence suffisante pour qu'il se vende sans peine.

Dans un magazine scientifique américain paru vers la fin des années 40, j'avais trouvé un plan explicatif des tortues électroniques. J'en avais fait un contretype. Ensuite, j'avais copié le circuit mémoriel d'un missile téléguidé (voilà l'avantage des inventions ultra-secrètes, ces trouvailles ne sont jamais défendues par un brevet), et j'avais adopté des principes de nettoyage et de vidage tirés d'une douzaine

d'instruments divers, parmi lesquels une polisseuse en usage dans les hôpitaux militaires, un filtre adoucissant l'eau, et ces « mains » employées dans les usines atomiques pour des manipulations à chaud. En vérité, il n'y avait rien de vraiment neuf dans la carcasse de mon invention. Tout résidait dans la manière dont j'avais assemblé tout cela. L'« étincelle de génie » exigée par nos lois consiste à découvrir un avocat habile dans le domaine des brevets.

Le vrai génie se manifesta dans l'organisation de la fabrication. L'objet était construit entièrement à partir d'éléments standards qu'on pouvait commander d'après un catalogue, à l'exception de deux ou trois interrupteurs et d'un circuit imprimé. Pour le circuit, j'opérai avec un sous-traiter ; quant aux interrupteurs, je les fabriquais moi-même dans notre remise, baptisée « usine », à l'aide d'outils perfectionnés que j'obtins dans les surplus de guerre. Au début, Miles et moi, nous suffisions entièrement à la fabrication. Le prototype nous coûta 4317,09 dollars, la première centaine se fit à 39 dollars pièce, nous les vendîmes à un magasin d'occasions de Los Angeles pour 60 dollars et ils les mirent en vente à 85 dollars. Nous fûmes obligés de les mettre en dépôt dans le magasin, ne pouvant nous offrir de campagne publicitaire, et l'argent se fit rare. Nous commençons presque à mourir de faim, tant les commandes arrivaient lentement, lorsque *Life* publia un reportage sur l'appareil. Dès lors, nous n'eûmes plus à nous préoccuper de trouver assez d'ouvriers expérimentés pour nous aider à satisfaire les demandes.

Peu après, Belle Darkin vint travailler avec nous. Jusque-là, Miles et moi avions tapé le courrier d'un doigt sur une Underwood 1908. Belle fut engagée comme dactylo-comptable. Elle eut une machine électrique de qualité et je dessinai l'en-tête de notre papier à lettres. Tout ce que nous gagnions était replacé dans l'affaire. Pete et moi dormions sur place tandis que Miles et Ricky occupaient une cabane voisine. Songeant à protéger nos droits, nous nous constituâmes en société. Pour ce faire, il faut être trois. Une part d'actions fut donc donnée à Belle et elle fut nommée secrétaire-trésorière. Miles était président-directeur général. Moi, j'avais le titre d'ingénieur en chef et président du conseil d'administration... avec 51 % des parts.

Je désire que les raisons pour lesquelles je tenais à conserver le contrôle de l'affaire soient claires. Je n'étais pas un salaud, je voulais tout simplement être mon maître. Miles travaillait comme un nègre, je le reconnais. Pourtant, plus de 60 % de notre capital de démarrage était à moi, plus de 100 % de l'apport inventif et des capacités techniques. Jamais Miles n'aurait pu construire la machine, alors que moi, j'en étais capable avec l'assistance de n'importe quel associé, ou

même sans associé. Pourtant, j'aurais pu ne pas réussir à faire prospérer l'invention, alors que Miles était un homme d'affaires. Moi pas.

Puisque je tenais seulement à conserver le contrôle de l'atelier, je consentis des pouvoirs similaires à Miles du côté commercial... trop de pouvoirs, ainsi que le démontra la suite.

Le Robot Maison premier modèle se vendait comme de la bière en été. J'étais très occupé à lui apporter des améliorations et à organiser un plan de travail rationnel. Et aussi à former un bon vendeur. Cela fait, je me mis gaiement à songer à d'autres instruments ménagers. La quantité de véritable réflexion consacrée aux travaux ménagers est incroyablement maigre, surtout quand on se rappelle que ce domaine représente au moins 50 % de l'ensemble du travail qui est exécuté dans le monde. Les magazines féminins parlaient de « travail rationnel chez soi » et de « cuisines mécanisées ». Ce n'étaient que bavardages. Leurs jolies photos étalaient des commodités qui ne valaient guère mieux que celles du temps de Shakespeare. La révolution cheval-avion n'avait pas, et de loin, atteint les foyers domestiques.

Ma conviction que les femmes d'intérieur sont réactionnaires s'ancrait ferme. Il fallait éviter les « machines à vivre » et s'en tenir à de petites trouvailles qui remplaceraient les servantes disparues, c'est-à-dire exécuteraient les travaux ménagers : nettoyage, cuisine et soins aux bébés.

Les fenêtres sales et la ligne de crasse autour de la baignoire se mirent à me tourner en tête... C'est un travail si pénible, le nettoyage d'une baignoire ! On est obligé de se plier en deux, on a mal aux reins, on a le sang au visage... Je découvris qu'un certain dispositif électronique faisait littéralement s'évanouir la saleté sur les surfaces en verre poli. Verres, porcelaines, vitres, faïences avaient trouvé leur maître. Et ce fut le Robot Maison Lave-Tout. C'était un miracle que personne n'y eût songé plus tôt ! Je ne le mis en vente que lorsque je fus en mesure de l'offrir sur le marché à un prix assez bas pour que personne ne pût se le refuser. Savez-vous les sommes fabuleuses englouties en ces temps-là dans le nettoyage des carreaux ? Rien qu'à l'heure !

Au goût de Miles, j'avais gardé notre nouvel appareil trop longtemps hors du marché. Il voulait le mettre en vente dès que le prix en serait assez bas, mais j'avais une nouvelle exigence : je voulais qu'il fût facile à réparer. Le plus grand désavantage des inventions ménagères est que, plus elles sont utiles et pratiques et plus leur usage est efficace, plus elles se détraquent au moment précis où on en a

besoin. Il faut alors un spécialiste, qui demande un prix fou, pour les remettre en état de marche. Et la même comédie recommence la semaine suivante. Si ce n'est pas la machine à laver la vaisselle, ce sera l'appareil à conditionnement d'air... un samedi soir de préférence, quand il y a une tempête de neige !

Mes instruments à moi, je les voulais fonctionnant sans pépin. Je les voulais amis du foyer et non cause de migraines et de crises de nerfs.

Seulement, voilà, tous les instruments se détraquaient, même les miens ! Jusqu'à cette époque-là, sans éléments mobiles, la mécanique était bien fragile. On pouvait avoir une maison pleine d'instruments de toutes sortes, bon nombre de ceux-ci étaient toujours en panne.

La Recherche militaire, ainsi que je l'ai déjà fait remarquer, obtient des résultats positifs et les militaires avaient résolu ce problème depuis longtemps. On ne perd pas une bataille, des milliers, voire des millions de vies humaines, la guerre même, simplement à cause de la mise hors d'usage d'un petit outil haut comme le pouce ! Les militaires ont ce qu'ils nomment des solutions de sécurité. Cela va du remplacement de l'instrument défectueux au repli stratégique, en passant par la trêve... L'un de leurs moyens se révéla utilisable sur le plan des instruments ménagers : celui des éléments interchangeables.

C'est un principe d'une simplicité enfantine : ne réparez pas, remplacez !

Je voulais que chaque élément susceptible de panne dont se composerait notre robot fût remplaçable sans outillage spécialisé. Chaque robot devait s'accompagner d'une série des éléments essentiels à sa bonne marche. De cette façon, il ne ferait jamais faux bond à sa maîtresse. On ôterait simplement ce qui ne fonctionnerait pas et on le remplacerait sur-le-champ.

Ce fut là notre première discussion. Miles voulait mettre l'appareil sur le marché malgré les défaillances possibles qu'il pouvait avoir. Moi, je prétendais être seul à décider si oui ou non, il était digne d'affronter la clientèle. Miles proclamait que cela faisait partie des prérogatives du directeur commercial. Je maintenais que le directeur technique était seul responsable. Si je n'avais pas eu le contrôle de l'affaire, Miles n'en aurait fait qu'à sa tête...

Belle Darkin mit de l'huile dans les rouages et ramena la paix. J'avoue que si elle l'avait voulu, je me serais laissé persuader de donner carte blanche à Miles. Belle avait une emprise entière sur moi, j'en étais fou.

Elle n'était pas seulement une secrétaire parfaite et un chef de bureau efficace, elle possédait des atouts personnels qui eussent ravi Praxitèle, plus un parfum bouleversant.

Si, dans une période de pénurie d'employées de bureau, l'une des meilleures consent à travailler pour une maison de moindre importance (la nôtre n'était qu'une très petite affaire en ces temps-là) et à un tarif inférieur au tarif syndical, on est en droit de se demander : « Pourquoi ? ». Pourtant, nous ne lui demandâmes même pas ses références, tant nous étions heureux de la voir nous sortir de l'avalanche de paperasses suscitées par le succès de notre entreprise.

Par la suite, c'est avec indignation que j'aurais rejeté l'idée de m'informer de ses antécédents. Mon jugement était terriblement influencé par les courbes de sa silhouette.

Elle prêta l'oreille à l'histoire de ma vie solitaire, sympathisa, et sourit en m'entendant affirmer qu'elle transformait mon horizon. Il faudrait, me confia-t-elle, qu'elle me connût mieux, mais il lui semblait être dans les mêmes dispositions vis-à-vis de moi.

Peu après avoir ramené la paix entre Miles et moi, elle accepta de partager ma vie.

— Dan chéri, tu as l'étoffe d'un grand homme, et j'ai l'impression que je suis la femme qui saura te seconder.

— Sans aucun doute !

— Doucement, mon chéri ! Je veux travailler avec toi. T'aider à construire solidement cette affaire. Nous nous marierons plus tard. Je ne voudrais pour rien au monde être un sujet de soucis en te donnant des enfants... Ce serait prématuré...

J'eus beau protester qu'elle ne serait jamais un sujet de soucis, elle tint bon.

— Non, Dan chéri. Nous avons une longue route à parcourir, toi et moi. *Robot Maison* deviendra un nom aussi célèbre que *General Motors*. Quand je me marierai, j'ai l'intention de ne plus m'occuper d'autre chose que du bonheur de mon mari. Fini le bureau pour moi. Je deviendrai la parfaite femme d'intérieur. Mais auparavant, il faut que je me dévoue à ta réussite. Aie confiance en moi, mon chéri.

Et je lui fis confiance. Elle refusa d'accepter la bague de fiançailles (un diamant de six carats) que j'aurais payée à crédit, au lieu de quoi je lui fis don d'une partie de mes actions : c'était un cadeau d'accordailles. Il était entendu que je gardais une majorité verbale et le droit prioritaire de vote. A présent, je n'arrive pas à me rappeler lequel de nous eut l'idée de ce présent...

Aussitôt après, je me mis à travailler avec un acharnement décuplé. Je rêvais à des poubelles qui se videraient toutes seules, à un système qui remettrait les assiettes en place après la vaisselle... Nous étions tous heureux, c'est-à-dire tous sauf Pete et Ricky. Pete ignorait Belle, comme il le faisait pour tout ce qu'il désapprouvait sans pouvoir y changer quelque chose. Quant à Ricky, elle était vraiment très malheureuse.

A qui la faute ? A moi !

Depuis l'âge de six ans, Ricky était ma « petite amie ». Cela avait commencé à Sandia, elle portait encore des rubans dans les cheveux et ses larges yeux noirs étaient déjà graves. Quand elle serait grande, j'allais me « marier avec elle », et nous « prendrions soin de Pete... ». Je considérais cela comme un jeu. C'en était probablement un, Ricky ne prenant la chose au sérieux que pour autant que cela la rendrait entièrement maîtresse de Pete.

Comment savoir ce qui se passe dans une cervelle d'enfant ?

Je n'ai pas pour habitude de faire du sentiment sur les gosses. La plupart sont des petits monstres qui ne se civilisent qu'en vieillissant, et encore ! Pourtant, la petite Frederica ressemblait tant à ma sœur quand elle avait son âge. De plus, elle aimait Pete et le traitait si bien. Je crois qu'elle m'aimait parce que je ne lui parlais pas de haut (cela me faisait horreur quand j'étais petit) et que je prenais au sérieux ses activités scoutées. Ricky était quelqu'un. Elle avait une sorte de tranquille gravité, n'était ni batailleuse, ni pleurnicheuse, ni dorloteuse. En amis, nous partagions la responsabilité de Pete, et pour ma part, le fait qu'elle fût ma « petite amie » n'était qu'un jeu un peu artificiel auquel nous nous amusions.

Le jour où je perdis ma mère et ma sœur dans un bombardement, j'abandonnai le jeu. Ce ne fut pas une décision consciente, mais je me sentais incapable de blaguer et, je ne sais comment cela se fit, le jeu fut aboli. A ce moment-là, Ricky avait sept ans. Elle en avait dix lorsque Belle entra dans l'affaire, et probablement onze quand nous nous sommes fiancés. Je crois que je fus seul à m'apercevoir de la haine qu'elle voua à Belle. Cela ne se manifestait que par un refus de lui parler. Belle appelait ça de la « timidité » et il me semble que Miles était également de cet avis. Cependant, je voyais clair et tâchai de la faire changer. Vous est-il déjà arrivé de vouloir discuter avec un enfant de cet âge d'une chose dont il ne veut pas parler ? Vous obtiendrez plus de résultat à hurler dans le désert du Colorado. Je me dis que cela passerait quand Ricky aurait compris à quel point Belle était adorable.

Le cas de Pete était tout autre. Si je n'avais pas été aveuglé par l'amour, j'aurais vu là un signe annonçant que Belle et moi ne serions jamais du même bord. Belle aimait « bien » mon chat. Oh ! oui, elle l'aimait bien ! Elle adorait les chats, elle s'attendrissait sur ma calvitie naissante, elle admirait mon choix de restaurants et raffolait de tout ce qui me concernait.

Mais il est difficile de tromper les amis des chats avec un simulacre d'adoration pour ces animaux. Il y a les « gens-chat » et il y a les autres, probablement une majorité, qui « ne peuvent souffrir ces bêtes ». S'ils veulent feindre, par politesse ou toute autre raison, cela se voit, ils ne savent pas comment il convient de traiter un chat. Or, les règles de la « manière-chat » sont plus rigoureuses que celles de la diplomatie internationale. Elles sont fondées sur un respect de soi et un respect d'autrui qui ne sont pas sans rapport avec la *dignidad de hombre* de l'Amérique latine, que l'on n'offense qu'au risque de sa vie.

Les chats n'ont aucun sens de l'humour. Leur personnalité est d'une susceptibilité irascible à l'extrême. Si l'on me demandait en quoi cela vaut la peine de s'intéresser aux chats, je serais forcé de convenir qu'il n'y a pas de raison objective. Je préférerais avoir à convaincre un Anglais de la saveur exquise des cuisses de grenouilles. Néanmoins, je sympathise totalement avec ce mandarin qui coupa la manche d'un somptueux kimono parce qu'un petit chat dormait dessus.

Belle essaya donc de me prouver qu'elle aimait bien Pete, en le traitant comme un chien... Total : elle se fit griffer. Sur ce, étant un chat intelligent, Pete sortit et demeura absent un temps assez long. Malin de sa part, car je l'aurais battu. Il ne l'avait pourtant jamais été, pas par moi, en tout cas ! Battre un chat est plus qu'inutile. La patience est la seule arme à laquelle il cède.

Tout en barbouillant d'iode les égratignures qu'il lui avait infligées, j'essayai d'expliquer à Belle en quoi elle avait eu tort.

— Je suis terriblement ennuyé de ce qui est arrivé, ma chérie... Mais si tu recommences, il recommencera également...

— Mais pourquoi, Dan ? Je ne faisais que le caresser !

— Heu, oui, mais tu ne le caressais pas comme un chat. Tu le caressais comme un chien ! Il ne faut jamais tapoter un chat, il faut le caresser en lui lissant les poils. Il ne faut pas faire de mouvements brusques à portée de ses griffes. Il ne faut le toucher que s'il peut *voir* ce que tu fais, et il faut l'observer afin de te rendre compte si cela lui plaît... S'il n'a pas envie d'être caressé, il n'acceptera d'être ennuyé qu'un petit moment, par politesse. Les chats sont très polis ! Mais il vaut mieux s'arrêter avant que leur patience soit à bout. (J'hésitai

avant de lui demander :) Tu n'aimes pas beaucoup les chats, n'est-ce pas ?

— Comment ? Moi ? Ne dis pas de bêtises ! Bien sûr, que j'aime les chats ! (Puis elle ajouta :) Mais je n'en ai jamais eu. Celle-ci est un peu difficile, non ?

— Celui-ci. Pete est un mâle. Il n'est pas vraiment difficile, puisqu'il a toujours été bien traité. Mais, tu sais, il faut apprendre à se conduire avec les chats ! Par exemple, il ne faut jamais se moquer d'eux.

— Comment ? Pourquoi ?

— Non pas parce qu'ils ne sont pas drôles. Ils sont extrêmement comiques, mais ils n'ont pas le sens de l'humour, et cela les offense. Oh ! Il ne te griffera pas parce que tu ris, il s'en ira dignement, et ensuite, tu auras toutes les peines du monde à devenir son amie. Mais ce n'est pas le plus important. Ce qui est important, primordial même, c'est de savoir comment les prendre dans tes bras. Quand Pete reviendra, je te montrerai.

Comme Pete évita de revenir ce jour-là, je ne lui montrai pas. Par la suite, Belle ne le toucha plus. Elle lui parlait et agissait comme si elle l'aimait tout en conservant ses distances. Pete conserva également les siennes. Et je chassai tout cela de ma pensée. Une chose aussi insignifiante ne pouvait me faire douter de la femme de ma vie.

Quelque temps après, Pete fut encore un sujet de mésentente. Nous discussions de l'endroit que nous voudrions habiter. Sans fixer de date pour notre mariage, nous parlions souvent de nos projets. J'avais envie d'un petit ranch à proximité de notre usine. Belle préférait un appartement en ville, en attendant que nous ayons les moyens de nous offrir une propriété à Bel-Air.

— Ce n'est pas commode, chérie, il faut que je sois près de l'usine. Et puis, as-tu jamais essayé d'avoir un chat de gouttière dans un appartement ?

— Oh ! je suis ravie que tu en parles, je voulais justement te dire... Je me suis informée, au sujet des chats... Nous pourrions le faire couper. Il serait plus doux et heureux dans un appartement.

Je demeurai bouche bée de stupeur. Faire un eunuque de ce vieux guerrier ? Le transformer en bibelot de cheminée ?

— Tu ne te rends pas compte de ce que tu dis, Belle !

Elle m'exposa tous les arguments des gens qui confondent un chat avec un objet : cela ne lui ferait pas de mal ; c'était dans mon

propre intérêt ; sachant à quel point je tenais à lui, il ne lui serait pas venu à l'idée de m'en séparer ; c'était vraiment le moyen le plus simple, sans aucun danger, et à l'avantage de tous...

Subitement, je lui coupai la parole :

— Tu pourrais peut-être nous faire opérer tous les deux ?

— Qu'est-ce que tu dis, mon chéri ?

— Moi aussi, je serais plus docile... je ne sortirais jamais le soir. Je ne te contredirais plus et je serais d'une douceur exemplaire... Comme tu l'as dit, cela ne fait pas mal, et je serais probablement bien plus heureux !

Son joli visage devint cramoisi.

— Tu es odieux ! lança-t-elle.

— Pas plus que toi !

Jamais plus elle n'aborda ce sujet pénible. Belle possédait l'art d'empêcher toute divergence d'opinion de dégénérer en bagarre. Elle savait se taire et attendre son heure. Sans, pour autant, renoncer à son idée. Par certains côtés, elle tenait beaucoup du félin. C'est, sans doute, une des raisons pour lesquelles je lui résistais si difficilement.

J'étais passionné à ce moment-là par un nouvel appareil. Les deux premiers Robots Maison auraient suffi à nous rapporter une fortune, mais je me concentrais sur mon dada de prédilection. Un automate parfait, capable de tous les travaux ménagers. Puisqu'il n'y aurait jamais plus de bonne à tout faire, je rêvais de la remplacer par l'automate-à-tout-faire. Un autre robot, dites-vous ? Bon, je veux bien. Pourtant, c'est un nom dont on a beaucoup abusé et, par ailleurs, je n'avais pas l'intention de fabriquer un homme artificiel.

Ce que je voulais réussir ? Un instrument susceptible de *tout* exécuter dans la maison. Les nettoyages et la cuisine, bien sûr ! Mais également des gestes plus complexes : changer les langes de bébé, changer le ruban de la machine à écrire... Au lieu d'une écurie de Robots Maison à usages diversifiés, je voulais qu'un ménage pût acquérir, pour le prix, mettons, d'une bonne voiture, ce qui serait l'équivalent du domestique chinois dont parlent les romans, mais que personne de ma génération n'a jamais rencontré.

Si j'y parvenais, cela équivaldrait à une seconde proclamation de l'Émancipation féminine, délivrant les femmes de leur esclavage tutélaire. Abolir cette vieille scie où il est question du travail sans fin de la femme, comme ce serait amusant ! Pour que le problème fût résolu par un ingénieur unique, il fallait que tous les éléments de ce

nouvel appareil soient standard, et n'impliquent aucun principe novateur. Si je ne parvenais pas à trouver un ensemble de ces éléments dont tirer parti, mieux valait renoncer.

Heureusement, il existait une quantité énorme de parties composantes dans ce domaine ! Et je n'avais pas perdu mon temps, à l'époque où je me farcissais la tête de toutes espèces de notions théoriques (mon service militaire, souvenez-vous !). Ce dont j'avais besoin n'était pas aussi complexe que ce qui est nécessité par la fabrication d'un androïde à possibilités multiples.

Quelles étaient, au juste, les fonctions que je désirais confier à mon robot ? Tout ce qu'un être humain est appelé à faire dans un foyer. On ne lui demandait ni de dormir, ni de jouer aux cartes, ni de manger, ni de faire la cour à quelqu'un. Mais bien de nettoyer la pièce après la partie de cartes, de préparer les repas, de faire les lits et de soigner les bébés (tout au moins en contrôler la respiration et appeler si le rythme changeait). Il me parut inutile qu'il répondît au téléphone, puisqu'une autre firme avait déjà ce projet à l'étude. Et, comme la plupart des maisons neuves étaient équipées d'ouvertures automatiques, il n'y avait pas lieu de lui faire ouvrir les portes. Cependant, pour remplir tout à fait les multiples rôles que j'exigeais de lui, il lui fallait des mains, des yeux, des oreilles et un cerveau... un bon cerveau moyen. Les *Atomics Engineering* me fourniraient les mains. Je me procurais déjà chez eux les mains de mon précédent modèle. Mais, pour le modèle nouveau, une qualité supérieure serait nécessaire, celle prévue pour les manipulations microscopiques et les pesées d'isotopes radioactifs. Le système visuel serait fourni par la même compagnie. Cette fois, je me contentais d'yeux plus simples, car on ne demanderait pas à mon nouveau robot de *voir* et de faire des manipulations à l'intérieur de salles bétonnées contenant du matériel radioactif.

Il existait une douzaine de maisons de radio et T.V. en mesure de me fournir le dispositif acoustique. J'aurais, certainement, à dessiner des circuits afin que les mains soient contrôlées simultanément par la vue, le son et le toucher, ainsi que l'est la main humaine.

Avec des transistors et des circuits imprimés, on peut réaliser des miracles.

L'appareil n'aurait pas à grimper aux échelles. Je pourrais le doter d'un cou extensible comme celui de l'autruche, et de longs bras élastiques. Lui faudrait-il monter et descendre les escaliers ? Une chaise roulante à haute tension ferait l'affaire. Peut-être pourrais-je m'en procurer une et voir si elle serait utilisable comme base ? En

limitant le prototype à la dimension d'une chaise roulante, ne pesant pas plus que ce qu'elle pourrait porter, j'avais un châssis de départ. Quant à sa puissance et à sa propulsion, le cerveau du robot me permettrait de les régler.

Le vrai casse-tête, c'était le cerveau. On peut bâtir un ensemble aussi bien agencé qu'un squelette humain, ou mieux encore. On peut le munir d'un contrôle simultané lui permettant de planter des clous, de récurer des planchers, de casser ou de ne pas casser des œufs. Mais faute de ce machin qu'un homme a entre les oreilles, ce n'est pas un homme, ce n'est même pas un cadavre.

Quelle chance que je n'eusse pas besoin d'un véritable cerveau ! Un crétin docile, voilà ce que je voulais obtenir ! Il ne devait être capable que de faire et refaire des travaux ménagers.

Les *Thorsen Memory Tubes* allaient, en l'occurrence, me servir.

Les fusées intercontinentales avaient été dotées de « pensée » par des tubes Thorsen. Le contrôle automatique de la circulation de Los Angeles en utilisait un assez rudimentaire. Il n'était pas indispensable de faire l'étude des tubes électroniques (même les as des laboratoires Bell ont du mal à les comprendre !). Le fait est que si l'on branche un tube Thorsen sur un système de contrôle et qu'on effectue une manœuvre, le même système de contrôle agira comme « mémoire » et sera en mesure de répéter la manœuvre sans supervision humaine. Pour une machine automatique, cela est suffisant. Pour des automates autoguidés comme le serait mon nouveau robot, on ajoute des fusibles condensateurs afin de les pourvoir d'un « jugement ». A vrai dire, ce n'est pas du jugement : les fusibles condensateurs sont une sorte de circuit de recherche, permettant les problèmes du type « dans telle limite, trouvez tel objet ; l'ayant trouvé, exécutez les instructions données ». Les instructions données peuvent être aussi compliquées que peut le supporter un tube mnémonique Thorsen (le champ en est excessivement vaste). On peut régler le jugement de manière qu'il interrompe l'exécution des instructions quand celles-ci ne correspondent plus au cycle impressionné primitivement dans le tube mnémonique.

Cela signifiait qu'il suffirait de montrer une seule fois à notre robot ce qu'on désirerait obtenir de lui : par exemple, débarrasser la table, empiler les assiettes après les avoir débarrassées des restes de nourriture et les mettre dans la machine à laver la vaisselle. Et, dès lors, il serait capable de le faire dès qu'il serait remis en présence d'assiettes sales. Mieux encore, en munissant ses mains d'un tube Thorsen avec duplication électronique, il manipulerait des assiettes sales la première fois qu'il en trouverait. Sans en casser une seule !

Collez un second tube à côté du premier, et il changerait les langes de bébé sans jamais le piquer, et cela du premier coup.

Sa tête pourrait facilement contenir cent tubes Thorsen, munis chacun d'une mémoire électronique pour, un geste ménager différent. Un circuit de surveillance contournerait les circuits jugement afin de les contrôler et de les faire marcher droit, et appellerait à l'aide s'il arrivait un imprévu. De cette façon, on n'aurait à déplorer aucune perte de bébés ou d'assiettes...

Je m'attaquai donc à la construction du Robot-à-tout-faire à partir d'un fauteuil roulant à haute tension. Il ressemblait à un portemanteau enlaçant une pieuvre, mais, Dieu ! Qu'il faisait bien briller l'argenterie !

*

Miles vint le premier regarder le Robot-à-tout-faire. Il le vit préparer des dry et les servir, vider les cendriers pleins et les essuyer (sans toucher à ceux qui étaient vides), ouvrir une fenêtre et tirer le loquet de sûreté, se diriger vers ma bibliothèque pour épousseter les livres et les ranger. Ayant goûté son dry, Miles fit observer qu'il contenait trop de vermouth.

— C'est comme ça que je l'aime, mais tu peux lui dire de préparer le tien à ton goût tout en lui laissant faire le mien comme je le préfère. Il a toute une série de tubes disponibles.

Miles contempla son verre.

— Dans combien de temps sera-t-il prêt pour la vente ?

— Heu ! J'aimerais bricoler là-dessus encore une dizaine d'années. (Avant qu'il eût le temps de grogner, j'ajoutai :) Pourtant, nous devrions être en mesure d'en produire un modèle d'ici à cinq ans.

— Ridicule ! Nous allons organiser un atelier supplémentaire et nous aurons un modèle standard dans six mois.

— Va au diable, avec ta précipitation ! C'est là l'invention de ma vie. Je ne la mettrai pas sur le marché avant qu'elle soit une œuvre d'art ! Un tiers de sa dimension actuelle, tous ses éléments interchangeables sauf les Thorsen, et si parfaitement souple que non seulement mon robot fera sortir le chat et lavera le bébé, mais jouera au ping-pong si l'acheteur veut s'offrir un partenaire.

J'observai le Robot-à-tout-faire. Il époussetait mon bureau et remettait chaque objet à la place exacte où il l'avait pris.

— Jouer au ping-pong avec lui ne serait pas amusant, ajoutai-

je. Il serait imbattable. Mais je suppose qu'on pourrait lui apprendre à perdre s'il avait un circuit de hasard... Heu... Oui ! C'est faisable ! On le fera. Ce sera amusant, pour les démonstrations de vente.

— Un an, Dan. Je te donne un an, pas un jour de plus. Je vais débaucher quelqu'un de chez Loewy, il t'aidera pour l'esthétique.

— Quand te mettras-tu dans la tête que c'est moi, *moi* seul, qui suis responsable des fabrications ? Le jour où je te le remettrai, il sera à toi, mais d'ici là, il est à moi, exclusivement !

— Trop de vermouth, vraiment, se contenta de murmurer Miles.

*

Avec l'aide des mécaniciens de l'usine, le Robot-à-tout-faire perdit petit à petit son apparence patibulaire, et commença à ressembler à quelque chose qu'on a envie de montrer à son voisin. J'améliorai son système de contrôle. Je lui appris même à caresser Pete et à le grattouiller sous le menton d'une façon qui lui plût, et je vous prie de croire que cela implique une simultanéité de contrôles aussi sensibles que ceux exigés dans les laboratoires atomiques.

Miles vint de temps à autre assister aux progrès, mais sans me houspiller. L'essentiel de mon travail, je le faisais la nuit, revenant au laboratoire après avoir dîné avec Belle et l'avoir ramenée chez elle. Je dormais dans la journée, j'arrivais au bureau en fin d'après-midi, signalais tous les papiers que Belle était susceptible de me présenter ; après une inspection du travail en cours, je sortais dîner avec elle. Je n'essayais pas de travailler avant de me retrouver seul dans mon atelier, car un travail réellement absorbant rend un homme inapprochable. Au bout de quelques heures de dur labeur, dans mon laboratoire, il n'y avait plus que Pete qui pût me supporter.

Un soir que nous terminions de dîner, Belle me dit :

— Tu retournes au laboratoire, mon chéri ?

— Oui. Pourquoi ?

— Parce que Miles y sera. Il veut nous voir.

— Ah ? Pourquoi ?

— Il veut que nous ayons une réunion d'actionnaires.

— Une réunion d'actionnaires ? Pour quoi faire ?

— Ce ne sera pas long. Tu ne t'es pas beaucoup intéressé au côté commercial de l'affaire ces temps derniers, chéri. Miles désire

mettre certaines choses en ordre et préciser certains aspects de notre future politique.

— Je m'occupe du laboratoire et des ateliers. N'est-ce pas là ce que je dois faire ?

— Bien sûr, mon chéri. Miles dit que ce ne sera pas long.

— Que se passe-t-il ? Nous avons des ennuis ?

— Pas du tout, chéri. Miles ne m'a rien dit. Finis ton café.

Miles nous attendait au bureau. Il me serra la main comme si nous ne nous étions pas vus depuis des mois.

Un peu agacé par cette mise en scène, je lui dis :

— Alors, de quoi s'agit-il ?

Il se tourna vers Belle.

— Voulez-vous lire l'ordre du jour, s'il vous plaît ?

Cela seul aurait dû me faire comprendre que Belle mentait en prétendant que Miles ne lui avait rien dit. Je n'y ai pas pensé ; j'avais confiance en Belle... Puis, comme elle se dirigeait vers le coffre, cela me rappela un incident que j'avais oublié.

— A propos, chérie, j'ai essayé d'ouvrir le coffre, hier soir, et je n'y suis pas parvenu. A-t-on changé la combinaison ?

Elle en sortait des papiers et ne se retourna pas.

— Oh ! J'ai oublié de te le dire ? Je l'ai changée à la demande du service de surveillance, à la suite du cambriolage raté de l'autre semaine.

— Dans ce cas, sois assez gentille de me donner le nouveau chiffre, sans quoi, une nuit, je serai obligé de te réveiller pour te le demander.

— Tu l'auras. (Elle referma le coffre :) Allons-y, ajouta-t-elle d'une voix officielle.

— Entendu, chérie. Puisque cela a l'air de devoir se faire dans les règles... Hem ! Mercredi 18 novembre 1970, 21 h 20. Les actionnaires présents – inscris nos noms... Dan Davis président du conseil d'administration, rien à déclarer ? (Je n'avais rien à dire.) Vas-y, Miles. La parole est à toi.

Miles toussa.

— Je désire revoir la politique de notre firme et présenter un programme pour l'avenir. Je désire également que le conseil

d'administration donne son accord sur une proposition de commandite qui nous a été faite.

— Commandite ? Ne dis pas de bêtises ! Notre affaire marche bien, nous faisons chaque mois des progrès ! Qu'est-ce qui te prend. Miles ? Tu n'es pas satisfait de tes appointements ? Nous pourrions faire un effort.

— Pour le nouveau programme, nous avons besoin d'un plus gros capital.

— Quel nouveau programme ?

— Je t'en prie, Dan. J'ai pris la peine de faire un rapport. Laisse Belle en donner lecture.

— Bon. J'écoute.

En bref, Miles voulait trois choses :

Primo : m'enlever mon Robot-à-tout-faire, le remettre aux mains d'une équipe de techniciens producteurs afin de le lancer au plus tôt sur le marché.

Secundo : ...

J'interrompis la lecture d'un « Non ! » tonitruant.

— Un instant, Dan ! déclara Miles. En tant que directeur commercial, j'ai le droit d'exiger que ma proposition soit présentée correctement. Tes commentaires viendront ensuite. Permits que Belle termine sa lecture.

— Bon. Je veux bien. Mais ma réponse est non.

Le point *secundo* traitait du fait que nous devions cesser de bricoler en artisans. Nous possédions un vaste projet, aussi vaste que l'avait été l'automobile à ses débuts, et nous n'étions qu'au commencement de l'affaire. Nous devions nous agrandir sans tarder et organiser la vente et la distribution dans tout le pays, dans le monde entier.

Je me mis à tambouriner sur la table. Je me voyais ingénieur en chef d'une organisation de ce genre. On ne me permettrait probablement même plus d'avoir une table à dessin. J'aurais aussi bien pu rester dans l'armée pour y tenter ma chance comme général.

Néanmoins, je n'interrompis pas la lecture.

Tertio : nous ne pouvions pas mettre une telle affaire au point sans un gros capital. Les entreprises Mannix nous accorderaient le capital nécessaire. Cela revenait à dire que nous nous vendions à

Mannix, que nous leur cédions notre affaire, nos projets et le Robot-à-tout-faire, pour devenir une filiale. Miles serait directeur, je serais l'ingénieur en chef préposé aux recherches, notre belle liberté serait finie, nous devenions tous deux des employés.

— C'est tout ?

— Oui. A présent, discutons-en, et ensuite nous voterons.

— Il faudrait ajouter une clause nous autorisant à nous asseoir la nuit devant l'usine et à chanter des spirituals.

— Ce n'est pas une plaisanterie, Dan. C'est ainsi que cela doit s'organiser.

— Je ne plaisantais pas. Un esclave doit avoir quelques privilèges, sans quoi il risque de se révolter. Bon. Ai-je droit à la parole ?

— Bien entendu.

Je leur soumis une contre-proposition qui me trottait en tête. Nous nous retirions de la fabrication. Notre chef de fabrication, Jake Schmidt, était un bon ouvrier ; néanmoins, j'étais sans cesse arraché à la chaleur de mes brumes créatrices pour arranger des brouilles à l'atelier. C'était comme d'être éjecté d'un lit bien chaud pour atterrir dans un bain glacé. Et c'était la raison majeure de mon travail nocturne. Du fait des nouveaux locaux à prévoir et des équipes de nuit qui ne tarderaient pas à devenir nécessaires, je voyais approcher le jour où je n'aurais plus une seconde à consacrer aux pensées inventives, et cela sans préjudice de notre refus à nous mettre au diapason de *General Motors*. Je ne pouvais me dédoubler. Je ne pouvais être, à la fois, inventeur et directeur de fabrication.

Ainsi donc, je proposai qu'au lieu de nous agrandir nous rapetissions. Nous vendrions les droits du Robot Maison et du Robot Maison Lave-Tout ; d'autres les fabriqueraient et nous nous contenterions d'empocher les droits des brevets. Quand le Robot-à-tout-faire serait prêt, nous en ferions autant avec lui. Si Mannix voulait ces droits et en offrait un bon prix tant mieux ! Nous allions changer notre nom. Nous serions une firme de recherche *Davis & Gentry Research Co.* ; nous resterions à trois, avec ou deux mécaniciens qui m'aideraient pour les prototypes. Miles et Belle n'auraient qu'à compter l'argent qui rentrerait.

Miles secoua lentement la tête.

— Non, Dan. La vente des droits nous rapporterait, je ne dis pas le contraire. Mais ce serait loin de rapporter les sommes que nous encaisserions en fabriquant nous-mêmes.

— Mais ce n'est pas nous qui fabriquerions, Miles ! Nous vendrions nos âmes à Mannix ! Quant à l'argent, de combien as-tu besoin ? On ne peut employer qu'un yacht, une piscine à la fois... et tu les auras avant la fin de l'année, si c'est ça que tu désires.

— Ce n'est pas ce que je désire.

— Alors que désires-tu ?

— Toi, Dan, tu as envie d'inventer différents objets. Cette affaire t'en donne la possibilité ; tu auras l'aide nécessaire, toutes les facilités et l'argent indispensable à ta portée. Moi, Dan, je veux diriger une affaire importante. Une affaire vraiment importante. Je me sens doué en ce domaine. (Il lança un coup d'œil à Belle :) Je n'ai pas envie de passer ma vie ici, au cœur du désert de Mojave, à jouer l'homme d'affaires pour le compte d'un inventeur solitaire.

— Tu ne parlais pas comme ça, à Sandia. (J'avoue qu'il m'étonnait :) Tu veux te retirer, Miles ? Belle et moi serions tristes de te voir partir ; mais si c'est cela qui te tente, je pourrais, sans doute, hypothéquer l'affaire afin de racheter tes parts. Je ne veux pas que tu te sentes lié.

J'étais bouleversé ; mais si ce vieux Miles avait la bougeotte, je ne me sentais pas en droit de le retenir.

— Non, Dan, je ne tiens pas à vous quitter. Je veux que nous nous agrandissions. Tu as pris connaissance de mon projet ? C'est une proposition dans les règles, sujette à prise de position du conseil. J'y tiens.

— Si tu tiens aux règles... Bon. Le vote est « Non ». Belle, enregistre-le. Pourtant, je ne veux pas faire officiellement ma contre-proposition ce soir ; je tiens à ce que nous en discutons ensemble. Je désire que tu sois content, Miles.

— Agissons conformément aux règlements, insista-t-il, tête. Faites l'appel nominal, Belle.

— Bien, monsieur. Miles Gentry, votant, numéros des actions... (Elle énuméra une série de chiffres.) Quelle est votre réponse ?

— Pour.

— Daniel B. Davis, votant, numéros des actions... (Elle énuméra une nouvelle série de chiffres.)

Je n'écoutais pas.

— Quelle est la réponse ?

— Contre. Et voilà. Désolé, Miles.

— Belle S. Darkin, enchaîna imperturbablement la voix officielle, votant, numéros des actions... (Suivit une énumération, après laquelle elle conclut :) Je vote pour.

Ma bouche s'ouvrit malgré moi ; quand je parvins à reprendre mon souffle, je lui dis :

— Mais chérie, tu ne peux pas faire ça ! Ces actions sont à ton nom, d'accord, mais tu sais bien que...

— Annoncez le résultat, grogna Miles.

— Les pour l'emportent. La proposition est adoptée.

— Enregistrez-le.

Les minutes qui suivirent furent assez confuses. D'abord, je me mis à hurler, puis à essayer de la raisonner ; après je lui lançai que sa conduite était malhonnête. Elle savait aussi bien que moi qu'en lui donnant ces actions, j'avais l'intention de continuer à voter comme auparavant, que je n'avais pas l'intention de perdre le contrôle de l'affaire, que c'était, simplement, un cadeau, sans plus... un cadeau de fiançailles... Fichtre ! J'avais même payé l'impôt sur ces actions comme si elles m'appartenaient encore ! Si elle était capable d'agir de cette façon quand nous n'étions que fiancés, que serait-ce une fois que nous serions mariés ?

Elle me regarda et son visage me parut celui d'une étrangère.

— Si tu penses que nous sommes encore fiancés après tout ce que tu viens de me dire, tu es encore plus idiot que je ne le croyais. (Elle se tourna vers Miles :) Voulez-vous me reconduire chez moi ?

— Certainement, chère amie.

J'ouvris encore la bouche pour dire quelque chose, mais me tus et sortis sans chapeau. Il était grand temps que je m'en aille, sans quoi j'aurais probablement tué Miles puisque je ne pouvais toucher à Belle.

Évidemment, le sommeil ne vint pas. Vers 4 heures du matin, je me levai et me dirigeai vers mon téléphone. Après avoir discuté et accepté de payer plus que ça ne valait, je me retrouvai, sur le coup de 5 h 30, devant nos locaux avec un camion de location. Je me dirigeai vers la grille, dans l'intention de l'ouvrir afin que le camion soit le plus près possible de la porte d'embarquement. Le Robot-à-tout-faire pesait près de 200 kilos. A la grille, il y avait un nouveau cadenas. Je l'escaladai, m'écorchant aux fils de fer barbelés. Une fois de l'autre côté, le cadenas ne serait pas compliqué à faire sauter. J'aurais une centaine d'outils à ma disposition... La serrure de la porte d'entrée avait été changée également. J'étais en train de l'examiner en me

demandant s'il valait mieux casser une fenêtre à l'aide d'un objet quelconque, ou retourner prendre le cric dans le camion pour forcer la porte, lorsqu'une voix cria :

— Hé ! là-bas ! Haut les mains !

Au lieu de lever les mains, je me retournai. Un homme d'âge moyen me visait avec un fusil.

— Qui diable êtes-vous ? lui lançai-je.

— Qui êtes-vous vous-même ?

— Je suis Dan Davis, ingénieur en chef de cette maison.

— Bon. (Il se détendit un peu tout en me gardant dans sa ligne de mire :) Oui. Vous êtes conforme à la description. Montrez-moi quand même une pièce d'identité, ça vaudra mieux.

— Pourquoi devrais-je vous montrer mes papiers d'identité ? Est-ce que je vous ai demandé qui *vous* êtes ?

— Personne que vous connaissiez, m'sieu. Mon nom est Joe Todd, de la compagnie *Rondes & Protections*, sécurité garantie en tous domaines. Vous devez savoir, ça fait des mois que vous êtes nos clients pour la surveillance nocturne. Ce soir, je suis ici en service spécial.

— Ça tombe bien. Si vous me donniez une clef ? Je voudrais entrer. Et cessez de me viser avec votre engin.

Il le maintint au même niveau.

— J'peux pas faire ça, m'sieu Davis, vu qu' c'est pour vous empêcher d'entrer que j' suis là. Et puis j'ai pas d' clef. J' vais vous reconduire... j' vais ouvrir la grille.

— Bon. Ouvrez la grille. Mais je veux entrer là-dedans.

Je regardai autour de moi s'il n'y avait pas une pierre dont je puisse me servir.

— S'il vous plaît, m'sieu Davis ?

— Quoi ?

— J' voudrais pas que vous insistiez. J' peux pas risquer de vous tirer dans les jambes, j' suis pas un bon tireur. J' devrais vous tirer dans l'ventre... J'ai des balles explosives dans cet engin, m'sieu Davis, ça fait des dégâts...

Je suppose que cela me fit changer d'avis, bien que je préfère croire que ce fut autre chose : le fait d'avoir remarqué par la fenêtre que le Robot-à-tout-faire n'était plus là où je l'avais laissé.

En me reconduisant vers la grille, Todd me tendit une enveloppe.

— Ils m'ont dit de vous remettre ça, si vous veniez.

Dans le camion, je me mis à lire.

Le 18 novembre 1970.

Cher Mr Davis,

Lors d'une réunion tenue ce jour par le conseil d'administration, il a été décidé ce qui suit : tous rapports entre vous et la compagnie (autres que ceux d'un actionnaire) cessent, ainsi que le permet le paragraphe 3 de votre contrat. Vous êtes prié de vous abstenir de pénétrer sur le territoire appartenant à la compagnie. Vos affaires personnelles ainsi que vos papiers privés vous seront expédiés par les moyens prévus par la loi.

Le conseil désire vous remercier de votre collaboration. Il désire également vous faire part de ses regrets concernant les divergences d'opinion qui l'ont contraint à sa position actuelle.

Votre dévoué : Miles Gentry,

Membre du conseil d'administration et directeur général.

Pour copie conforme : B. S. Darkin, Secrétaire-trésorière.

Je relus la lettre deux fois avant de me rappeler que je n'avais jamais eu de contrat et que le paragraphe 3 – ou tout autre – ne pouvait exister.

Plus tard dans la journée, je reçus un paquet recommandé par porteur spécial. Il contenait : mon chapeau, mon stylo, une table à calcul, une pile de livres, de la correspondance personnelle et un certain nombre de documents. Mes notes et mes dessins sur le Robot-à-tout-faire ne s'y trouvaient pas.

Certains de ces documents étaient très intéressants.

Par exemple, mon « contrat ».

Il contenait, bien sûr, un paragraphe 3, qui les autorisait à me renvoyer sans préavis, en me réglant trois mois d'appointments. Le paragraphe 7 était encore plus intéressant. C'était une de ces clauses où l'employé s'engage à ne pas exercer d'activité concurrente. Un délai de cinq ans m'était imposé avant d'avoir le droit de travailler de

nouveau. Et ce n'était pas tout ! La société m'accordait la possibilité de revenir travailler pour elle ! En somme... je pouvais retrouver mon job à condition d'aller, le chapeau à la main, supplier qu'il me soit rendu... C'était peut-être la raison pour laquelle ils m'avaient renvoyé mon chapeau.

Ainsi donc, je n'avais pas le droit de travailler à des recherches d'instruments ménagers sans aller, d'abord, leur demander la permission ! J'aurais préféré cent fois me couper la gorge !

Il y avait des copies de transfert de tous mes droits (avec les duplicata des enregistrements légaux) au bénéfice de la firme *Robot Maison* S.A. En somme, mes deux premiers robots étaient leur propriété. Quant au troisième, il n'avait pas été breveté, du moins je ne le pensais pas à ce moment-là... j'appris plus tard la vérité.

Jamais je n'avais cédé ni transmis mes droits ! Pourquoi aurais-je remis mes droits à la firme *Robot Maison*, puisque *Robot Maison* c'était moi ? Du moins, à ce que j'avais cru...

Les trois derniers documents consistaient en :

1° un certificat garantissant ma part d'actions dans l'affaire (celles que je n'avais pas données à Belle) ;

2° un chèque barré ;

3° une lettre notifiant les détails du montant du chèque, c'est-à-dire : la totalité de mon « salaire » moins les avances, trois mois de salaire pour préavis de renvoi, et une gratification de 1 000 dollars en « remerciement pour services rendus ».

Ce dernier détail était vraiment pure bonté de leur part !

En relisant cette étonnante littérature, je me rendis compte que je n'avais pas été bien malin de signer, les yeux fermés, tous les papiers que Belle me présentait. Aucun doute possible : les signatures étaient bien les miennes.

Le lendemain, ayant retrouvé un peu de calme, je consultai un avocat. J'avais choisi un de ces avocats intelligents et ambitieux qui ne craignent pas les chemins tortueux. Tout d'abord, il écouta mes lamentations, puis il se pencha sur les documents. Quand il eut terminé sa lecture, il s'appuya au dossier de son fauteuil et prit un air contrarié. Il croisa les mains sur son estomac, resta un moment plongé dans un silence inquiétant.

— Je vais vous donner un conseil, dit-il finalement. Je vous le donnerai même gratis.

— Heu... Oui ?

— Abstenez-vous de bouger. Vous n'avez aucune chance d'obtenir gain de cause.

— Mais il le faut !

— Rien à faire. Ils vous ont escroqué et spolié ? Bon. Comment pouvez-vous le prouver ? Ils ont été trop rusés pour vous prendre votre part, pour voler vos actions ou pour vous laisser sans dédommagement. Ils vous ont donné exactement ce qu'ils auraient été obligés de donner si vous aviez voulu vous séparer d'eux, ou si vous aviez été congédié pour, reprenons leurs termes, désaccord sur la conduite de l'affaire. Ils vous ont donné votre dû, plus un petit millier de dollars, pour bien prouver qu'il n'y a pas de brouille entre vous.

— Mais je n'ai jamais eu de contrat ! Je n'ai jamais fait de transfert de droits !

— Ces documents disent le contraire. Vous reconnaissez que c'est bien votre signature qui les avalise. Avez-vous des témoins qui puissent soutenir le contraire ?

Des témoins ? Même Jake Schmidt ignorait ce qui se passait dans le bureau. Mes seuls témoins étaient Miles et Belle...

— Il y a cette donation d'actions. C'est la seule et unique possibilité que nous ayons de les attaquer.

— C'est la seule transaction que je reconnaisse dans tout le lot. J'ai fait don de ces actions à ma secrétaire.

— Oui, mais vous lui avez fait ce don en prévision de votre mariage. Si vous êtes à même de prouver que ce fut un cadeau de fiançailles, qu'elle le considérait comme tel en l'acceptant, vous avez le droit de l'obliger, soit à vous épouser, soit à restituer le don. A ce moment-là, vous serez à nouveau majoritaire et vous pourrez les jeter dehors. Vous avez des preuves ?

— Mais bon sang ! Je ne peux pas l'épouser ! Je n'en veux plus maintenant que j'ai vu ce dont elle est capable !

— Ça, c'est votre problème. Revenons à l'affaire. Avez-vous des témoins, ou des lettres, ou n'importe quoi prouvant que, lorsqu'elle a accepté ce don, elle savait que vous le faisiez parce qu'elle deviendrait votre femme ?

Je réfléchis. Bien sûr, j'avais des témoins ! Deux témoins : Miles et Belle.

— Vous voyez ? Vous n'avez contre eux que votre bonne foi. Et ils disposent d'une pile entière de pièces à conviction. Cela ne peut vous mener à rien. Cela pourrait même peut-être – qui sait ? – vous

conduire à un internement en maison de santé. Ce ne serait pas la première fois qu'un cas de cette espèce se produirait. Je ne puis que vous conseiller de chercher dans une autre branche. Vous pourriez même vous lancer dans la concurrence : j'aimerais assez voir où peut mener cette phraséologie à condition de ne pas être obligé de l'attaquer... Ne les accusez surtout pas de complot, ils vous attaqueraient en dommages et intérêts et vous perdriez le peu qu'ils vous ont laissé.

Dans l'immeuble qu'habitait cet avocat, il y avait un bar. J'y ai bu, après avoir pris congé de lui, plus d'une demi-douzaine de verres...

*

Voilà les pensées qui m'occupaient, tandis que je gagnais le lieu de mon rendez-vous avec Miles. Quand notre affaire avait commencé à rapporter, il s'était mis en quête d'une petite maison dans la vallée de San Fernando, et il avait trouvé quelque chose à sa convenance. C'est donc là que je me rendis. Je me rappelai subitement que Ricky ne serait pas chez son beau-père, elle faisait un séjour au camp scout de Big Bear Lake. Je fus content de songer qu'elle ne serait pas témoin de la discussion qui ne manquerait pas d'éclater entre Miles et moi.

Dans le tunnel de Sepulveda, il me vint à l'idée qu'il ne serait pas malin de conserver sur moi mon certificat d'actionnaire. Je ne m'attendais pas à une bagarre, à moins de la provoquer moi-même ; pourtant, comme un chat échaudé craint l'eau froide, j'étais méfiant.

Laisser le certificat dans la voiture ? Supposons que je sois amené au poste pour coups et blessures : on ne sait comment une discussion comme celle que j'allais avoir avec Miles pouvait se terminer ! Ma voiture serait fouillée, confisquée peut-être.

Mieux valait trouver autre chose. M'adresser mon propre certificat par la poste ne valait rien non plus. Ces temps derniers, mon courrier m'attendait poste restante à cause de mes déménagements d'hôtel en hôtel. Le meilleur moyen serait d'envoyer le papier à quelqu'un de sûr... Et la seule personne sûre était : Ricky !

Cela peut sembler baroque de faire confiance à une représentante du sexe féminin alors qu'une autre vient de vous agraffer ? Mais quel rapport y avait-il entre les deux ? Aucun. J'avais connu Ricky la moitié de sa vie, et s'il y eut jamais fille droite comme un I, c'était bien elle. Pete lui faisait également confiance. Par ailleurs, elle n'avait pas de ces particularités physiques qui obnubilent les

jugements masculins. Sa féminité ne dépassait pas son visage, son corps n'avait pas encore été touché.

Quand je parvins à m'extraire du trafic intense du Sepulveda Tunnel, je bifurquai dans une rue adjacente et descendis devant un drugstore. J'y fis l'achat d'une grande et d'une petite enveloppe, d'un bloc de papier à lettres et de timbres. Voici ce que j'écrivis :

Chère Ricki-tikki-tavi,^[1]

J'espère te voir bientôt. En attendant, veux-tu avoir la gentillesse de garder pour moi l'enveloppe ci-jointe ? C'est un secret entre toi et moi.

Je me mis à réfléchir. Et si par malheur il m'arrivait quelque chose ? Un accident est vite arrivé ! Tant que ce papier serait entre les mains de Ricky, il risquait de tomber entre celles de Miles et de Belle. Il fallait empêcher cela à tout prix ! Je me rendis compte en conjecturant là-dessus que j'avais inconsciemment pris une décision en ce qui concernait le Long Sommeil : je n'allais plus m'en remettre à lui. Le fait de me retrouver la tête claire et le souvenir du laïus du médecin m'avaient rendu ma combativité. Je ne me dégonflerais pas en m'enfuyant, je resterais pour lutter. Ce certificat était ma meilleure arme. Il me donnait le droit de vérifier leur comptabilité ainsi que toutes les affaires de la société. S'ils essayaient encore de m'interdire l'entrée des locaux, je me ferais accompagner par un avocat et un représentant du shérif dûment mandaté par la Cour.

Grâce à ce certificat, je pourrais les attaquer. Je ne gagnerais peut-être pas la partie, néanmoins je pourrais faire du scandale. Un scandale susceptible de changer les projets d'achat de la compagnie Mannix ?

Valait-il donc mieux ne pas envoyer le papier à Ricky ?

Mais non, s'il m'arrivait quelque chose, je voulais que ce fût elle qui en bénéficie. Ricky et Pete étaient ma seule famille.

Je poursuivis ma lettre :

Si, par hasard, je ne te revoyais pas d'ici à un an, tu sauras qu'il m'est arrivé quelque chose. Dans ce cas, il faudra que tu t'occupes de Pete, si tu parviens à le trouver. Sans rien dire à personne, tu porteras l'enveloppe ci-jointe à une succursale de la Bank of America, tu demanderas à voir le fondé de pouvoir et tu exigeras qu'il l'ouvre.

Je t'embrasse. Oncle Danny.

Sur une deuxième feuille, j'écrivis :

3 décembre 1970

Los Angeles, Californie.

Je dépose aux bons soins de la Bank of America, au nom de Frederica Virginia Gentry, la liste d'actions de Robot Maison S.A. dont le certificat de propriété est ci-joint. Je demande que la Bank of America remette la totalité de ce dépôt à la personne susnommée le jour de sa majorité.

Et je signalai. Cela me semblait clair. C'était le mieux que je pouvais faire, sur un comptoir de drugstore, avec un juke-box hurlant à mes oreilles.

Tout reviendrait à Ricky sans que ni Miles ni Belle n'aient la possibilité d'y toucher.

Si tout allait bien, il me serait facile de récupérer l'enveloppe lors de ma première rencontre avec Ricky. Je plaçai le certificat et la lettre adressée au fondé de pouvoir dans la petite enveloppe. L'ayant fermée, je la glissai accompagnée de ma lettre à Ricky dans la grande enveloppe, et jetai le tout dans la boîte aux lettres qui se trouvait devant le drugstore. Je remarquai que la prochaine levée avait lieu dans une vingtaine de minutes, et regagnai la voiture le cœur léger...

Ce n'était pas tant le fait d'avoir mis mes actions à l'abri que d'avoir résolu mes problèmes majeurs. Ou plutôt, sinon de les avoir résolus, de m'être décidé à les regarder en face, au lieu d'aller me cacher dans un coin sombre, ou d'essayer de les fuir grâce à je ne sais quelle drogue d'oubli. De toute évidence, j'avais envie de voir l'an 2000, mais je pouvais aussi bien le voir sans me presser... en attendant l'âge de 60 ans ; je serais alors peut-être encore assez jeune pour apprécier les filles. Pas de précipitation. Bondir, du seul fait d'un long sommeil, dans le siècle suivant, ne pouvait pas satisfaire un homme normal. C'est comme d'assister à la fin d'un film sans en avoir vu le début. Ce qu'il fallait faire des trente années à venir, c'était en goûter la saveur, au fur et à mesure de leur déroulement. Ensuite, lorsque viendrait l'an 2000, je serais en mesure de le comprendre.

En attendant, j'allais m'offrir une bagarre carabinée avec Miles et Belle. Je ne gagnerais peut-être pas la partie, mais ils sauraient

qu'ils avaient été pris dans une tornade, comme le jour où Pete était entré couvert de plaies et pourtant tête haute, ayant l'air de dire : « Tu devrais voir l'autre matou ! » Je n'attendais pas de résultats vraiment positifs de la rencontre de ce soir. Tout ce qui pouvait en sortir serait une déclaration de guerre en bonne et due forme. Je prévoyais que je gâcherais le sommeil de Miles... il pourrait alors appeler Belle et lui gâcher le sien.

J'arrivai chez Miles en sifflant gaiement. J'avais cessé de me tracasser au sujet de cette précieuse paire d'amis. Pendant les derniers kilomètres du trajet, il m'était venu l'idée de deux nouveaux appareils, dont chacun pouvait me rapporter une fortune. L'un était une machine à dessin fonctionnant comme une machine à écrire électrique. Rien qu'aux U.S.A., je supposais qu'il devait y avoir au moins 50 000 ingénieurs penchés quotidiennement sur des planches à dessin, et maudissant cet instrument qui vous brise les reins et vous abîme la vue. Non qu'ils n'aient pas le goût de dessiner, ils en avaient même envie, mais physiquement, c'est trop dur.

Mon intervention leur permettrait de rester assis dans un fauteuil confortable et de taper sur des touches tout en voyant apparaître un dessin sur le tableau surmontant le clavier. Abaisser simultanément trois touches pour faire apparaître une ligne horizontale exactement à l'endroit souhaité ; appuyer sur une autre touche et une verticale se traçait ; appuyer successivement sur deux clefs et deux autres, et c'était une ligne oblique à la pente donnée[2].

Et même, nom d'une pipe, pour un modeste supplément, je pouvais ajouter un deuxième tableau qui permettrait aux architectes de dessiner isométriquement, en faisait apparaître une seconde image indiquant les perspectives, sans avoir à s'en occuper. Il y avait encore moyen de régler l'instrument afin qu'il établît aussitôt les surfaces planes et les élévations à partir de cette seconde figure.

La beauté de la chose était qu'on la fabriquerait avec des éléments standards dont la plupart se trouveraient aisément dans des boutiques de radio ou d'appareils photographiques, à l'exclusion du clavier de contrôle. Pour ce dernier, j'étais persuadé qu'en me servant d'une machine à écrire électrique, en lui arrachant les tripes et en branchant ses touches sur d'autres circuits, je parviendrais au résultat voulu. Il me faudrait un mois de travail pour établir l'original, six semaines pour détecter les défauts imprévus...

Cette idée-là, je l'enfouis au fond de ma mémoire avec la certitude que je la réaliserais et qu'elle se vendrait bien.

Mais la véritable raison de ma bonne humeur était que j'avais trouvé le moyen de surclasser le Robot-à-tout-faire. J'en connaissais plus sur son compte que personne n'en saurait jamais, même en

l'étudiant une année entière. Ce que les autres ne pouvaient savoir, ce que l'étude même de mes plans ne permettait pas de deviner, c'était qu'il y avait au moins une autre solution pour chaque choix que j'avais fait, chacun de ceux-ci ayant été établi en fonction d'un appareil considéré toujours comme un domestique modèle. Tout d'abord, je pouvais supprimer la contrainte consistant à le faire vivre dans un fauteuil roulant électrique. A partir de là, je pouvais entreprendre n'importe quoi, à ceci près qu'il me faudrait toujours employer les tubes mnémoniques Thorsen (Miles ne pourrait m'empêcher de les utiliser, puisqu'ils étaient accessibles sur le marché à n'importe quelle personne démanagée par la cybernétique).

La machine à dessiner pouvait attendre. J'allais me mettre d'abord au travail sur l'automate complet, capable d'accomplir *tout* ce qu'un homme est en mesure de faire, dans les limites où il peut se passer d'un jugement humain.

Et puis non, j'établirais d'abord une machine à dessiner, et je m'en servirais pour dessiner le Robot Universel.

Ce serait un chef-d'œuvre, un champion qui surclasserait mon prétendu Robot-à-tout-faire avant même que ce dernier soit mis en fabrication... Avec un peu de veine, je les ruinerais et ils viendraient me supplier de les reprendre avec moi. Ah ! ils avaient voulu tuer la poule aux œufs d'or !

La maison de Miles était éclairée et son automobile était dans l'allée. Je parquai ma voiture devant la sienne en disant à Pete, qui était assis à côté de moi :

— Tu vas rester ici et protéger la voiture, mon gars. S'il y a danger, tu pousses trois cris et tu te lances dans un combat à mort.

— *Rrrnon !*

— Si je t'emmène à l'intérieur, tu seras obligé de rester dans le sac.

— *Pfff !*

— Cesse de discuter ! Si tu tiens à m'accompagner, entre dans le sac.

D'un bond, Pete s'y fourra.

Miles m'ouvrit la porte. Aucun des deux ne tendit la main à l'autre. Il me fit entrer dans le living-room et désigna une chaise.

Belle était là. Je ne m'attendais pas à la rencontrer mais je suppose que sa présence était à prévoir. Je lui lançai un coup d'œil et grimaçai un sourire.

— Quelle surprise de te trouver ici ! Ne dis pas que tu es revenue de Mojave rien que pour le plaisir de me parler ? (Oh ! je suis un véritable boute-en-train, quand je commence à me déchaîner ! Il faut me voir dans les surprises-parties m'affubler de chapeaux de femme !)

Belle fronça les sourcils.

— N'essaie pas d'être drôle, Dan. Dis ce que tu as à dire, et va-t'en.

— Ne me bousculez pas. Je trouve cette réunion on ne peut plus charmante. Mon ex-associé... mon ex-fiancée... Tout ce qui nous manque est notre ex-affaire.

— Voyons, Dan, laisse tomber cette attitude, dit Miles d'un ton supérieur. Nous avons agi pour ton bien. Et tu peux reprendre ton travail quand il te plaira. Je serai ravi que tu reviennes.

— Pour mon bien, vraiment ? Ça me rappelle ce qu'on dit au voleur en le pendant. Quant à revenir... Qu'en penses-tu, Belle ? Est-ce que je dois revenir ?

Elle se mordit la lèvre.

— Si Miles est de cet avis, bien entendu.

— Et dire qu'hier seulement c'était : « Si Dan est de cet avis, bien entendu »... Mais voilà, tout change, n'est-ce pas ? Telle est la vie ! Et je ne reviens pas, les enfants, cessez de vous tracasser. Je ne suis venu ici ce soir que pour découvrir quelque chose.

Miles lança un coup d'œil à Belle.

— C'est-à-dire ? répliqua-t-elle.

— D'abord, lequel de vous deux a monté le coup ? Ou l'avez-vous fait à deux ?

— Voilà une vilaine façon de s'exprimer, dit lentement Miles. Je n'aime pas ça.

— Allons, allons, ne faites pas la petite bouche. Si l'expression est vilaine, l'acte l'est dix fois plus. J'entends le faux contrat, les faux qui vous livrent les droits de mes inventions. Cela relève des lois fédérales, Miles. Je crois qu'en haut lieu, on jette un coup d'œil tous les quinze jours sur la marche de notre affaire. Je n'en suis pas certain, mais sans doute le FBI me renseignera-t-il. Demain, ajoutai-je en le voyant réagir.

— Tu ne vas pas faire la sottise de soulever des difficultés, Dan ?

— Des difficultés ? Je vais en soulever tant et plus, devant les tribunaux civils et criminels. Vous allez être occupés au delà du possible. A moins que vous ne donniez votre accord sur un point. Mais j'ai oublié de mentionner votre troisième peccadille : le vol de mes notes et de mes dessins concernant le Robot-à-tout-faire, ainsi que du prototype lui-même.

— Il ne peut être question de vol, lança Belle, tu travaillais pour le compte de la compagnie.

— Vraiment ? J'ai travaillé dessus le plus souvent la nuit. Et je n'ai jamais été un employé, vous le savez fort bien tous deux. Je touchais de quoi vivre sur les bénéfices rapportés par mes participations. Que va dire la Mannix quand je déposerai une plainte affirmant que les modèles dont ils désiraient se rendre acquéreurs n'ont jamais appartenu à la compagnie mais qu'ils m'ont été volés ?

— C'est ridicule, cria Belle, tu travaillais pour la compagnie. Il y a un contrat pour le prouver.

Je me détendis en éclatant de rire.

— Voyons, les enfants ! Gardez vos mensonges pour le tribunal où vous serez appelés à témoigner. Il n'y a personne ici que nous trois. Ce que je voudrais savoir est ceci : de *qui* est venue l'idée ? Je sais déjà comment cela a été mis au point. Toi, Belle, tu m'apportais des papiers à signer. S'il y en avait plus d'un, tu avais l'habitude d'attacher les copies à la première feuille pour me simplifier la tâche, évidemment – tu as toujours été une secrétaire modèle ! – et tout ce que j'apercevais des feuilles de dessous était la place réservée à ma signature. A présent j'ai compris que tu as glissé quelques atouts dans ces jolies petites piles. Je sais donc que tu es l'agent d'exécution de l'abus de confiance. Miles n'en a pas eu l'occasion ; Miles n'est même pas capable de taper convenablement ! Mais lequel de vous deux a rédigé ces documents que vous vous êtes arrangés pour me faire signer ? Toi ? Je ne le crois pas, à moins que tu n'aies des connaissances juridiques dont tu ne t'étais pas vantée. Alors, qu'en dis-tu, Miles ? Une simple sténo est-elle capable de pondre si parfaitement cette merveilleuse clause numéro 7 ? Ou cela requiert-il un avocat ? Toi, Miles, par exemple ?

Le cigare de Miles s'était éteint, depuis déjà pas mal de temps ; il le sortit de sa bouche, le contempla et dit en pesant ses mots :

— Dan, mon vieux, si tu espères nous faire faire des aveux précieux, tu déliras.

— Oh ! Assez de tergiversations ! Nous sommes seuls ! Vous êtes tous les deux coupables. Pourtant, j'aimerais croire que c'est cette

Dalila qui est venue te trouver avec toute l'affaire dûment empaquetée et qui t'a tenté dans un moment de faiblesse. Mais je sais bien que ce n'est pas vrai. A moins que Belle ne soit elle-même avocate, vous êtes tous deux coupables, complices avant et après. Toi, Miles, tu as rédigé les documents, et Belle les a tapés et a manœuvré pour que je les signe. C'est ça ?

— Ne réponds pas, Miles !

— Évidemment, que je ne répondrai pas ! Il y a peut-être un magnétophone caché dans ce sac.

— Voilà, en effet, ce que je devrais avoir, mais ce n'est pas le cas.

J'ouvris le haut du sac, et Pete sortit la tête.

— Tu notes tout, Pete ? Attention à ce que vous dites, messieurs et mesdames, Pete est doté d'une mémoire d'éléphant. Non, je n'ai pas apporté de magnétophone, je ne suis que Dan Davis, crâne de piaf, qui ne prévoit jamais rien. J'avance cahin-caha en faisant confiance à mes amis... Comme je vous ai fait confiance à vous deux. Belle est-elle avocate, Miles ? Ou est-ce toi qui as un beau jour réfléchi à tête reposée sur la façon de m'embobiner dans cette escroquerie aux apparences légales ?

— Miles, interrompit Belle, il est assez adroit pour avoir fabriqué un magnétophone de la taille d'un paquet de cigarettes. Il n'est peut-être pas dans le sac, il l'a peut-être sur lui.

— Voilà une excellente idée, Belle ! La prochaine fois, j'en aurai un.

— Je m'en rends parfaitement compte, ma chère, répondit Miles. Et s'il le possède, tu parles bien légèrement. Tiens ta langue.

Belle répondit d'un mot dont j'ignorais qu'elle fit usage. Mes sourcils se soulevèrent.

— Vous en êtes déjà aux amabilités ? Déjà la brouille entre les voleurs ?

Je fus ravi de voir que Miles commençait à perdre sa belle humeur.

— Toi aussi, surveille ta langue, Dan, si tu tiens à ta santé.

— Tch, tch ! Je suis plus jeune que toi, et je me suis entraîné très récemment au judo. Non, tu n'es pas homme à tirer sur un autre... tu es plutôt un type à fabriquer de faux documents. Voleurs, ai-je dit, et je répète, voleurs ! Voleurs et menteurs, tous les deux.

Je me tournai vers Belle :

— Chère ange, mon père m'a appris à ne jamais traiter une dame de menteuse. Mais tu n'es pas une dame. Tu es une menteuse, une voleuse et une putain.

Belle devint rouge vif et me lança un regard d'où toute beauté avait disparu. Elle ne ressemblait plus qu'à une bête de proie.

— Miles, siffla-t-elle, vas-tu rester là sans bouger et tolérer qu'il...

— Doucement, dit Miles, ses grossièretés sont calculées pour nous énerver et nous faire dire des choses que nous regretterions. Ce que tu as failli faire, d'ailleurs. Tais-toi donc.

Belle se tut, mais son visage garda un air farouche.

— J'ai toujours été un homme pratique, Dan, du moins je l'espère. Avant que tu ne quittes la firme, j'ai essayé de te faire entendre raison ; dans notre arrangement, j'ai tenté d'agir de manière que tu acceptes l'inévitable sans te rebiffer.

— Tu veux dire : que j'accepte de me laisser violenter sans protester.

— Soit. Je reste partisan d'un arrangement à l'amiable. Tu seras dans l'incapacité de gagner quoi que ce soit devant les tribunaux. Cependant, comme avocat, je sais qu'il vaut toujours mieux rester hors des tribunaux plutôt même que de gagner. Quand la chose est possible. Tu as dit, il y a un moment, qu'il y a une chose susceptible de te calmer ? Si tu veux bien me dire de quoi il s'agit, peut-être sera-t-il possible de trouver un terrain d'entente.

— J'allais y venir. Tu ne peux rien faire personnellement mais tu pourras peut-être y aider. C'est simple. Obtiens de Belle qu'elle me rende le stock d'actions que je lui ai cédées comme cadeau de fiançailles.

— Non ! s'écria Belle.

— Je t'ai dit de te tenir tranquille, dit Miles.

Je regardai Belle.

— Pourquoi non, mon ex-chérie ? Comme disent les avocats, j'ai pris avis sur ce point. Et voici ce qu'on m'a dit : puisque ce don fut fait en considération de notre projet de mariage, ce n'est pas moralement mais bien légalement que tu es tenue de me les restituer. Car ce ne fut pas un don « gratuit ». Cela constituait ma part d'un échange dont je n'ai pas eu la contrepartie : à savoir ton agréable

personne. Il te faut donc restituer. A moins que tu n'aies encore changé d'idée et que tu sois à présent prête à m'épouser ?

Elle ne me cacha pas ni où ni comment je pouvais m'attendre à l'épouser.

Miles intervint d'un ton las.

— Tu ne fais qu'envenimer les choses, Belle. Ne comprends-tu pas qu'il essaye de nous faire sortir de nos gonds ? Si c'est ce que tu espérais, Dan, il ne te reste qu'à partir. J'admets que si les circonstances étaient telles que tu viens de le dire, tu aurais un argument valable. Mais elles ne le sont pas. Tu as remis ce lot d'actions contre valeur encaissée.

— Hein ? Quelle valeur ? Où est le reçu ?

— Le reçu n'est pas nécessaire. Ce fut un don pour services rendus à la compagnie. Services dépassant son emploi.

Je demeurai bouche bée.

— Quelle merveilleuse théorie ! Voyons, mon vieux, si c'était pour services rendus à la compagnie et non à moi personnellement, tu aurais été au courant et il eût été normal que tu lui donnes le même montant, car enfin, nous partagions les bénéfices par moitié, cela malgré le fait que je détenais, ou croyais détenir la majorité. Ne me dis pas que tu as donné à notre chère amie un lot d'actions d'égale valeur ?

Je les vis échanger un regard, et fus envahi d'une folle certitude.

— Peut-être, en effet, l'as-tu fait ! Je parie que le cher trésor t'en a persuadé. Sans cela, elle n'aurait pas marché dans cette combine. Si oui, tu peux parier qu'elle a aussitôt fait dûment enregistrer le transfert. Les dates prouveront que *moi*, je lui ai fait ce don le jour même de nos fiançailles. Elles furent annoncées dans le *Desert Herald*, alors que toi, tu lui as remis ton lot au moment où vous m'avez glissé une peau de banane sous le talon pour me faire tomber. Tout cela sera évident. Peut-être bien qu'un juge me croira finalement... Qu'en dis-tu, Miles ?

Je leur en avais fichu un sale coup. Oui, un sale coup ! En observant la façon dont ils pâlissaient, je sus que je venais de toucher au point faible, de découvrir le seul et unique fait qu'ils ne pourraient expliquer, celui que je n'étais pas censé connaître. Je les pressai donc en faisant une supposition téméraire. Téméraire ? Non, logique.

— Quel est le montant du lot, Belle ? Le même que celui que tu

as obtenu de moi lors de nos « fiançailles » ? Tu as fait davantage pour lui, tu devrais avoir touché plus.

Je me tus brusquement.

— Dites donc, il m'avait bien semblé bizarre que Belle fût venue jusqu'ici rien que pour me parler, étant donné qu'elle a ce trajet en horreur. Peut-être n'as-tu pas eu à le faire, ce trajet ? Peut-être étais-tu déjà sur place ? Avez-vous une liaison, tous les deux ? Ou bien devrais-je dire : êtes-vous fiancés ? A moins que vous ne soyez déjà mariés ? (Je réfléchis un moment :) Oui, je parie que c'est ça ! Vous êtes mariés ! Miles n'est pas aussi innocent que moi ! Je parie ma deuxième chemise, Miles, que tu n'aurais jamais fait un don pareil simplement contre une *promesse* de mariage. Mais tu aurais pu le faire par contre comme cadeau de mariage – à condition de conserver le droit de vote impliqué par la possession de ces actions. Ne vous donnez pas la peine de me répondre. Dès demain je me mets à la recherche des faits précis. Je les trouverai dans les registres officiels.

Après un regard à Belle, Miles dit :

— Ne perds pas ton temps. Je te présente ma femme.

— Vraiment ? Mes meilleurs vœux. Vous vous méritez, vous êtes dignes l'un de l'autre. Et maintenant à propos de ma part d'actions, puisque Mrs Gentry, de toute évidence, ne peut m'épouser, il me semble...

— Ne sois pas ridicule, Dan. Ta théorie absurde a été démontée par mes soins. J'ai effectivement transféré un lot d'actions au nom de Belle, tout comme toi. Pour le même motif : services rendus à la compagnie. Ainsi que tu l'as dit, tout a été enregistré. Belle et moi nous sommes mariés voici une semaine ; néanmoins, les actions ont été enregistrées à son nom depuis pas mal de temps. Tu peux vérifier. Il n'y a pas de faille. Elle a reçu un lot d'actions de chacun de nous en reconnaissance de ses précieux services. Ensuite, tu as rompu avec elle et, après ton départ de la compagnie, nous nous sommes mariés.

Cela était un coup pour moi. Miles était bien trop malin pour avancer un mensonge que je pourrais facilement démonter. Pourtant il y avait là un je ne sais quoi qui ne sonnait pas juste, quelque chose que je n'avais pas encore découvert.

— Où et quand vous êtes-vous mariés ?

— A Santa Barbara, à la salle des mariages, jeudi dernier. Cela ne te regarde d'ailleurs pas.

— C'est possible. A quelle date a été fait le transfert des actions ?

— Je ne sais pas exactement. Si cela t'intéresse, tu n'as qu'à consulter les registres.

Fichtre non, cela ne sonnait pas juste ! Il n'avait certainement pas fait le transfert *avant* d'être lié à Belle. J'en étais convaincu. Cela ne lui aurait pas ressemblé.

— Je suis en train de me demander. Miles... Si je faisais faire des recherches par un détective, on pourrait découvrir que vous vous êtes mariés avant le jeudi dont vous parlez. Par exemple à Yuraa ? Ou à Las Vegas ? A moins que vous n'ayez fait un saut jusqu'à Reno lors de votre voyage à deux dans le Nord au sujet de nos contributions ? Il se pourrait que l'on retrouve trace de ce mariage, il se pourrait que la date du transfert d'actions et la date des prétendues remises à la firme de mes droits d'invention fassent un effet saisissant. Non ?

Miles ne broncha pas, il ne lança même pas un regard vers Belle.

Quant à Belle, son expression n'aurait pu être plus haineuse après un mauvais coup bien placé. Pourtant, tout semblait s'enchaîner ; je décidai de pousser à fond mes hypothèses.

— J'ai été très patient avec toi, dit simplement Miles, j'ai essayé d'être conciliant. Cela ne m'a rapporté que des injures. Aussi me semble-t-il qu'il est temps pour toi de partir. Sans quoi je vais me voir dans l'obligation de vous jeter dehors, toi et ton chat rongé de puces.

— Bravo ! m'écriai-je. Voilà la première parole d'homme que tu aies prononcée ce soir. Mais il vaut mieux ne pas traiter Pete de chat rongé de puces, il comprend très bien et est capable de vous estropier. O.K., ex-ami, je m'en vais. Mais auparavant, je tiens à faire une petite annonce, elle sera courte. Probablement la dernière chose que j'aurai à dire. D'accord ?

— Bon. Vas-y, mais sois bref.

— Miles, jeta Belle, il faut que je te parle.

Il lui fit signe de se taire sans la regarder.

— Je t'écoute. Sois bref.

— Il est probable que tu n'as pas envie d'entendre ce que je vais dire, dis-je à Belle. Je te suggère de sortir.

Bien entendu, elle resta. J'y tenais.

— Je ne dirai pas que je t'en veux vraiment, Miles. Les choses qu'un homme est capable de faire pour une femme indigne sont

incroyables. Si Samson et Marc Antoine se sont montrés vulnérables, pourquoi ne le serais-tu pas également ? Au fait, au lieu de t'en vouloir je devrais t'être reconnaissant. Peut-être le suis-je un peu... Par ailleurs, je te plains. (Je fis un geste vers Belle :) A présent elle est toute à toi, elle est ton souci exclusif. Alors qu'elle ne m'a coûté à moi qu'un peu d'argent et une perte provisoire de ma tranquillité intérieure, que va-t-elle te coûter à toi ? Elle m'a trompé, elle est même parvenue à te convaincre, toi mon meilleur ami, de me tromper. Combien de temps faudra-t-il pour qu'elle te trompe toi ? Une semaine ? Un mois ? Un an peut-être ? Mais aussi sûr que le chien revient à ses ordures...

— Fous le camp ! hurla Miles, et je savais qu'il était convaincu de ce que j'avais dit.

— Nous partons. Je te plains, mon vieux. Nous avons tous deux commis une erreur, la faute en est autant à moi qu'à toi. Mais tu vas payer seul. Et c'est assez idiot... ce ne fut au départ qu'une erreur bénigne...

— Que veux-tu dire ?

Il se laissait gagner par la curiosité.

— Nous aurions dû nous demander pourquoi une femme si chic, belle et compétente, et si pleine de vitalité, consentait à accepter un travail si mal rémunéré. Si nous avions pris ses empreintes digitales, ainsi que le font les grandes maisons, si nous avions fait une enquête sur ses antécédents, nous ne l'aurions peut-être pas engagée... et nous serions encore associés.

Encore un sale coup à leur adresse ! Miles dévisagea sa femme, et elle... elle eut l'air d'un rat coincé... Si tant est qu'un rat puisse être bâti comme Belle.

Je ne pus me priver de la joie de continuer. Allant vers Belle, je déclarai :

— Voilà, Belle. Si je fais examiner un verre dont tu t'es servie... que découvrira-t-on ? Que tu es recherchée par la police ? Que tu es une spécialiste en matière d'escroqueries ? De chantage ? Que tu épouses les gogos pour leur argent ? Miles est-il légalement ton mari ?

Je tendis la main pour prendre le verre dans lequel elle avait bu.

D'un geste sec, Belle le fit tomber à terre.

Miles me cria quelque chose.

Je me rendis compte subitement que j'étais allé un peu loin. Comment avais-je été assez fou pour m'aventurer sans arme dans ce repaire d'animaux dangereux ? De plus, je commis la faute la plus grave que puisse commettre un dompteur : je leur tournai le dos. Miles hurla, je lui fis face, Belle empoigna son sac... je me souviens d'avoir pensé que c'était un drôle de moment pour prendre une cigarette !

A ce moment-là, je sentis la piqûre d'une aiguille.

Tandis que mes genoux mollissaient et que je glissais vers le tapis, je n'eus qu'une idée : comment Belle pouvait-elle me faire une chose pareille ? Au fin du fond, je croyais encore en elle...

Je ne fus pas tout à fait inconscient. Comme la drogue m'envahissait – elle agit plus vite encore que la morphine – je me sentis pris de vertige, plongé dans un état de vacuité. Sans plus. Miles cria quelque chose à Belle et m'empoigna par la taille tandis que mes genoux se pliaient. Il me traîna vers une chaise sur laquelle je m'affalai et le vertige passa.

Je restais éveillé, mais une partie de moi était morte. A présent, je sais de quoi ils se sont servis : la « drogue des zombis ». La réponse de l'oncle Sam au « lavage de cerveau ». Pour autant que je sache, nous ne nous en sommes jamais servis sur un prisonnier, mais on l'a mise au point lors des recherches sur le lavage de cerveau et elle existait, illégale mais efficace. C'est du même produit que l'on se sert actuellement dans les psychanalyses accélérées, mais je crois qu'il faut un permis spécial au psychanalyste pour l'utiliser.

Dieu sait comment Belle se l'était procurée. Mais Dieu sait combien de gogos elle avait à sa disposition. Ce n'est d'ailleurs pas à cela que je pensais alors. Je ne pensais à rien du tout. J'étais tassé sur la chaise, aussi passif qu'un plant de poireau. J'entendais tout, je voyais tout, mais même si une femme nue avait traversé la pièce, je n'aurais pas déplacé mon regard pour suivre son image une fois sortie de mon champ visuel.

A moins d'en avoir reçu l'ordre.

Pete sortit de son sac et vint près de moi pour me demander ce qui se passait. Comme il ne recevait pas de réponse, il se mit à se faire les griffes sur mes jambes en insistant. Le silence seul accueillant ses manèges, il me grimpa sur les genoux, me posa ses pattes de devant sur la poitrine et, me regardant de près, exigea d'être mis au courant.

Je ne répondais toujours pas ; il se mit alors à grogner et à pousser des cris.

Ce qui attira sur lui l'attention de Miles et de Belle.

En me déposant sur la chaise, Miles avait dit :

— Voilà à quoi tu es arrivée ! Es-tu devenue folle ?

— Garde ton sang-froid, mon vieux, rétorqua Belle. Nous allons lui faire son affaire une fois pour toutes.

— Quoi ? Tu t'imagines que je vais prêter la main à un meurtre...

— Oh, la ferme ! Ce serait la chose logique à faire, mais tu manques de cran. Heureusement, avec cette drogue, ce ne sera pas nécessaire.

— Que veux-tu dire ?

— Il est à nous, maintenant. Il fera ce que je lui dirai de faire. Il ne nous causera plus d'ennuis.

— Mais, bon Dieu, Belle, tu ne peux pas le garder toujours sous l'effet de cette drogue.

— Cesse de parler comme un avocat. J'en connais les effets, toi pas. Quand il sortira de ce coma, il fera ce que je lui aurai ordonné de faire. Je vais lui ordonner de ne pas nous poursuivre, et il ne nous poursuivra pas. Je lui ordonnerai de ne plus mettre son nez dans nos affaires, il nous fichera la paix. Si je lui dis d'aller à Tombouctou, il ira. Si je lui dis d'oublier toute cette scène, il l'oubliera, mais il n'en exécutera pas moins les ordres donnés dans l'intervalle.

Je l'écoutais, et comprenais ses paroles, mais sans y prendre aucun intérêt. Si l'on avait crié : « Au feu ! » j'aurais compris également, mais toujours sans réagir.

— Je n'en crois rien, fit Miles.

— Vraiment ? (Elle lui lança un étrange regard :) Pourtant, tu devrais.

— Quoi ? Que veux-tu dire ?

— Laisse tomber. Cette drogue fonctionne à merveille, mon petit. Mais d'abord, il nous faut...

C'est à ce moment-là que Pete se mit à pousser des clameurs. On n'entend pas souvent hurler un chat. On peut passer une vie entière sans entendre cela. Ils ne le font jamais quand ils se battent, quel que soit le coup qu'ils encaissent. Ils ne le font pas pour une simple contrariété. Un chat ne hurle qu'en cas de détresse extrême, lorsque la situation est absolument insupportable et que tout ce qui reste à faire est de hurler.

Cela fait penser aux gémissements des sorcières annonçant la Mort. Aussi peut-on à peine les supporter, on a les nerfs touchés à vif.

— Ce damné chat ! cria Miles. Il faut le chasser d'ici.

— Tue-le ! jeta Belle.

— Hein ? Toujours excessive, Belle ! Dan ferait plus de drame pour ce triste animal que si nous lui avions ôté jusqu'à son dernier penny. Voyons...

Il ramassa le sac de Pete.

— Je le tuerai moi-même, cria Belle. Il y a des mois que j'ai envie de tuer cette sale bête !

D'un regard circulaire, elle chercha une arme et la découvrit sous la forme d'un tisonnier posé près de la cheminée. Elle s'élança et l'empoigna.

Miles ramassa Pete et essaya de le faire rentrer dans le sac. « Essaye » est le mot juste. Pete n'aime être ramassé que par Ricky ou moi. Or, je ne m'y risquerais pas moi-même pendant qu'il hurle sans avoir entrepris de sérieuses négociations préalables. Un chat bouleversé est aussi intouchable que le mercure. Et même dans son état normal, Pete n'aurait pas toléré d'être soulevé par la peau du cou.

Il enfonça ses griffes dans l'avant-bras de Miles et ses dents dans le gras du pouce. Miles poussa un cri et le lâcha.

— Mais bouge-toi donc ! hurla Belle, qui s'élança avec le tisonnier.

Les intentions de Belle étaient claires. Elle possédait l'arme et la force nécessaires. Mais elle manquait d'habitude dans la manipulation de son arme, tandis que Pete connaissait fort bien les siennes. Il plongea et lui lacéra les deux jambes. Belle poussa un hurlement et lâcha le tisonnier.

Je n'ai pas très bien vu la suite. Je regardais droit devant moi, la plus grande partie du living-room était dans mon champ visuel, mais je ne pouvais voir sans en avoir reçu l'ordre. C'est donc « au son » que j'ai deviné la succession des événements, sauf pour le bref épisode pendant lequel ils traversèrent mon champ visuel, avec une soudaineté incroyable : d'abord deux personnes à la poursuite d'un chat, puis, presque simultanément, deux personnes poursuivies par un chat. A part cette courte scène, j'eus conscience de la bagarre grâce à des bruits de chutes et de courses, des cris, des jurons et gémissements.

Je ne crois pas qu'ils l'aient jamais seulement effleuré.

Ce qui m'arriva de pire cette nuit-là, celle de la plus belle heure de Pete, celle de sa plus grande bataille et de sa plus grande victoire, fut non seulement de n'en pas voir tous les détails, mais d'être totalement incapable d'en apprécier le moindre épisode.

Je voyais, j'entendais, mais sans pouvoir y prendre intérêt. Au point culminant, je gardai un silence passif.

Je m'en souviens à présent, et ressens les émotions non éprouvées alors. Mais ce n'est pas la même chose ; je suis à jamais lésé, comme celui qu'on a drogué pendant son voyage de noces.

Les chutes et les imprécations cessèrent subitement, et Miles et Belle reparurent dans le living-room.

— Qui a laissé la porte coulissante déverrouillée ? demanda Belle.

— Toi-même. Et ne nous casse plus les pieds avec tes histoires. Ça suffit comme ça.

Miles avait du sang sur le visage et sur les mains ; il tamponnait, sans soulagement apparent, ses profondes égratignures. Il avait dû tomber, cela se voyait à ses vêtements, et sa veste était fendue dans le dos.

— Du diable si je me tais ! Y a-t-il un fusil dans la maison ?

— Hein ?

— Je vais tuer ce sale chat.

L'état de Belle était encore plus lamentable que celui de Miles, sa peau étant moins protégée. Ses bras, ses jambes, ses épaules... On pouvait être certain qu'il se passerait un temps assez long avant qu'on la vît s'aventurer en robe décolletée ; et à moins de soins très rapides, elle allait garder des cicatrices. Elle avait l'air d'une harpie sortant d'une bagarre avec ses sœurs.

— Assieds-toi ! dit Miles.

— Je vais tuer ce chat, insista-t-elle.

— Eh bien, ne t'assieds pas, va te laver ! Je vais te panser et tu en feras autant pour moi. Je t'en prie, oublie ce chat. Nous nous en sommes débarrassés.

Belle eut une réponse que je ne saisis pas, mais Miles avait compris, puisqu'il répondait.

— Tu en es une aussi ! Écoute, Belle, même si j'avais un fusil – je ne dis pas que ce soit le cas – et que tu te mettes à tirer, que tu touches ou non cette bête, nous aurions la police sur notre dos en quelques minutes... Avec *celui-là* chez nous ? Et si tu sors de la maison sans arme, il est probable que cette bête serait capable de te tuer ! (Il poussa un grognement de colère :) Il devrait y avoir une loi contre les propriétaires d'animaux de ce genre. C'est un vrai danger public...

Écoute-le !

On entendait Pete tourner autour de la maison. A présent il ne hurlait plus, il lançait de temps en temps son cri de guerre invitant les deux autres à sortir. Seuls ou ensemble, armés ou non. Belle écouta et frémit.

— Ne te tracasse pas, murmura Miles, il ne peut pas entrer. J'ai non seulement fermé la porte coulissante que tu avais laissée ouverte, mais j'ai verrouillé la porte d'entrée.

Miles vérifia les fermetures des fenêtres. Puis Belle quitta la pièce et il la suivit. Quelque temps après leur départ, Pete se tut. Je ne sais combien de temps ils demeurèrent absents, le temps ne signifiant rien pour moi.

Belle revint la première. Son maquillage et sa coiffure étaient impeccables. Elle portait une robe à manches longues et à encolure montante. Elle avait remplacé ses bas déchiquetés. A l'exception de quelques petites bandes de sparadrap sur son visage, elle ne gardait nulle trace de la bataille. Sans cette expression dure sur son masque, et en d'autres circonstances, je me serais délecté à la contempler.

Elle se dirigea vers moi et m'ordonna de me lever. J'obéis. D'une main experte, elle me fouilla sans oublier la poche gousset, les poches de chemise, et une poche en diagonale à gauche dans la doublure de la veste. Ses trouvailles ne furent pas brillantes. Mon portefeuille et un peu d'argent, mes papiers d'identité, mon permis de conduire, diverses clefs, un peu de monnaie, un petit inhalateur et le bric-à-brac qu'on trouve dans toute poche masculine. Elle trouva également le chèque barré qu'elle m'avait expédié elle-même. Elle le retourna, lut l'endossement que j'y avais fait et eut l'air étonnée.

— Qu'est-ce que c'est que ça, Dan ? Tu contractes des assurances ?

— Non.

J'aurais été disposé à lui en dire davantage, mais répondre à la dernière question posée était tout ce dont j'étais capable.

Elle fronça les sourcils et posa le chèque auprès de mes autres affaires. A ce moment-là, elle vit le sac de Pete et se souvint probablement de la poche intérieure. Elle le ramassa et l'ouvrit.

Immédiatement, elle découvrit les duplicata des formulaires que j'avais signés pour la *Mutual Assurance Co.* Elle s'assit et se mit à les lire. Je demeurai là où elle m'avait laissé, tel un mannequin de vitrine attendant d'être rangé.

Bientôt Miles fit son entrée, en pantoufles, vêtu d'un peignoir de bain et d'une respectable quantité de gaze maintenue par du sparadrap. Il avait l'air d'un poids moyen de quatrième catégorie dont le manager a accepté un match où son poulain est voué à la « pile ». Sur son crâne chauve, il portait un pansement circulaire. Pete l'avait probablement atteint pendant sa chute.

Belle leva les yeux et lui fit signe de se taire en indiquant la liasse de papiers qu'elle parcourait. Il s'installa et se mit à lire. Il l'eut vite rattrapée et termina sa lecture par-dessus son épaule.

— Ça change tout, dit-elle enfin.

— Pire que ça ! Cet engagement est pour le 4 décembre, c'est-à-dire demain. Ce type est aussi brûlant que le désert de Mojave à midi. Il faut nous en débarrasser ! (Il jeta un coup d'œil à la pendule :) Ils vont le faire rechercher dès demain matin.

— Décidément tu trembles à la moindre alerte ! Au contraire, c'est une veine ! Oui, c'est le meilleur coup de veine que nous puissions espérer.

— Explique-toi, je ne comprends pas.

— La drogue des zombis, malgré ses qualités, a ses limites. Suppose que tu endormes quelqu'un à l'aide de cette drogue et que tu lui imposes ce qu'il doit faire. Bon. Il s'exécute. Mais que sais-tu de l'hypnotisme ?

— Pas grand-chose.

— Connais-tu quelque chose en dehors de la loi, mon pauvre chou ? Tu n'as vraiment aucune curiosité. Un commandement post-hypnotique (c'est à cela que ceci correspond) peut entrer et entre pour ainsi dire toujours en contradiction avec les envies réelles du sujet. Cela peut éventuellement le mener aux mains des psychiatres. S'il a affaire à un bon psychiatre, il y a de fortes chances pour que celui-ci découvre le pot aux roses. Il y a donc une possibilité que Dan aille chez un psychiatre et se trouve délivré des ordres que je lui aurai transmis. Si cela se produisait, il ne manquerait pas de nous causer de graves ennuis.

— Mais bon sang ! Tu m'as affirmé que cette drogue était tout à fait sûre !

— Voyons, mon vieux, il faut prendre des risques dans la vie. C'est cela qui la rend amusante ! Voyons, laisse-moi réfléchir. (Au bout d'un moment, elle enchaîna :) La chose la plus sûre est de le laisser mettre à exécution son projet de Long Sommeil. Il ne nous dérangera pas plus que s'il était mort. Et nous ne courrons ainsi aucun

risque. Au lieu de lui donner toute une série de commandements compliqués et de nous tracasser à espérer qu'il ne les rejettera pas, tout ce que nous aurons à faire sera de lui ordonner de poursuivre son idée de Long Sommeil, de le ramener à lui et de le faire sortir d'ici. Ou plutôt, de le faire sortir d'ici et de le ramener à lui ensuite.

Elle se tourna vers moi.

— Dan, allez-vous faire une cure de Long Sommeil ?

— Non.

— Comment ? Que signifie alors tout cela ?

Elle désigna les paperasses qu'elle avait sorties du sac.

— Ce sont des papiers pour le Long Sommeil. Des contrats avec la *Mutual Assurance Co.*

— Il est devenu idiot, dit Miles.

— Bien sûr, qu'il est idiot ! J'oublie toujours qu'on ne peut pas penser quand on est sous l'effet de la drogue. On entend, on peut parler et répondre à des questions posées. Encore faut-il que ce soient les bonnes questions. Il est incapable de penser.

Elle s'approcha et me regarda au fond des yeux.

— Dan, je veux que tu me dises tout au sujet de cette histoire de Long Sommeil. Commence par le commencement, et raconte-moi toute l'affaire. Tu as là tous les papiers nécessaires. Apparemment, ils ont été établis aujourd'hui. Et tu me dis maintenant que tu ne vas pas le faire. Explique-moi pourquoi, après avoir pris cette décision, tu changes tout à coup d'avis ?

Et je le lui dis. A une question posée de cette manière-là, je ne pouvais que répondre. Cela me prit du temps. Elle avait spécifié : tout depuis le commencement. Je lui donnai tous les détails.

— Alors, tu as réfléchi dans ce restaurant et tu as changé d'avis ? Tu as préféré venir nous trouver pour nous créer des ennuis et renoncer au Long Sommeil ?

— Oui.

J'allais enchaîner et lui raconter le trajet avec Pete, ce que je lui avais dit et ce qu'il m'avait répondu, j'allais lui raconter mon arrêt au drugstore, l'envoi à Ricky et comment Pete avait refusé de rester dans la voiture...

Mais elle ne m'en laissa pas le temps.

Elle me dit aussitôt :

— Tu as de nouveau changé tes projets, Dan. Tu désires prendre le Long Sommeil. Tu vas prendre le Long Sommeil. Tu ne permettras à personne de t'empêcher de prendre ce Long Sommeil. Compris ? Alors, que vas-tu faire ?

— Je vais prendre le Long Sommeil dont j'ai envie.

Je chancelai. Je m'avançai vers elle en titubant.

Elle s'écarta vivement et cria :

— Assis !

Je m'assis.

Belle se tourna vers Miles.

— Voilà qui est fait. Je vais continuer à lui enfoncer cette idée dans le crâne jusqu'à ce que je sois bien sûre qu'il n'en change plus.

— Il a dit que ce docteur voulait le voir sur le coup de midi, dit Miles en jetant un coup d'œil sur la pendule.

— On a tout le temps. Pourtant, il vaut mieux que nous le conduisions nous-mêmes pour plus de... Non, zut !

— Qu'y a-t-il ?

— Nous n'aurons pas le temps ! Je lui ai administré une dose de cheval, je voulais qu'il sombre vite, avant qu'il ait le temps de me frapper... Pour midi, il serait suffisamment désintoxiqué pour convaincre des tas de gens ; mais pas un médecin.

— Ce ne sera peut-être qu'un examen superficiel. Il a déjà subi son examen complet, le docteur a signé les papiers.

— Tu as entendu ce qu'il a dit à propos de ce que le docteur lui a recommandé ? Il va lui faire subir un nouvel examen pour contrôler qu'il n'a pas bu d'alcool. Cela signifie qu'il vérifiera ses réflexes, mesurera ses temps de réaction, examinera ses pupilles et... bref, tout ce que nous ne pouvons nous permettre de laisser faire par un médecin. Ça ne marchera pas, Miles.

— Et demain ? Appelle-les et dis-leur qu'il y a eu un léger retard.

— La ferme ! Laisse-moi réfléchir.

Elle se mit à examiner les papiers que j'avais apportés. Puis sortit de la pièce pour revenir presque immédiatement avec une loupe de bijoutier qu'elle ajusta à son œil droit comme un monocle. Ainsi affublée, elle examina soigneusement chaque feuille du document. A la question de Miles qui voulait savoir ce qu'elle cherchait, elle ne

répondit que d'un geste vague.

— Dieu merci, ils se servent tous des mêmes formulaires gouvernementaux, dit-elle en enlevant sa loupe. Passe-moi l'annuaire. Celui qui a les pages jaunes.

— Pour quoi faire ?

— Va donc me le chercher. Je veux vérifier le nom exact d'une firme. Je le connais, mais je veux en être tout à fait sûre.

Miles partit chercher l'annuaire en ronchonnant. Elle le feuilleta :

— Ouais, c'est bien ça ! *Master Insurance Co.*, Californie... Et il y a assez de place sur chacun d'eux... Dommage que ce ne soit pas « Motors » à la place de « Master » ; ce serait formidable, mais je n'ai pas d'attaches avec la *Motors Insurance*. Par ailleurs, je ne sais pas s'ils se sont jamais occupés d'hibernation ; il me semble qu'ils travaillent dans les voitures et camions. Mon petit, il va falloir que tu me conduises immédiatement jusqu'à l'usine.

— A l'usine, pourquoi ?

— A moins que tu ne connaisses un moyen plus rapide de me procurer une machine à écrire électrique avec les caractères officiels et un ruban carbone. Et puis non, vas-y donc seul et ramène-moi le tout. J'ai des coups de fil à passer.

— Je commence à deviner tes projets, dit-il en fronçant les sourcils. Voyons, Belle, c'est de la folie. C'est excessivement dangereux.

— Ça, c'est ce que tu crois, répondit-elle en riant. Je t'ai prévenu que j'avais de bonnes relations n'est-ce pas ? Aurais-tu été capable de conclure l'affaire Mannix sans moi ?

— C'est-à-dire... je n'en sais rien.

— Moi, je sais ! Et peut-être ignores-tu que la *Master* fait partie du groupe Mannix ?

— Eh bien, oui, je l'admets, je l'ignorais. Et je ne vois pas ce que cela change ?

— Cela signifie que mes relations sont toujours valables. Écoute, Miles, la maison pour laquelle je travaillais avant se chargeait d'établir les feuilles de contribution des entreprises Mannix... jusqu'au jour où mon patron s'est trouvé dans l'obligation de quitter le pays. Pourquoi crois-tu que nous ayons obtenu une offre aussi avantageuse sans pouvoir garantir que Danny remplirait son contrat ? Je connais

les dessous de la Mannix. Maintenant, dépêche-toi et va. Attention au chat.

Miles grogna tout en se mettant en route. Il revint aussitôt.

— Belle ? Est-ce que Dan ne s'était pas parqué juste devant la maison ?

— Pourquoi ?

— Sa voiture n'y est plus.

— Il a dû la ranger plus loin. C'est sans importance. Va me chercher cette machine à écrire ! Et vite !

Il s'en alla. J'aurais pu leur dire où j'avais parqué ma voiture, mais puisqu'ils ne jugeaient pas à propos de me le demander, je ne posai pas la question de savoir pourquoi elle ne se trouvait plus devant celle de Miles, là où je l'avais laissée. Je ne pensais à rien.

Belle s'en alla dans une autre pièce, me laissant seul. Vers l'aube, Miles revint l'air hagard, portant la machine. Je fus laissé seul à nouveau.

Belle réapparut bientôt pour me dire :

— Dan, tu as là un papier déclarant à la compagnie d'assurances qu'elle aura à sauvegarder tes actions de *Robot Maison*. Ce n'est pas cela que tu veux. Tu veux me les donner à *moi*.

Je ne répondis pas. Belle eut l'air contrarié.

— Attends un peu... Tu sais que tu veux les donner. N'est-ce pas que tu le sais ?

— Oui, je veux les donner.

— Bien. Tu veux me les donner. Tu dois me les donner. Tu ne seras content que lorsque tu me les auras données. Où sont-elles ? Dans ta voiture ?

— Non.

— Alors, où sont-elles ?

— Je les ai expédiées.

— Quoi ? (Sa voix se fit aiguë :) Où les as-tu expédiées ? A qui ? Pourquoi as-tu fait ça ?

Si elle avait posé la deuxième question en dernier, j'y aurais répondu. Je ne pouvais répondre qu'à la dernière question seulement.

— Je les ai assignées.

— Où les a-t-il mises ? demanda Miles en s'approchant de nous.

— Il dit qu'il les a expédiées... parce qu'il les a assignées ! Va donc fouiller sa voiture, il se peut que ce soit une erreur. Il peut croire qu'il les a expédiées en sortant de la compagnie d'assurances, car il les avait certainement sur lui à ce moment-là.

— Assignées ! Bon Dieu, à qui ? s'écria Miles.

— Je vais lui poser la question. Dan, à qui as-tu assigné tes actions ?

— A la Bank of America.

Elle ne me demanda pas pourquoi, je lui aurais expliqué que c'était pour Ricky. Elle soupira.

— C'est loupé... Oublions les actions, mon vieux. Il faudrait plus qu'une lime à ongles pour les arracher à la banque. A moins qu'il n'ait pas encore expédié la lettre. Dans ce cas, j'ôterai l'assignation au verso si proprement que nul n'y verra rien. Ensuite, il les assignera à nouveau... à mon nom.

— A *notre* nom, rectifia Miles.

— C'est un détail. Va fouiller sa voiture.

En revenant quelques instants plus tard. Miles annonça :

— Il n'y a rien qui ressemble à sa voiture à six blocs à la ronde. J'ai fait toutes les rues et même les impasses. Il a dû venir en taxi.

— Il a dit pourtant qu'il conduisait sa voiture.

— Eh bien, elle n'est pas là. Demande-lui où et quand il a fait cet envoi ?

Belle me posa la question, et je répondis :

— Juste avant de venir ici. Je l'ai posté au coin de la rue Sepulveda et de la rue Ventura.

— Crois-tu qu'il mente ? demanda Miles.

— Il ne peut mentir dans l'état où il est. Et il répond d'une façon trop claire pour qu'il y ait risque de confusion. N'y pense plus, Miles. Peut-être que, lorsqu'il aura débarrassé le plancher, il sera démontré que cette assignation n'est pas valable car il nous les avait déjà vendues. Je vais obtenir sa signature et essayer de réussir ça !

Elle essaya en effet d'obtenir ma signature, et moi, j'essayai de faire ce qu'elle m'ordonnait. Hélas ! Dans l'état où je me trouvais, il

m'était impossible d'écrire assez lisiblement pour la satisfaire. Finalement, elle m'arracha la feuille des mains, et s'écria :

— Tu me rends malade ! Je peux signer ton nom plus clairement que ça moi-même !

Là-dessus elle se pencha sur moi et souffla :

— Ce que je regrette de ne pas avoir tué ton chat !

Ils ne s'occupèrent plus de moi pendant une partie de la journée. Puis Belle revint et dit :

— Cher Danny, je vais te faire une hypo, et tu te sentiras beaucoup mieux. Tu te sentiras capable de te lever, de bouger et de te comporter normalement. Tu ne seras fâché contre personne, surtout pas contre Miles et moi. Nous sommes tes meilleurs amis. N'est-ce pas, que nous sommes tes meilleurs amis ?

— Oui. Miles et toi.

— Mais moi, je suis plus encore. Je suis ta sœur. Dis-le.

— Tu es ma sœur.

— Bien. Maintenant, nous allons monter en voiture, et ensuite tu auras le Long Sommeil. Tu as été malade, mais en te réveillant tu seras guéri. Tu comprends ?

— Oui.

— Qui suis-je ?

— Tu es ma meilleure amie. Tu es ma sœur.

— Bon, très bien. Relève ta manche.

Je ne sentis pas la piqûre, mais une brûlure quand elle retira l'aiguille. Je me soulevai, me secouai :

— *Ouh !* petite sœur ! Ça brûle ! Qu'est-ce que c'était ?

— Quelque chose qui te fera du bien. Tu as été malade.

— Oui, j'ai été malade. Où est Miles ?

— Il va venir tout de suite. Maintenant, donne-moi ton autre bras.

— Pour quoi faire ? demandai-je en soulevant ma manche et en lui tendant le bras.

Je sursautai.

— Ça n'a pas vraiment fait mal, hein ? dit-elle en souriant.

— Non, pas vraiment. C'est pour quoi faire ?

— Ça va te faire sommeiller pendant le trajet. Quand nous arriverons, tu te réveilleras.

— O.K. J'aimerais bien dormir. Je voudrais prendre un Long Sommeil. (Je me sentis intrigué et jetai un regard circulaire :) Où est Pete ? Pete devait faire sa cure de Long Sommeil avec moi.

— Pete ? Voyons, Danny, tu ne te souviens pas ? Tu as envoyé Pete auprès de Ricky. Elle va s'occuper de lui.

— Ah oui !

Je souris avec soulagement. J'avais expédié Pete auprès de Ricky, je m'en souvenais. Tout allait donc pour le mieux. Ricky aimait bien Pete et elle en prendrait soin.

Ils m'ont emmené au *Consolidated Sanctuary* à Satwell, l'un de ceux qu'utilisaient de nombreuses compagnies d'assurances de moindre importance qui ne possédaient pas leurs sanctuaires privés. Je dormis pendant tout le trajet. Cependant, je m'éveillai une fois parce que Belle me parlait. Miles resta dans la voiture et Belle m'accompagna. La réceptionniste leva les yeux et dit :

— Davis ?

— Oui, répondit Belle. Je suis sa sœur. Est-ce que le représentant de la *Master* est ici ?

— Vous le trouverez dans la salle de traitement n°9. Tout est prêt, on vous attend. Vous pourrez remettre tous les papiers au représentant de la *Master*. (Elle me regarda avec intérêt :) Il a subi l'examen médical ?

— Bien sûr, répondit Belle. Mon frère est en cours de traitement. Il est sous l'influence d'un calmant. Contre la douleur...

La réceptionniste émit un gloussement de sympathie.

— Eh bien, allez vite, dit-elle. Par cette porte-là, et tournez à gauche.

Dans la salie n°9 se trouvaient un homme en civil, un autre en blouse blanche et une infirmière en uniforme. Ils m'aidèrent à me déshabiller et me traitèrent comme un enfant demeuré, tandis que Belle expliquait à nouveau que j'étais sous l'effet d'un sédatif contre la douleur. Quand je fus débarrassé de mes vêtements et étendu sur la table, l'homme en blanc me massa le ventre, enfonçant profondément ses doigts.

— Pas d'ennuis avec celui-ci, souffla-t-il, il a l'estomac vide.

— Il n'a rien mangé ni bu depuis hier soir, déclara Belle.

— Voilà qui est parfait. Quelquefois ils s'amènent ici bourrés comme une dinde de Noël. Il y a des gens qui n'ont pas le sens commun.

— C'est bien vrai.

— Bon. O.K. Fils, serrez votre poing pendant que j'enfonce cette aiguille.

J'obéis, et tout devint alors vague. Subitement, je me rappelai quelque chose et essayai de me redresser.

Belle me prit la tête et m'embrassa.

— Là, là, mon petit ! Pete n'a pas pu venir, tu te souviens ? Pete est parti chez Ricky.

Je m'apaisai et elle dit aux autres :

— Notre frère Pete a une petite fille malade à la maison...

Je m'endormis...

J'éprouvais à présent un froid particulièrement intense. Mais je n'arrivais pas à atteindre les couvertures.

A peine m'avait-il réveillé que déjà il voulait de nouveau m'endormir. Je ne sais pas trop ce qu'il advint pendant le laps de temps qui suivit. Je fus étendu un instant sur une table qui vibrait sous mon corps, il y avait des lumières, toute une série d'instruments aux allures de reptiles, et une foule de gens. Pourtant, en me réveillant, je me trouvais sur un lit d'hôpital ; je me serais senti très bien, sans une sensation de demi-flottement, du genre de celle qu'on éprouve après un bain turc. J'avais retrouvé et mes mains et mes pieds, mais personne ne voulait me parler, et chaque fois que j'ouvrais la bouche pour poser une question, une infirmière y fourrait quelque chose. Je subis des tas de massages.

Puis un matin, je me sentis en si bonne forme que je me levai. Ma tête tournait un peu, mais je savais qui j'étais, je savais comment j'en étais arrivé là, et je compris que tout le reste n'avait été que des rêves.

Je me rappelai qui m'avait mis dans cette situation. Si Belle m'avait donné l'ordre d'oublier ses manigances pendant que j'étais sous l'effet de la drogue, de deux choses l'une : ou ses ordres n'avaient pas eu prise sur moi, ou trente ans de sommeil hypnotique en avaient effacé la trace. Si certains détails me paraissaient nébuleux, je savais pourtant comment l'on m'avait filouté.

Je n'en étais pas spécialement fâché. Cela avait eu lieu « hier », puisque c'était hier que je m'étais endormi... Mais j'avais dormi trente ans...

Cette sensation est difficile à définir en raison de son caractère entièrement subjectif, mais, tout en ayant bien en mémoire les événements, d'« hier », je ressentais à leur égard l'espèce de recul que l'on éprouve pour les choses du passé... L'image conservée par ma conscience était au premier plan, celle de ma réaction émotive concernait un souvenir lointain.

J'avais la ferme intention de rendre visite à Miles et Belle et de n'en faire qu'une bouchée, mais rien ne pressait. L'année prochaine, on verrait cela. Pour l'instant, j'étais trop curieux de voir l'an 2000.

Mais où était Pete ? Il devait se trouver quelque part dans le coin ? A moins que le pauvre petit n'ait pas supporté le Sommeil ?

Alors, mais alors seulement, je me souvins que mes projets d'emmener Pete avec moi avaient été contrés.

Belle et Miles furent immédiatement transférés du panier « Affaires à voir » au panier « Affaires urgentes ». Ils avaient essayé de tuer mon chat ? On allait voir ça de près.

Ce qu'ils avaient fait était sans doute encore plus grave que de le tuer : ils l'avaient condamné à la solitude, celles des jours passés à fouiller les poubelles à la recherche de restes de nourriture, l'échine saillant de plus en plus sous la peau, sa douce nature confiante se transformant en amère suspicion vis-à-vis de tout animal à deux pattes.

Ils l'avaient laissé mourir, car il était certainement mort à présent, en lui laissant croire que c'était moi qui l'avais abandonné.

Ils me le paieraient cher... s'ils étaient encore en vie.

Dieu, que je les souhaitais encore vivants ! A un point inimaginable !

*

Je découvris que je me tenais au pied du lit, en pyjama, agrippé des deux mains afin de ne pas tomber. Je cherchai le moyen d'appeler quelqu'un à mon aide. Les chambres d'hôpital n'avaient guère changé. La mienne ne comportait pas de fenêtre, et je ne parvenais pas à voir d'où venait la lumière. Le lit était haut et étroit, comme tout lit d'hôpital ; il semblait cependant être plus qu'un simple endroit pour dormir. Entre autres choses, il était muni, par-dessous, d'un réseau de plomberie qui devait constituer le système de refroidissement. La table de chevet était incorporée à la structure même du lit. En temps ordinaire, ces perfectionnements m'eussent passionné, mais pour l'instant, la seule chose qui m'intéressait était de découvrir la poire d'appel qui fait venir l'infirmière... Je voulais mes vêtements.

Cette poire se révéla introuvable, mais je découvris ce qui la remplaçait : une sonnerie sur le côté de cette table de chevet qui n'en était pas tout à fait une. Je l'effleurai de la main dans mes recherches, et un voyant transparent placé face à l'endroit où se serait trouvée ma tête si j'avais été couché s'alluma : *Service*. Presque aussitôt, ce mot s'effaça et fut remplacé par *Un instant, s'il vous plaît*.

Puis la porte glissa sans bruit dans le mur, et l'infirmière parut. La race n'en avait pas beaucoup changé. Celle-ci était raisonnablement mignonne, elle avait les manières fermes d'un entraîneur

professionnel, un petit bonnet coquin était perché sur de courts cheveux aux teintes d'orchidée et elle portait un uniforme blanc. Celui-ci avait bien une coupe étrange, la couvrant par-ci, la découvrant par-là, sans le moindre rapport avec la mode de 1970. Mais il ne faut pas s'étonner des changements de cet ordre dans les vêtements féminins, y compris les uniformes utilitaires. Quelle que fût l'époque, ce ne pouvait être en tout cas qu'une infirmière, étant donné son comportement.

— Retournez dans ce lit !

— Où sont mes vêtements ?

— Retournez dans ce lit ! Immédiatement ! J'ai dit !

— Écoutez, je suis citoyen d'un pays libre. J'ai passé ma majorité et mon casier judiciaire est vierge. Vous ne me forcerez pas à retourner dans ce lit si je m'y refuse. Dites-moi, je vous prie, où sont mes vêtements, sinon je sortirai tel que je suis et me mettrai à leur recherche.

Elle me contempla une seconde, puis sortit brusquement. La porte s'ouvrit rapidement devant elle.

Mais elle demeura fermée pour moi. J'étais encore plongé dans la recherche du « sésame ouvre-toi » (si un ingénieur avait été capable de l'imaginer, aucune raison pour qu'un autre ne le retrouve pas) lorsqu'elle s'ouvrit d'elle-même pour laisser passer un homme.

— Bonjour. Je suis le Dr Albrecht.

Ses vêtements tenaient à la fois du costume d'un nègre endimanché et de la tenue du pique-niqueur. Mais ses manières compétentes et son regard las étaient bien ceux de sa profession.

— Bonjour, docteur. J'aimerais rentrer en possession de mes vêtements.

Il avança d'un pas afin de laisser la porte se refermer derrière lui, puis plongea la main dans sa poche et sortit un paquet de cigarettes. Il en tira une, la secoua, la porta à ses lèvres et aspira : elle s'était allumée d'elle-même. Il me tendit le paquet.

— Servez-vous.

— Heu... Non, merci.

— Allez-y. Ça ne vous fera pas de mal.

Mais je secouai la tête. J'avais toujours travaillé avec une cigarette près de moi. On pouvait juger de l'avance de mon travail par le contenu de mes cendriers et les traces de brûlures sur mes planches

à dessin. Maintenant, la vue de cette fumée me rendait un peu faiblard et je me demandais si je m'étais détaché de l'amour de la nicotine pendant les années de sommeil.

— Non, merci docteur.

— Comme vous voulez, Mr Davis. Je suis ici depuis six ans. Je suis spécialiste en résurrections hypnotiques, et toutes questions du même ordre. Ici comme ailleurs, j'ai aidé 8 073 personnes à revenir à la vie normale : vous êtes le n°8074. J'ai assisté à toutes sortes de gestes étranges de la part de ces revenants, si je peux les appeler ainsi. Certains veulent se rendormir et m'injurient quand j'essaye de les éveiller. Certains se rendorment effectivement et nous sommes contraints de les envoyer... dans un autre genre d'institution. D'autres pleurent sans fin en découvrant qu'ils ne peuvent prendre un billet de retour vers ce qu'ils ont quitté il y a X années. Puis il y a ceux qui, comme vous, demandent leurs vêtements afin de se précipiter dans les rues...

— Et pourquoi pas ? Suis-je prisonnier ?

— Non. Vous pouvez avoir vos effets. Vous allez les trouver légèrement démodés, mais ça, c'est votre affaire. Pendant que je les fais chercher, je vous demanderai de bien vouloir me confier la raison urgente qui vous pousse à sortir immédiatement et sans délai... alors qu'elle a attendu trente ans – la durée de votre hibernation. Est-ce réellement si urgent ? Vous pourriez attendre un peu plus tard dans la journée, non ? Ou même, peut-être, demain ?

Je commençai à me déchaîner :

— Fichtre oui ! C'est urgent... (Puis je m'arrêtai, et achevai d'un air confus :) Peut-être pas tant que ça, après tout.

— Me ferez-vous, dans ce cas, à titre personnel, le plaisir de regagner ce lit et de me laisser vous examiner ? Ensuite, vous prendrez votre petit déjeuner, et peut-être serez-vous d'accord pour que nous bavardions tous les deux avant votre départ au grand galop ? Sans doute puis-je vous aider sur la direction à prendre.

— Hem. O.K., docteur. Excusez-moi de cette conduite.

Je regrimpai dans le lit ; cela me sembla bien agréable, je me sentais soudain frissonner de fatigue.

— Ne vous excusez pas. Vous devriez voir certains des patients que nous accueillons. Nous devons aller les rechercher au plafond ! (Il arrangea les couvertures autour de mes épaules, se pencha sur la table de chevet et dit :) Docteur Albrecht, au 17. Envoyez un infirmier avec un petit déjeuner. Heu... le menu moins 4.

Il se tourna vers moi.

— Remontez votre veste et tournez-vous, je veux voir vos côtes. Pendant que je vous examine, vous pouvez me poser des questions.

Tandis qu'il me tâtait les côtes, je tâchai de réfléchir. Je supposais qu'il employait un stéthoscope, bien que celui-ci eût plutôt l'apparence d'un écouteur miniature. Mais une chose ne s'était guère améliorée : l'extrémité qu'il appuya sur mon corps était aussi froide et aussi dure que jadis.

Que demande-t-on après trente ans d'absence ? *A-t-on atteint les étoiles ? Qui manigance la der des ders, cette fois ? Est-ce que les bébés sortent des éprouvettes ?*

— Dites, docteur, y a-t-il encore des machines à distribuer du popcorn à l'entrée des cinémas ?

— La dernière fois que j'y suis passé, elles y étaient toujours. Je n'ai pas beaucoup de temps à consacrer à ce genre de distraction. A propos, on dit circorama maintenant, plus cinéma.

— Tiens ? Pourquoi ?

— Allez-y, vous verrez. Mais n'oubliez pas d'attacher votre ceinture de sécurité ; à certains passages, toute la salle se balance. Voyez-vous, Mr Davis, vous avez beaucoup à apprendre. Ce problème se pose pour nous chaque jour. Il nous faut réadapter tous nos pensionnaires. Nous avons des dictionnaires ainsi que des manuels historiques et culturels destinés aux nouveaux Réveillés ; ils sont conçus en fonction de l'année où ceux-ci ont pris le sommeil. Tout cela est absolument nécessaire, car une erreur d'orientation peut entraîner des conséquences très graves, malgré nos efforts pour combler les lacunes et prévenir les chocs.

— Heu... Oui, je suppose...

— Je vous l'affirme. Surtout dans un cas limite comme le vôtre. Trente ans !

— Trente ans est donc un maximum ?

— Oui et non. Trente-cinq ans est le délai le plus long que nous ayons eu depuis le premier client mis en sommeil hypothermique en décembre 1965. Quant à vous, vous êtes le dormeur le plus ancien que j'aie eu à revivifier. Mais nous avons des clients ici, en ce moment, qui sont sous contrat pour un siècle et demi. On n'aurait jamais dû vous accepter à l'époque pour une durée aussi longue que trente ans ; on n'en savait pas assez, alors. C'était prendre un trop grand risque sur

votre vie. Vous avez eu de la chance.

— Vraiment ?

— Vraiment. Retournez-vous. (Il poursuit son examen :) Aujourd'hui, avec les connaissances récemment acquises, je serais prêt à envoyer quelqu'un dans un bond de dix siècles, s'il y avait moyen de financer l'entreprise. Il suffit de le conserver à la température de départ pendant un an, à titre d'essai. Puis de l'expédier à moins 200 en un millième de seconde. Et il vivra. Du moins, je le crois. Voyons vos réflexes.

Le mot « expédier » ne me semblait pas particulièrement heureux.

— Asseyez-vous et croisez les jambes, enchaîna le Dr Albrecht. Le langage ne vous semblera pas trop difficile. Je me suis efforcé de vous parler en employant un vocabulaire de 1970. Je suis assez fier d'être capable de m'adresser à mes malades-revenants dans une langue qu'ils comprennent aisément. Cela m'a coûté une étude assez ardue à l'aide de procédés hypnotiques. Il ne vous faudra guère plus d'une semaine pour parler la langue contemporaine. Elle est formée, en réalité, d'un simple vocabulaire additionnel... Ce sera tout pour aujourd'hui. Ah oui ! Une certaine Mrs Schultz a essayé plusieurs fois de vous joindre.

— Comment ?

— Vous ne la connaissez donc pas ? Elle a prétendu être une vieille amie.

— Schultz ? J'imagine que j'ai dû connaître plusieurs Mrs Schultz à certains moments de ma vie. La seule dont je parviens à me souvenir est une maîtresse d'école. Elle doit certainement être morte à présent.

— Peut-être a-t-elle fait une cure de Long Sommeil ? Vous prendrez la communication quand il vous plaira. Je vais signer votre bon de sortie. Pourtant, à votre place, je resterais encore quelques jours ici pour me réadapter. Je reviendrai vous voir un peu plus tard. Tenez, voici l'infirmier avec votre petit déjeuner.

Je tournai la tête et demeurai pantois !

L'« infirmier » arrivait tranquillement dans la chambre, évitant soigneusement le Dr Albrecht, qui, de son côté, sortit sans tenir compte de cette présence et sans prendre garde à la table roulante maniée par l'autre.

L'« infirmier » se dirigea vers mon lit, ajusta la table de chevet,

la fit basculer devant moi et y installa mon déjeuner.

— Je vous sers votre café ? demanda-t-il.

— S'il vous plaît.

Je n'avais pas envie qu'il le serve, j'aurais préféré laisser le café au chaud pour le boire après avoir terminé de manger, mais je ne pouvais résister à l'envie de voir cet infirmier verser du liquide.

Car j'étais dans un ahurissement ravi : l'infirmier, c'était... mon Robot-à-tout-faire de l'année 1970 !

Non plus le modèle biscornu et monumental que m'avaient volé Miles et Belle. Vraiment pas ! Il ressemblait autant à l'ancien robot qu'une voiture à réaction ressemble à une diligence. J'en avais établi le plan de départ et celui-ci était le résultat de nombreux perfectionnements... Le petit-fils de mon Robot, remodelé, amélioré et raffiné, rendu plus efficace, mais son petit-fils quand même.

— Puis-je disposer ?

— Un instant, je vous prie.

Je venais, apparemment, de donner une réponse imprévue. L'automate me présenta immédiatement une feuille de plastique toute raide sur laquelle je lus :

Code vocal du Robot U 1. Modèle XVII a.

AVERTISSEMENT IMPORTANT. – Cet automate ne comprend pas le langage humain. Il ne comprend rien puisqu'il est simplement une mécanique. Pour votre convenance, il a été conçu de manière à répondre à certains ordres en nombre limité. Il ignorera toute question autre que celles prévues. Pour toutes celles susceptibles de créer un « dilemme » dans son circuit, il vous remettra la présente liste et les instructions ci-après. Veuillez la consulter intégralement. Merci.

Aladin Autoengineering Corporation.

Fabricants de toute la série des Robots C, T et U (Robot Complet, Robot Total et Robot Universel).

Techniciens patentés pour tous les problèmes d'automatisation.

A votre service !

Un dessin qui semblait être leur marque de fabrique représentait une image d'Aladin frottant sa lampe en faisant

apparaître un génie.

Suivait toute une liste d'ordres très simples tels que : « *Arrêtez, Sortez, Oui, Non, Doucement, Plus vite, Venez ici, Appelez une garde* », etc.

Ensuite, une autre liste, plus courte que la première, des tâches habituelles dans un hôpital : « *Frotter le dos* », et autres choses du même genre ; mais il y avait également des phrases auxquelles je ne comprenais rien du tout. La liste se terminait laconiquement par cette phrase pour moi pleine de mystère : « *La combinaison des processus 87 et 242 ne peut être commandée que par les médecins traitants ; il est donc inutile d'en chercher ici les formules.* »

Mon robot à moi n'avait pas été réglé pour répondre à la voix humaine : on devait actionner divers boutons sur sa planche de contrôle. Ce n'était pas faute d'y avoir songé, mais les appareils pour la réalisation de ce projet eussent pesé trop lourd, occupé trop de place et coûté plus cher que tout l'ensemble du robot. Je devrais me mettre au courant des progrès, avant de songer à reprendre du travail comme ingénieur. Et j'avais hâte de m'y mettre, car je me rendais compte que ce serait plus amusant que jamais avec toutes les nouvelles possibilités...

Je rendis sa liste d'instructions à l'« infirmier » et sortis de mon lit pour examiner sa plaque de références. Je m'étais presque attendu à y trouver gravé le nom de *Robot Maison S.A.* Je me demandais si *Aladin* était une filiale du groupe Mannix ? Les références du Robot U 1 ne m'apprirent que son numéro de série, le nom de l'usine, etc., mais il y avait aussi toute une liste de numéros de brevets dont le premier, qui m'intéressa tout particulièrement, datait de 1970 ! L'automate était donc certainement né de mes dessins et de mon prototype.

Sur la table, je trouvai un crayon et un bloc de papier sur lequel je notai le numéro du premier brevet. Mais l'intérêt que je lui portais n'était que pure curiosité. Même si l'on m'avait volé – et j'en avais la certitude –, mes brevets expiraient en 1987 (à moins qu'on n'eût fait de nouvelles lois). Seuls ceux qui avaient été déposés après 1983 seraient encore valides. Mais je voulais savoir !

Une lumière s'alluma sur l'automate et il annonça :

— On m'appelle. Puis-je partir ?

— Hein ? Bien sûr. Circulez !

Comme je m'aperçus qu'il allait produire de nouveau sa liste de recommandations, je lui lançai un « *sortez* » sonore.

— Merci. Au revoir, répondit-il.

— C'est moi qui vous remercie.

— Il n'y a pas de quoi.

La personne dont on avait enregistré la voix pour la bande sonore avait un timbre de baryton bien agréable.

Je me remis au lit afin d'absorber mon petit déjeuner que j'avais laissé refroidir – mais il se trouva... qu'il n'était pas froid ! Le petit déjeuner *moins 4* devait avoir été établi pour un oiseau de taille moyenne. Pourtant, il suffit à satisfaire mon appétit dévorant. Je suppose que mon estomac s'était rétréci. Ce n'est qu'en terminant que je songeai que je venais de manger pour la première fois depuis trente ans. Cette remarque me fut inspirée par le menu posé près de mon assiette. J'y lus que ce que j'avais pris pour du bacon figurait sous le nom de « Languettes de levure grillées à la mode campagnarde »...

Malgré mon jeûne de trente ans, la nourriture ne m'intéressait pas ; on m'avait apporté un journal en même temps que le déjeuner : *The Great Los Angeles Times*, 13 décembre 2000.

Les journaux n'avaient guère changé, au moins quant au format. Le papier n'était pas le papier mat auquel j'étais habitué, mais du papier glacé. Les photos, en noir et blanc ou en couleurs, étaient en relief. Elles ne laissèrent pas de m'intriguer : en effet, dès mon enfance, existaient des photos en relief ne nécessitant pas de lunettes spéciales (je me souviens qu'en 1950, tout gamin, j'étais fasciné par les publicités de nourritures congelées), mais l'image était quand même vue à travers une grille de prismes en matière plastique assez épaisse. Ici, elle avait de la profondeur bien qu'imprimée sur du papier mince.

J'abandonnai ce problème pour examiner le journal. Mon « infirmier » l'avait posé sur un support à même la table et il se passa un moment pendant lequel je crus que je ne dépasserais jamais la première page. Je ne parvenais pas à la tourner... Elles semblaient toutes collées.

Finalement, je touchai tout à fait fortuitement le coin droit inférieur de la première page, et elle se roula sur elle-même. Un phénomène de tension se déclenchait à cet endroit-là. Les feuilles suivantes se séparèrent de la même façon dès que je touchai le point sensible.

Une bonne moitié du contenu m'était si familier que je faillis en être ému... L'horoscope quotidien, le discours du maire, les menaces que faisaient courir à la liberté de la presse les restrictions

imposées par la sécurité, l'hiver trop doux qui risquait de gâcher les sports d'hiver, l'avertissement du Pakistan à l'Inde, etc. On se serait cru trente ans en arrière !

D'autres articles avaient un caractère plus nouveau mais se comprenaient facilement même :

La navette pour la Lune toujours en panne à cause des Géméides. Deux fuites d'air en vingt-quatre heures. Pas de victimes.

Lynchage de quatre Blancs au Cap. Plainte aux Nations unies.

Un planteur du Mississippi sous le coup de la loi antizombi. Sa défense : Mes employés ne sont pas drogués, mais simplement idiots.

Ce dernier titre, je le comprenais... par expérience ! Je me rappelais l'effet de la drogue zombi que Belle et Miles avaient employée sur moi.

Certaines des nouvelles ne me disaient rien du tout. Les « Woggliés » continuaient à se propager, et l'on avait encore évacué trois villes en France. Quelle était cette poudre sanitaire que l'on préparait contre les « Woggliés » ? Et qu'étaient ceux-ci ? Des mutants radioactifs ?

La police de la région de Laguna Beach avait été équipée de « Leycoils », et le chef de division avertissait les « Teddies » d'avoir à quitter la ville. « Mes hommes ont ordre de narker à vue et de subspecker ensuite. Il faut que ces agissements prennent fin... »

Je pris note de ne pas m'aventurer dans cette région sans m'être informé des tenants et aboutissants...

Voilà de simples échantillons. Il y avait toute une série de nouvelles qui commençaient de façon compréhensible pour se terminer en formules auxquelles je ne comprenais pas un traître mot.

Je passai rapidement sur les statistiques de mortalité, quand mon regard fut accroché par une nouvelle série de vieilles connaissances : annonces de naissances, de morts, de mariages et de divorces. Mais il s'y ajoutait des « prises en charge » et des « retraits » suivis de noms de sanctuaires du Long Sommeil. Je consultai la liste de Sawtelle, et j'y découvris mon nom. Cela me donna l'agréable impression d'exister.

La chose la plus extraordinairement intéressante était les petites annonces. Une de celles de la colonne *Privé* me frappa au plus haut point : « *Veuve attrayante encore jeune ayant un penchant pour les voyages désire rencontrer homme mûr de goûts similaires. Raison : contrat de mariage de deux ans.* »

La publicité fit battre mon cœur.

Partout, le Robot Maison, avec ses frères, cousins et enfants. Et l'on se servait encore du label initial (un type costaud muni d'un balai) que j'avais moi-même dessiné pour notre papier à lettres. J'eus une pointe de regret en me rappelant la précipitation avec laquelle je m'étais démuné de mon lot d'actions. Elles avaient plus de valeur à elles seules que tout ce qui restait dans mon portefeuille. Mais non, si je n'avais pas agi comme je l'avais fait, cette paire de voleurs s'en seraient emparés. Ricky avait donc bénéficié de mon avoir, qui l'avait enrichie. C'était parfait.

Je pris note d'avoir à retrouver Ricky. Ce serait ma toute première occupation. Elle était tout ce qui restait du monde que j'avais connu et tenait une large place dans mes pensées. Chère petite Ricky ! Si elle avait eu dix ans de plus, je n'aurais jamais posé les yeux sur Belle... et je ne me serais pas brûlé les doigts !

Voyons un peu, quel âge aurait à présent Ricky ? 40... non, 41 ans. C'était chose difficile que d'imaginer Ricky à 41 ans ! De toute façon, cela pouvait être considéré comme un jeune âge, à présent – et même déjà à l'époque du début de ma cure.

Si elle était riche, je lui permettrais de m'offrir un verre, et nous porterions un toast à la mémoire de la chère petite âme, à présent disparue, de Pete.

Et si quelque chose n'avait pas marché, et qu'elle fût pauvre malgré les actions que je lui avais laissées... dans ce cas... eh bien, fichtre ! Je l'épouserais ! Oui. Parfaitement. Qu'elle eût dix ans de plus que moi, maintenant, était sans importance. A voir mon incroyable propension à me faire pigeonner, j'avais besoin de quelqu'un de plus âgé que moi pour avoir l'œil et me conseiller. Ricky était bien la fille qu'il me fallait. Elle s'était occupée de Miles et avait tenu son intérieur avec tout le sérieux des petites filles alors qu'elle avait moins de dix ans. A présent, elle aurait les mêmes qualités... adoucies par l'âge.

Je me sentais réchauffé ; cette sensation d'être perdu en terre étrangère s'éloignait pour la première fois depuis mon réveil. Ricky était la réponse à tout.

Alors, au fond de moi, se fit entendre une voix :

« Crétin, voyons, tu ne pourras pas épouser Ricky ! La fille charmante qu'elle promettait de devenir doit s'être mariée depuis une vingtaine d'années. Elle aura quatre gosses – peut-être un fils plus grand que toi – et sans doute un mari oui risque de ne pas t'apprécier dans le rôle du cher vieil oncle Danny. »

En m'écoutant, je demeurai bouche bée. Je répondis faiblement :

« Bon, bon, c'est entendu, j'ai encore raté le coche. Mais cela n'empêche pas que je vais tout de même me mettre à sa recherche. On ne peut me le reprocher. Et, après tout, elle est la seule personne qui comprenait vraiment Pete. »

Subitement assombri à l'idée d'avoir perdu et Ricky et Pete, je tournai une autre page. Au bout d'un moment, je m'assoupis, le nez sur le journal, et ne m'éveillai que lorsque mon infirmier – ou son frère jumeau – apporta le déjeuner.

Pendant mon sommeil, j'avais rêvé que Ricky me tenait sur ses genoux et disait :

— Tout va bien, Danny. J'ai retrouvé Pete, et maintenant, nous ne te quitterons plus. N'est-ce pas, Pete ?

— *Ouii !* faisait Pete.

*

Le vocabulaire additionnel était coriace, mais j'en vins à bout assez facilement. Je passai bien plus de temps sur les événements historiques. Quantité de choses défilent en trente années, mais pourquoi les noter quand tout le monde les connaît mieux que soi ? Je ne fus pas étonné d'apprendre que la Grande République Asiatique nous éjectait comme fournisseurs du commerce sud-américain ; la chose était prévue depuis le traité de Formose. Je ne fus pas non plus surpris du fait que l'Inde fût plus balkanisée encore qu'avant. La transformation de l'Angleterre en province du Canada me retint un moment. Qui était la queue et qui était le chien ? Je glissai sur la Panique de 1987 ; la seule utilité de l'or, à mes yeux, était de constituer une matière première merveilleuse pour certains usages techniques ; je ne trouvais pas tragique qu'il fût à présent trop bon marché pour servir davantage d'étalon-monnaie ; peu m'importait le nombre de gens ruinés dans la transaction.

J'interrompis ma lecture et me mis à penser à tout ce que l'on peut faire avec de l'or bon marché, étant donné sa haute densité, sa parfaite conductivité, sa ductilité extrême... Je songeai qu'il me faudrait lire la littérature technique en premier lieu. Fichtre ! Rien que dans le domaine atomique l'or serait d'une valeur incalculable. La manière dont on pouvait le travailler, bien mieux que n'importe quel autre métal, s'il était possible de l'employer pour la miniaturisation mécanique... Je me sentis moralement persuadé que le Robot U 1

avait sa « tête » pleine d'or. Il allait falloir se mettre au boulot, apprendre vite ce que les gars avaient mis au point pendant mon absence.

Le sanctuaire de Sawtelle n'était pas équipé pour me permettre des études d'ingénieur. Il me fallut donc demander ma mise en liberté au Dr Albrecht. Il haussa les épaules, me traita d'idiot et consentit. Pourtant, je restai encore une nuit : j'étais épuisé rien que d'avoir vu défiler des mots imprimés.

Le lendemain matin, après le petit déjeuner, on m'apporta des vêtements modernes... que l'on dut m'aider à revêtir. Non qu'ils fussent particulièrement étranges par eux-mêmes (encore que je n'eusse jamais porté de pantalons cerise avec des boutons en forme de clochettes), mais je ne parvenais pas à m'en tirer avec les fermetures... Je suppose que mon grand-père aurait eu les mêmes difficultés avec les fermetures Éclair s'il ne les avait pas connues petit à petit. Celles-ci étaient des fermetures Éclair électrostatiques. Je pensai que j'allais devoir engager un gamin pour me conduire aux lavabos, avant d'être parvenu à comprendre que l'adhésion s'effectuait dans le sens de la longueur.

Je faillis ensuite perdre mes pantalons quand je voulus relâcher la ceinture. Personne ne se moqua de moi.

Le Dr Albrecht me demanda :

— Quelles sont vos intentions ?

— Moi ? Me procurer d'abord une carte de la ville. Ensuite chercher un logement, puis me mettre à lire exclusivement des textes professionnels, mettons pendant un an. Docteur, je suis un ingénieur hors circuit, mais je n'ai pas l'intention de le demeurer.

— Mmm. Eh bien, bonne chance. N'hésitez pas à m'appeler en cas de besoin.

Je lui tendis la main.

— Merci, docteur. Vous avez été très chic. Heu... Je ne devrais peut-être pas vous dire ceci sans avoir d'abord consulté mes assureurs pour savoir où en sont mes finances, mais je n'ai pas l'intention de ne vous laisser que de bonnes paroles pour tout souvenir. J'aimerais que mes remerciements soient un peu plus substantiel. Vous me comprenez ?

Il secoua la tête.

— La pensée me touche, mais tous mes honoraires sont prévus par mon contrat avec le sanctuaire.

— Pourtant...

— Non. Je ne puis rien accepter. Je vous en prie, n'en parlons plus.

Il me serra la main, et ajouta :

— Au revoir... Si au début vous trouvez la vie un peu fatigante, sachez que vous avez encore droit à quatre jours de récupération avec réadaptation, sans frais supplémentaires. C'est compris dans votre contrat. Usez-en à votre convenance. Vous êtes libre d'aller et venir comme vous voulez.

Je lui souris.

— Merci, docteur. Soyez tranquille, vous ne me reverrez qu'en visiteur de passage pour un salut amical.

Je descendis devant le bureau d'entrée, donnai mon nom au réceptionniste. Il me tendit une enveloppe qui contenait un message de Mrs Schultz (encore elle). Je ne l'avais toujours pas appelée, car j'ignorais qui elle était et la maison de repos ne permettait ni visites ni appels à un pensionnaire revivifié sans que ce dernier en eût exprimé le souhait. Je lançai un coup d'œil à l'enveloppe et l'enfouis dans mon blouson, songeant que j'avais peut-être commis une bourde en rendant mon Robot-à-tout-faire aussi propre à tous les usages. Les réceptionnistes étaient de jolies filles, dans le temps, et non des machines.

Le réceptionniste dit :

— Par ici, s'il vous plaît. Notre trésorier désire vous voir.

Moi aussi, je désirais le voir. J'allai donc « par ici ».

Je me demandais quelle somme j'avais bien pu gagner pendant mon Sommeil et me félicitais d'avoir misé comme je l'avais fait plutôt que sur des actions de père de famille. Sans doute les miennes avaient-elles dégringolé quelque peu pendant la panique de 87, mais elles devaient avoir regagné à présent. Au fait, je savais que deux d'entre elles, au moins, devaient avoir une grosse valeur. J'avais lu la colonne financière dans le *Times*. J'avais même gardé le journal sur moi, à toutes fins utiles.

Le trésorier était un être humain, malgré son air de trésorier. Il me serra vivement la main.

— Bonjour, Mr Davis. Je suis Mr Doughty. Asseyez-vous, je vous prie.

— Salut, Mr Doughty. Je n'ai probablement pas besoin de vous

prendre beaucoup de temps. Dites moi simplement ceci : est-ce que ma compagnie d'assurances arrange ses paiements par votre entremise ? Ou dois-je me rendre à leurs bureaux ?

— Asseyez-vous, je vous en prie. J'ai différentes choses à vous expliquer.

Je m'assis donc. Son assistant (encore mon bon vieux robot) lui apporta un dossier.

— Voici vos contrats. Voulez-vous y jeter un coup d'œil ?

J'avais certainement envie de leur jeter un coup d'œil puisque j'étais sur des charbons ardents depuis mon réveil en me demandant si Belle n'était pas parvenue à me faire une entourloupette avec le chèque barré. Un chèque barré est plus difficile à manipuler qu'un chèque ordinaire au porteur, mais Belle était une maligne !

Je fus donc tranquilisé en constatant qu'elle n'avait rien changé à mes arrangements, sauf que le contrat pour Pete manquait ainsi que celui concernant mon stock d'actions de la société *Robot Maison*. Je supposai qu'elle avait dû les brûler afin d'éviter les questions indiscretes. J'examinai avec soin les quelques douze endroits où elle avait remplacé *Mutual Insurance Company* par *Masters Insurance Company of California*.

Cette fille était une véritable artiste ! Je présume qu'un criminologiste professionnel armé d'un microscope, d'un stéréoscope et de tests chimiques aurait pu prouver que chacun de ces documents avait été trafiqué, mais moi, j'en étais incapable.

Mr Doughty s'éclaircit la gorge et je levai les yeux :

— Réglons-nous toute l'affaire sur place ?

— Oui.

— Dans ce cas, je ne prononcerai qu'un seul mot : combien ?

— Hum... Mr Davis, avant que nous abordions ce côté de la question, je voudrais attirer votre attention sur ce document-ci, ainsi que sur un fait. Ceci est le contrat entre ce sanctuaire et la *Masters Insurance*, pour votre hibernation, votre entretien et votre remise en vie normale. Veuillez remarquer que tout a été payé d'avance. C'est à notre avantage mutuel puisque votre sécurité était assurée pendant que vous étiez endormi. La totalité des fonds était déposée auprès d'une Division d'Instance Supérieure chargée d'affaires de cet ordre, qui nous en fait virement par tranches trimestrielles.

— O.K. Cela me paraît un bon arrangement.

— En effet. Cela protège celui qui ne peut rien, l'endormi. Il faut par ailleurs que vous compreniez bien que ce sanctuaire est une affaire totalement distincte de votre compagnie d'assurances. Le contrat passé pour votre entretien est un contrat sans rapport aucun avec ceux que vous avez passés concernant vos biens.

— Mr Doughty, voulez-vous me dire à quoi vous voulez en venir ?

— Possédez-vous d'autres biens que ceux que vous avez confiés à la *Masters Insurance Co* ?

— Aucun.

— Dans ce cas, je regrette de devoir vous annoncer que vous ne possédez plus rien.

Je me tins tranquille pendant que mon crâne tournait en rond avant de faire un atterrissage brutal.

— Comment ? Qu'est-ce que vous me racontez-là ? J'ai un tas d'actions qui se trouvent dans une position excellente. Je le sais très bien. C'est imprimé ici.

Je sortis le *Times*.

Il secoua la tête.

— Je regrette, Mr Davis, vous ne possédez plus d'actions. La *Masters* a fait faillite.

J'appréciai le siège qu'il m'avait offert. Je me sentais pris de faiblesse.

— Comment cela est-il arrivé ? La Panique de 87 ?

— Non. Elle ne causa qu'une partie de l'effondrement du groupe Mannix, mais, évidemment, vous ne pouvez être au courant ! C'est arrivé peu après la Panique, ceci expliquant cela en quelque sorte. Pourtant, la *Masters* n'aurait pas sombré si elle n'avait pas été systématiquement pillée. Si cette compagnie n'avait été qu'encaisseur, ainsi qu'il se devait, quelque chose aurait pu être sauvée. Mais il ne resta rien. Quand on découvrit les dommages, il ne restait qu'une coquille vide, et les responsables s'étaient mis à l'abri. Hum, si cela peut vous consoler, sachez que la chose ne serait plus possible avec les lois actuelles.

Piètre consolation.

— Dites-moi, Mr Doughty, par pure curiosité, comment s'en est sortie la *Mutual* ?

— La *Mutual* ? Une maison sérieuse ! Pendant la Panique, ils ont pris le bouillon comme tout le monde. Mais ils ont remonté le courant. Avez-vous une police chez eux ?

— Non.

Je m'abstins d'explications. A quoi bon ? Je ne pouvais me tourner vers la *Mutual*, n'ayant pas rempli mes obligations à leur égard. Je ne pouvais poursuivre la *Masters* – à quoi bon poursuivre une boîte en faillite ?

Je pouvais poursuivre Belle et Miles, si toutefois ils étaient encore de ce monde, mais pourquoi se monter la tête ? Pas de preuves, pas la moindre preuve.

Par ailleurs, je ne désirais pas poursuivre Belle. Plutôt la tatouer des pieds à la tête avec la mention « Nulle et non avenue », en utilisant une aiguille rouillée. Ensuite je ressortirais ce qu'elle avait fait à Pete. Je n'avais pas encore trouvé de punition adéquate pour ce crime-là.

Subitement, je me rappelai que c'était avec le groupe Mannix que Miles et Belle voulaient traiter pour la vente de *Robot Maison S.A.*, à l'époque où ils m'avaient éjecté.

— Dites, Mr Doughty, êtes-vous tout à fait sûr que la Mannix ne possédait aucune valeur ? Est-ce qu'ils n'étaient pas propriétaires de *Robot Maison* ?

— *Robot Maison* ? Vous voulez dire la firme qui possède les automates domestiques ?

— Oui.

— Cela semble à peine possible. Au fait, ce n'est pas possible du tout, puisque la Mannix n'existe plus. Je ne peux pas affirmer qu'il n'y ait jamais eu de liens entre *Robot Maison* et la Mannix. Pourtant, je ne crois pas que cela ait pu aller très loin, j'en aurais entendu parler.

Je n'insistai pas. Si Belle et Miles s'étaient trouvés ruinés dans le crac Mannix, cela me convenait parfaitement. Mais, d'autre part, si la Mannix avait été propriétaire de *Robot Maison*, et l'avait lessivé, cela devait avoir ruiné Ricky en même temps que les autres. Je ne souhaitais pas qu'il fût arrivé malheur à Ricky, quels qu'aient pu en être les bons à-côtés.

Je me levai.

— Eh bien, Mr Doughty, je vous remercie de m'avoir informé avec délicatesse.

— Ne partez pas encore, Mr Davis. Dans notre institution, nous nous sentons responsables à l'égard de nos clients. Responsabilité qui dépasse les termes de nos contrats. Sachez que vous n'êtes pas le premier à vous trouver dans cette situation délicate. La direction met une petite somme à la disposition des personnes dans votre cas et...

— Non, non, pas de charité, Mr Doughty. Je vous remercie...

— Ce n'est pas de la charité, Mr Davis. C'est un prêt. Et croyez que nos pertes sur ce genre de prêts sont pratiquement nulles. Nous ne voulons en aucun cas que vous sortiez d'ici les poches vides...

Je réfléchis à nouveau.

— Mr Doughty, dis-je lentement, le Dr Albrecht m'a dit que j'avais encore droit à quatre jours de logement et de nourriture dans la maison.

— Je pense que c'est exact, il faudra que je consulte votre fiche.

— Dites-moi, quel est le tarif de la chambre que j'ai occupée ? En tant que chambre d'hôpital avec pension ?

— Pardon ? Non, nos chambres ne sont pas à louer de cette façon-là. Nous ne sommes pas un hôpital. Nous avons simplement une infirmerie de rétablissement pour nos clients.

— Oui, mais combien coûterait une chambre équivalente dans un hôpital ? Avec la pension ?

— Cela dépasse un peu mon domaine. Voyons. On peut dire que cela ferait environ une centaine de dollars par jour.

— J'avais encore droit à quatre jours. Voulez-vous me prêter 400 dollars ?

Il ne répondit pas, mais se mit à parler en code chiffré avec son assistant mécanique.

Et huit billets de 50 dollars me furent déposés dans la main.

— Merci, dis-je avec sincérité, en les empochant. Je ferai de mon mieux pour que cela ne reste pas trop longtemps dans vos colonnes « sorties ». Disons à 6 % ? Ou bien l'argent vaut-il plus ?

Il secoua la tête.

— Ce n'est pas un prêt. Mais puisque vous présentez la chose de cette façon, je note la somme en regard du budget-temps auquel vous aviez droit et dont vous ne faites pas usage.

— Voyons, Mr Doughty, je ne voulais pas vous forcer la main !

— Je vous en prie. J'étais disposé à vous prêter une somme bien supérieure.

— Enfin, je ne puis en discuter pour l'instant. Dites, Mr Doughty, combien représente cette somme ? Où en sont les prix actuellement ?

— Hum ! Voilà une question à laquelle il est difficile de répondre.

— Oh ! juste pour me donner une idée : quel est le prix d'un repas ?

— La nourriture est raisonnable. Pour dix dollars vous pouvez avoir un repas satisfaisant... à condition de choisir un restaurant bon marché.

Je le remerciai et sortis, avec une curieuse impression de « déjà vu ». Mr Doughty me rappelait un trésorier-payeur auquel j'avais eu affaire dans l'armée. Les trésoriers-payeurs, il n'en est que de deux types : les premiers vous démontrent, à l'aide du règlement, que vous ne pouvez obtenir ce que vous voulez. Les autres feuilletent ces règlements jusqu'à ce qu'ils en découvrent un vous autorisant à obtenir ce dont vous avez besoin, même si vous n'y comptiez pas. Mr Doughty appartenait à la deuxième espèce.

Le sanctuaire donnait sur les allées Wilshire. Il y avait des bancs avec des massifs et des fleurs. Je m'assis sur un banc afin de décider si j'irais vers l'est ou vers l'ouest. Je n'avais pas bronché devant Mr Doughty, mais en réalité, je me sentais rudement secoué, même avec l'équivalent d'une semaine de repas en poche.

Enfin ! Le soleil était doux, plaisant le murmure des allées, et j'étais jeune (biologiquement, tout au moins). J'avais deux mains et ma tête bien à moi. Tout en sifflant une rengaine à la mode en mon ancien temps, j'ouvris le journal à la page des offres d'emploi.

Je résistai à l'en-tête « Ingénieurs demandés » et plongeai dans les « Divers ». Il y en avait si peu que je faillis ne pas trouver !

Je trouvai un emploi le deuxième jour, vendredi 15 décembre, j'eus aussi quelques menus ennuis avec les flics vu les nouvelles façons de faire, de dire, de sentir les choses. Je m'aperçus qu'il en allait de la réadaptation sociale comme des problèmes de la sexualité lorsqu'on aborde le sujet par le biais de la lecture : peu de rapport avec la réalité.

Je crois que j'aurais eu moins d'ennuis si je m'étais retrouvé à Omsk, ou à Santiago, ou à Djakarta. Lorsqu'on se rend dans une ville étrangère, en pays étranger, on sait qu'on sera désorienté ; dans Los Angeles, je m'attendais, malgré tout, à retrouver les choses comme avant, même en *voyant* qu'elles étaient différentes. Bien sûr, trente ans ce n'est rien, tout le monde change beaucoup et même davantage au cours d'une vie. Mais de là à absorber la différence d'un seul coup, il y a de quoi recevoir un choc.

Prenons, par exemple, un mot dont je me servis en toute innocence. Une femme qui se trouvait là en fut offensée, et seule ma récente sortie d'une cure de Sommeil, que je m'empressai de signaler, retint son mari de m'envoyer une paire de claques. Le mot était simplement : « lubie ».

D'autres mots n'étaient pas nécessairement tabous, mais avaient changé de signification. « Hôte », par exemple. Un hôte était, dans le temps, l'homme qui vous accueillait, prenait votre manteau et le déposait dans la chambre à coucher. Cela n'avait rien à voir avec les courbes de natalité...

Pourtant, je me débrouillais. L'emploi trouvé consistait à démolir des voitures neuves, en vue de leur réexpédition à Pittsburgh sous forme de ferraille. Des Cadillac, Chrysler, Eisenhower et autres Lincoln, toutes sortes de puissantes voitures à turbine, immenses, longues et neuves sans un kilomètre au compteur. On les amenait entre les mâchoires d'un appareil, puis... crac ! boum ! crac ! Les miettes d'acier recueillies servaient à alimenter les hauts fourneaux.

Cela me fit mal, au début, alors que je marchais interminablement pour me rendre à mon travail, sans même un moyen de locomotion pour m'y transporter. Quand j'eus l'idée de dire ce que j'en pensais... je faillis perdre ma place ! Mais le chef d'équipe se rappela que j'étais un Réveillé récent et que je ne pouvais pas tout

comprendre.

— Simple question d'économie, mon vieux, me dit-il. Ces voitures sont des surplus que le gouvernement a acceptés comme garantie pour les emprunts, en vue de stabiliser les prix. A présent, elles ont deux ans, on ne les vendra jamais... donc, le gouvernement les fait réduire en poussière et les revend aux aciéries. On ne peut pas faire tourner un haut fourneau avec le seul minerai, il faut également de la ferraille. Vous devriez savoir ça même si vous sortez d'un Long Sommeil ! Avec la rareté de l'acier neuf, il y a de plus en plus de demandes pour la ferraille. Les aciéries ont besoin de ces voitures.

— Mais pourquoi les fabriquer, puisqu'on ne peut les vendre ? C'est de la pure perte.

— En apparence seulement. Vous voulez qu'on arrête le travail ? Qu'on débauche ? Vous voulez réduire notre standard de vie ?

— Pourquoi ne pas les écouler à l'étranger ? On devrait pouvoir en obtenir davantage qu'au taux local de la ferraille ?

— Quoi ! Et ruiner le marché des exportations ? Si l'on commençait à expédier des voitures sur les marchés, le monde entier se mettrait en rogne après nous. Le Japon, la France, l'Allemagne, la Grande Asie, tout le monde ! Qu'est-ce que vous proposez ? La guerre ? (Il soupira et enchaîna d'une voix paternelle :) Allez donc jusqu'à la bibliothèque publique, et prenez quelques livres. Vous n'avez pas le droit d'avoir la moindre opinion sur ces questions avant de savoir de quoi il retourne.

Je me tus donc. Je ne lui dis pas que je passais tout mon temps libre à la bibliothèque publique. J'avais évité de clamer que j'étais, ou avais été, ingénieur. Autant aller déclarer à une usine importante : « Messieurs, je suis alchimiste. Auriez-vous l'emploi d'un art comme le mien ? »

Je n'abordai le sujet qu'une seule fois, uniquement parce que j'avais remarqué que très peu des autos de surplus étaient en état de rouler. Les finitions étaient bâclées, et bien souvent manquaient des éléments essentiels, tels le conditionnement d'air et les cadrans du tableau de bord. Je m'aperçus un jour à la réaction même des mâchoires broyeuses que le moteur manquait à une voiture, et en fis la remarque. Le chef d'équipe se contenta de me dévisager.

— Grand Dieu du Ciel fils ! Vous ne voudriez pas qu'ils mettent leurs meilleures équipes à la fabrication des surplus, non ? Ces voitures ont des prêts anti-inflationnistes contre elles avant de sortir des ateliers d'assemblage.

Je me tus encore et demeurai muet par la suite. Mieux valait me concentrer sur les travaux d'ingénieur. L'économie était pour moi un domaine trop ésotérique !

J'avais beaucoup de temps pour réfléchir. Mon emploi n'était pas vraiment pour moi un « travail » en tant que tel. Tous les travaux étaient en fait accomplis par les multiples petits-enfants de mon Robot-à-tout-faire. Ils maniaient les mâchoires, mettaient les voitures en place, enlevaient la ferraille, tenaient les comptes et pesaient les lots. Mon boulot consistait à me tenir sur une petite plate-forme (debout : je n'avais pas le droit de m'asseoir) et à me suspendre à une manette permettant d'arrêter toute la manœuvre si quelque chose allait de travers. Rien n'allait jamais de travers. Néanmoins, j'appris rapidement que j'étais censé découvrir au moins une erreur à chaque changement d'équipes d'automates. Il fallait stopper tout le travail et envoyer chercher l'équipe de dépannage.

Cela me valait 21 dollars par jour, et me nourrissait. La priorité des priorités.

Après la sécurité sociale, la cotisation corporative, les impôts sur le revenu, pour la défense nationale, pour le plan de Santé et pour le bien-être général, il me restait environ 16 dollars.

Mr Doughty avait tort de dire qu'un dîner coûtait 10 dollars. On avait, pour le tiers de ce prix, un bon repas, d'un seul plat, si l'on ne tenait pas spécialement à l'authenticité de la viande, et je défiais n'importe qui de découvrir si un hamburger avait commencé son existence dans un réservoir ou au grand air.

Étant donné les histoires qui circulaient sur la viande de contrebande, susceptible de causer des empoisonnements par radiations, je me trouvais parfaitement heureux avec les ersatz.

La recherche d'un logis s'était révélée ardue. Depuis que Los Angeles avait échappé au plan de salubrité éclair concernant les taudis, un nombre ahurissant de réfugiés s'y étaient concentrés. Je suppose que je devais être du nombre, bien qu'à l'époque je ne me sois pas considéré comme en faisant partie. Apparemment, nul d'entre eux n'avait jamais fait demi-tour, même lorsqu'il lui restait ailleurs un chez-soi où il aurait pu retourner. La ville, si l'on peut employer ce mot pour Los Angeles, sur le point d'étouffer à l'époque de ma mise en Sommeil, était à présent aussi bourrée qu'un sac de dame. Ç'avait peut-être été une erreur d'en chasser le « smog » vers 1960, date jusqu'à laquelle un certain nombre de personnes quittaient chaque année la ville pour cause de sinusite.

Personne à présent, semblait-il, ne s'en allait... jamais.

Le jour où j'avais quitté le sanctuaire, j'avais plusieurs choses en tête. Notamment, dans l'ordre : 1) trouver un job, 2) trouver un logis, 3) me remettre dans le coup en tant qu'ingénieur, 4) retrouver Ricky, 5) redevenir ingénieur à mon compte si la chose était humainement possible, 6) retrouver Belle et Miles et leur régler leur compte – sans pour autant atterrir en prison, 7) faire des tas de choses, comme de rechercher le numéro du brevet original des actuels robots, pour vérifier s'ils étaient bien les descendants du mien, cela par simple curiosité, et aussi retracer l'histoire véridique de *Robot Maison S.A.*

J'avais établi ma liste selon la règle des priorités, ayant découvert, bien des années auparavant, lorsque j'avais failli échouer en première année à l'école d'ingénieurs, que si l'on n'agissait pas ainsi, on restait en carafe au lieu de foncer le moment venu. Il était toutefois évident que certains de ces projets s'accompliraient simultanément, la recherche de Ricky et celle de Belle et compagnie, par exemple, ceci n'entraînant pas pour autant l'arrêt de mes études d'ingénieur. L'essentiel d'abord. Le détail viendrait en son temps. La découverte d'un boulot devait obligatoirement venir en tout premier lieu, avant même celle d'un logis, puisque l'argent est la clef de tout...

Après être tombé sur un bec en dix endroits différents, je m'étais rendu en dehors de la ville à une adresse donnée par voie d'annonce, pour y arriver dix minutes trop tard. J'aurais dû me caser aussitôt, tant bien que mal, dans un quelconque hôtel borgne, au lieu de quoi je fis le malin et retournai en ville avec l'intention de dénicher une chambre, de me lever à l'aube et d'être le premier lecteur des annonces à la sortie des journaux du matin.

Comment aurais-je pu savoir ? Je m'inscrivis dans quatre pensions (il y avait des listes d'attente partout), et aboutis dans un parc public. Je restai là à marcher pour me tenir chaud jusqu'à ce qu'il fût près de minuit ; je dus alors abandonner le parc – les hivers de Los Angeles ne sont tropicaux que pour ceux qui ont un toit sur la tête. J'échouai à la station Wilshire Ways... et vers 2 heures du matin on m'y ramassa en compagnie des autres clochards venus s'y réfugier.

Les prisons avaient été améliorées. Celle où j'atterris était bien chauffée et j'ai l'impression qu'on devait exiger des cafards qu'ils s'essuient les pieds avant d'entrer.

Je fus accusé de vagabondage. Le juge était un homme jeune qui ne leva même pas les yeux de son journal, se contentant de demander :

— Tous des casiers vierges ?

— Oui, monsieur le juge.

— Trente jours ou dans un bureau de placement. Au suivant.

On commençait à nous faire sortir, mais je ne bougeai pas.

— Une minute, s'il vous plaît, monsieur le juge.

— Quoi ? Que se passe-t-il ? Êtes-vous coupable ou non-coupable ?

— C'est-à-dire que je n'en sais rien, car je ne sais pas ce que j'ai fait. Vous comprenez...

— Voulez-vous un avocat ? Si oui, l'on vous remettra en prison jusqu'à ce que nous puissions nous occuper de votre cas. On me dit qu'il faut compter un retard de six jours en ce moment... mais c'est votre droit.

— Heu... je ne sais pas. Peut-être vaut-il mieux que je prenne l'engagement en question, bien que je ne sache pas exactement ce que cela signifie. Ce que je voudrais, c'est demander un conseil, si la cour y consent.

Le juge se tourna vers le garde :

— Faites sortir les autres. (Et revenant à moi :) Expliquez-vous. Mais je vous préviens que vous regretterez ce conseil. Il y a assez longtemps que je suis à ce poste pour avoir entendu toutes les fausses déclarations possibles, et elles provoquent chez moi un réel dégoût.

— Bien, monsieur le juge. Mon histoire n'est pas fausse, elle peut facilement être vérifiée. Hier, je suis sorti d'une cure de Long Sommeil, et...

Il prit l'air dégoûté.

— Encore un ! Je me suis souvent demandé ce qui permettait à nos grands-parents de se décharger sur nous de leurs mauvais sujets. La dernière chose au monde dont cette ville ait besoin est un supplément de citoyens, *a fortiori* ceux qui se sont trouvés incapables de se débrouiller en leur temps. Je regrette de ne pouvoir vous réexpédier à l'année d'où vous venez, avec un message pour prévenir les gens que l'avenir dont ils rêvent n'est pas un chemin de roses. (Il poussa un profond soupir :) Mais cela ne servirait de rien. Bon. Qu'attendez-vous de moi ? Que je vous laisse une deuxième chance ? Pour vous voir revenir d'ici à une huitaine ?

— Je ne pense pas qu'il y ait une chance de cet ordre, monsieur le juge. J'ai suffisamment d'argent pour attendre de trouver du travail, et...

— Comment ? Vous avez de l'argent ? Dans ce cas comment se

fait-il que vous ayez été pris en train de baraquier ?

— Monsieur le juge, permettez... Je ne sais même pas ce que ce mot signifie...

Il me laissa le temps de m'expliquer. Quand j'en arrivai à mes démêlés avec la *Masters*, ses manières changèrent.

— Les salauds ! Ma mère s'est fait posséder par eux après leur avoir versé des primes pendant vingt ans. Pourquoi ne m'avoir pas dit cela dès le début ? (Il prit une carte sur laquelle il écrivit quelques mots :) Tenez. Portez ceci au Bureau des Emplois de *Surplus & Salvage Authority*. Si vous n'y trouvez pas de travail, revenez me voir cet après-midi. Et plus de baraquage. Car non seulement cela engendre le vice et le crime, mais vous prenez le terrible risque de tomber sur un agent de recrutement zombi.

Voilà comment j'avais trouvé un emploi dans la transformation des voitures neuves en ferraille. Pourtant, je suis toujours d'avis que j'eus raison de vouloir en premier lieu me trouver un job. Un homme qui possède un compte en banque dodu est partout chez lui. Les flics lui fichent la paix.

Je trouvai aussi une chambre adaptée à mon budget. Elle était située dans la partie de Los Angeles qui n'avait pas encore subi les transformations du Plan de Rénovation. Je crois qu'à l'origine, ce devait être une penderie.

*

Je ne veux pas que l'on puisse penser que je n'aimais pas l'an 2000 par comparaison avec 1970. Je l'aimais, tout comme j'aimai l'an 2001 lorsqu'il arriva quinze jours après mon réveil. Malgré des accès, presque insupportables, de mal du pays, je considérais le Grand Los Angeles, à l'aube du trimillénaire, comme l'endroit le plus merveilleux qu'il m'ait été donné de voir.

C'était dynamique, propre, et très amusant, bien que surpeuplé... D'ailleurs, on s'occupait de ce dernier problème avec une certaine audace, et en voyant grand. Les parties de la ville comprises dans le Plan de Rénovation étaient une joie pour un cœur d'ingénieur. Si les dirigeants municipaux avaient eu le pouvoir suprême d'arrêter l'immigration dans les grandes villes pendant une dizaine d'années, ils auraient gagné la bataille du logement. N'ayant pas ce pouvoir, ils s'arrangeaient de leur mieux avec les hordes qui déferlaient sans cesse... et ce mieux était spectaculaire au plus haut point, les erreurs même ayant un côté grandiose.

Cela valait la peine d'avoir dormi trente ans, rien que pour s'éveiller au moment où la bataille contre les rhumes venait d'être gagnée, et où nul n'avait plus la moindre goutte au nez. Ce progrès étonnant me parut plus intéressant que toutes les colonies expérimentales sur Vénus.

Deux choses, en particulier, m'impressionnèrent vraiment, l'une de détail, l'autre d'importance. Cette dernière, évidemment, était le système dit de Gravité Zéro. En 1970, j'avais été au courant des recherches sur la gravitation entreprises par l'institut Babson. Cependant, je ne me serais pas attendu qu'il en sorte quelque chose ; d'ailleurs rien n'en était alors sorti. La théorie du Champ Fondamental sur laquelle fut fondée la Gravité Zéro avait été mise au point à l'université d'Édimbourg. On m'avait appris à l'école que la loi de la pesanteur était une chose contre laquelle personne ne pouvait rien, puisqu'elle était inhérente à la nature même de l'espace. On avait donc transformé cette dernière. Cela n'était possible que temporairement et à un point donné, mais c'était suffisant pour déplacer un objet de poids. Ceci impliquait qu'on demeurait en relation avec le champ terrestre et restait donc sans utilité pour la navigation interstellaire. Du moins en 2001 ! Je renonce à faire des pronostics quant à l'avenir. On sait que tout mouvement ascensionnel exige toujours une certaine force, afin de compenser la pesanteur, et qu'il faut disposer d'une réserve d'énergie accumulée en sens contraire. Mais pour un transport à l'horizontale, disons de San Francisco au Grand Los Angeles, par exemple, il suffisait d'élever le véhicule adapté à la Gravité Zéro et de le laisser flotter, sans force aucune, comme un patineur faisant une glissade.

Merveilleux !

J'ai, essayé d'étudier la théorie de ce phénomène, mais les maths supérieures commencent là où la trigonométrie finit, et ce n'est pas mon rayon. Un ingénieur est rarement un mathématicien-physicien et n'a pas à l'être ! Il doit simplement connaître les composantes d'un objet, de manière à pouvoir calculer ses possibilités pratiques. C'était cela mon domaine.

Quant au « petit » sujet d'étonnement dont j'ai parlé, il s'agissait des transformations de la mode féminine rendues possibles par les fermetures Éclair électrostatiques. Voir des surfaces de peau nue sur une plage n'a rien de surprenant. On s'y était accoutumé bien avant 1970. Pourtant, les choses bizarres que les femmes réalisaient grâce aux fermetures électrostatiques me laissèrent bouche bée.

Mon grand-père était né en 1890. Je crois que certaines visions de 1970 l'eussent affecté de la même façon.

Mais ce nouveau monde « surrythmé » me plaisait, et j'y aurais été heureux si je ne m'étais trouvé la plupart du temps dans une si totale solitude. Cela me désaxait. Il y avait des moments, généralement au milieu de la nuit, où j'aurais tout donné en échange d'un certain matou bagarreur, ou pour avoir l'occasion de mener Ricky au zoo un après-midi... ou pour retrouver l'esprit de camaraderie qui régnait entre Miles et moi à l'époque où n'existaient pour nous que travail et espoir.

*

L'an 2001 était encore tout jeune, et je n'avais pas rattrapé mes études d'ingénieur quand je fus pris d'une terrible envie de quitter mon travail pépère pour revenir à ma planche à dessin. Il y avait à présent tant et tant de choses possibles qui ne l'étaient pas encore en 1970. J'avais très envie d'en mettre au point quelques douzaines.

Ainsi, j'avais prévu l'existence possible de la secrétaire-robot. J'entends une machine prenant la dictée et vous remettant une lettre d'affaires impeccable (orthographe, ponctuation et formules exactes) sans aucune aide humaine. Mais, contrairement à mon attente, il n'existait rien dans ce domaine. Oh ! On avait bien inventé une machine dactylographiant des textes, mais cela ne valait que pour les langues phonétiques comme l'espéranto. C'était inutilisable pour les langues dans lesquelles on dit : « Le buveur d'eau du pot n'a que la peau sur les os... »

Les illogismes d'une langue ne disparaîtront pas pour faire plaisir à un inventeur. Le pâtre doit aller à la montagne si la montagne ne vient pas à lui.

Si un élève d'école secondaire peut apprendre l'orthographe et parvenir à ne plus faire de fautes, comment donner la même connaissance à une machine ? « Impossible » est la réponse habituelle, puisqu'il est convenu que pour parvenir à ce résultat le cerveau humain est nécessaire. Toutefois une invention est précisément quelque chose qui est resté jusque-là « impossible »... C'est pour ça qu'existent les brevets.

Mais il y avait les tubes mnémoniques et la miniaturisation mécanique (j'avais eu parfaitement raison quant à l'importance de l'or en tant que métal utilisable dans l'industrie). Avec ces deux trouvailles, il serait facile de loger 100 000 signes phonétiques sur un espace de 30 centimètres... la tonalité de chaque mot du dictionnaire, autrement dit. Non, il ne serait même pas nécessaire d'aller jusque-là. 10 000 seraient amplement suffisants. Dès lors, il n'était plus que de

munir la machine d'un code pour l'orthographe, d'un second pour la ponctuation, et pour divers formats, ainsi que pour la recherche d'adresses dans un classeur, le nombre de copies, etc.

Tout cela était assez simple. Il suffisait d'assembler un certain nombre d'éléments en vente sur le marché et de les juxtaposer afin qu'ils forment un objet utilisable.

Mais on aurait du fil à retordre avec les homonymes, qui nécessitaient un code spécial.

En consultant un dictionnaire spécial d'homonymes, je me mis à piaffer d'impatience... Non seulement je perdais trente heures par semaine à un travail improductif, mais il était clair que je ne parviendrais jamais à faire un véritable travail d'ingénieur dans une bibliothèque publique. Il me fallait un atelier où je pourrais compulsuer catalogues et journaux professionnels, faire des essais avec des machines à calculer et ainsi de suite...

Je décidai qu'il me faudrait trouver un emploi semi-professionnel. Je n'étais pas assez stupide pour m'imaginer que j'étais d'ores et déjà un ingénieur contemporain qualifié. Il existait toute une série d'inventions dont j'avais rêvé et auxquelles d'autres avaient trouvé une solution plus pratique que celle entrevue par moi en mon temps, et cela depuis une bonne dizaine d'années...

Il me fallait faire un stage dans une officine d'ingénieurs et m'imbibber des principes neufs. J'avais l'espoir de parvenir à me caser comme dessinateur débutant.

Je savais que maintenant on se servait de machines à dessiner semi-automatiques ; j'en avais vu des photos sans avoir eu l'occasion d'en examiner une de près. Mais j'avais l'impression que je parviendrais à m'en servir en vingt minutes, car elles étaient remarquablement proches d'une idée que j'avais eue dans ce domaine. Cela y ressemblait autant qu'une page tapée à la machine ressemble à une page manuscrite. J'en avais tous les éléments dans la tête. On formait des courbes et des droites en manipulant des manettes.

Néanmoins, j'avais la certitude que, dans ce cas, on ne s'était pas servi de mon idée (comme j'avais par ailleurs la certitude d'avoir été bel et bien volé quant au Robot-à-tout-faire), car ma machine à dessin n'avait jamais été qu'un projet trottant dans ma cervelle. Un autre avait eu la même idée et l'avait réalisée selon les règles de l'application logique. Quand vient le temps des chemins de fer, ce sont des trains que l'on construit.

La firme *Aladin*, que je connaissais déjà, avait sorti une machine à dessiner réputée comme la plus perfectionnée. J'entamai

mes économies, m'offris un costume convenable, une serviette d'occasion que je bourrai de papier journal et me présentai au magasin de ventes d'*Aladin* afin d'« acheter » un modèle. Je réclamai une démonstration.

Et voilà qu'en m'approchant d'un exemplaire de la machine à dessiner j'éprouvai une sensation bouleversante. Les psychologues appellent ça la « réminiscence ». J'avais la nette impression de connaître déjà ce qu'on me montrait... Cette machine avait été réalisée *exactement* de la manière que j'avais imaginée et que j'aurais réalisée si je n'avais pas été jadis kidnappé et plongé dans le Long Sommeil.

Ne me demandez pas le pourquoi de cette sensation. Un homme connaît son mode de pensée et son style de travail ; un critique d'art reconnaît la manière d'un Rubens ou d'un Rembrandt par le coup de pinceau, la lumière, la composition, le choix des couleurs et dix autres détails. Le travail de l'ingénieur n'est pas une science, c'est un art, et il a toujours le choix entre plusieurs solutions à un problème donné. Un ingénieur « signe » en opérant ce choix, aussi sûrement qu'un peintre signe son tableau.

La machine que j'avais sous les yeux avait le « ton » de ma technique personnelle au point de me causer un étrange trouble intérieur. Je me mis à me demander si la télépathie pouvait jouer de tels tours...

Je pris soigneusement le numéro du premier brevet de l'appareil, et ne fus même pas étonné de constater que la date du premier dépôt était 1970 ! Je résolus de découvrir le nom de celui qui l'avait déposé. Ce pouvait être un des professeurs qui m'avaient formé. Ou un ingénieur avec lequel j'avais travaillé à l'époque. L'inventeur était peut-être encore en vie. Dans ce cas, j'irais un jour faire la connaissance de cet homme dont le cerveau fonctionnait comme le mien.

Je parvins à dissimuler mon émotion en observant la démonstration du vendeur. J'aurais pu lui éviter cette peine : l'appareil et moi étions faits l'un pour l'autre. En dix minutes, je m'en servais mieux que lui. Finalement, je cessai de faire de jolis dessins ; je pris note du prix, des réductions, des arrangements possibles et je partis en promettant au vendeur de lui faire signe dès que je serais sur le point de me décider. C'était une mauvaise blague mais il ne lui en coûta qu'une heure de son temps.

Je pris de là le chemin de l'usine dépendant de la société *Robot Maison* et m'y présentai pour essayer d'obtenir du travail.

Je savais que Belle et Miles n'avaient plus aucun lien avec cette société. Pendant mes heures de liberté, entre mon boulot et mon travail de mise au courant d'ingénieur, j'avais fait des recherches en vue de retrouver Belle et Miles et plus particulièrement Ricky. Aucun des trois ne se trouvait dans les bottins téléphoniques du Grand Los Angeles, ni, d'ailleurs, dans aucun annuaire des États-Unis. On fit une enquête au Bureau National de Cleveland et je dus payer quadruple taxe, car je fis rechercher Belle à la fois sous le nom de Gentry et sous le nom de Darkin.

Même résultat négatif avec le registre des électeurs de Los Angeles.

Selon une lettre signée par un sous-fifre, la société *Robot Maison* admit prudemment avoir eu, trente ans auparavant, des dirigeants répondant à ces noms, ajoutant toutefois qu'il ne leur était pas possible de me fournir plus amples renseignements.

Enquêter avec des données vieilles de trente ans n'est pas une tâche pour un amateur ne disposant que de peu de loisirs et de moins d'argent encore. Je n'avais aucune empreinte digitale, j'aurais pu, dans le cas contraire, essayer de m'adresser au F.B.I.

Aucun numéro de Sécurité sociale. Bref, je ne disposais d'aucune référence utilisable.

Peut-être une agence de détectives privés largement rémunérés aurait-elle pu dénicher quelque élément utile ? Mais je n'avais pas les fonds nécessaires, ni par ailleurs le temps ou le flair personnel pour opérer seul.

J'abandonnai l'idée de retrouver Miles et Belle en me promettant de me faire aider par des professionnels pour rechercher Ricky dès que mes moyens le permettraient. Je m'étais déjà résigné à l'idée que Ricky ne devait posséder aucun titre de *Robot Maison*. Pourtant, j'avais écrit à la *National Bank of America* afin de savoir si l'on détenait, ou si l'on avait détenu, un avoir à son nom. Je reçus en réponse un formulaire imprimé disant que les sujets de cet ordre étant confidentiels, etc. J'écrivis de nouveau en mentionnant que j'étais un Réveillé récent et que Ricky était ma seule parente survivante. J'eus droit cette fois à une vraie lettre signée d'un responsable m'annonçant que des renseignements sur les clients de la banque ne pouvaient en aucun cas être transmis, même dans des cas exceptionnels comme le mien ; il se croyait toutefois en mesure de répondre par la négative à la question concernant la possibilité que la banque ait, à quelque moment ou à quelque succursale que ce fût, opéré des transactions au nom de Frederica Virginia Gentry.

Voilà qui éclairait un point. Les deux oiseaux étaient parvenus à mettre la main sur Ricky. Selon les dispositions que j'avais prises, les transactions auraient dû obligatoirement se faire par la *Bank of America*.

Elle avait été volée tout comme moi. Pauvre Ricky ! Tous deux victimes des mêmes escrocs.

Je fis une autre tentative. Le Bureau des Archives de l'Inspecteur général de l'Instruction publique de Mojave se trouva avoir un dossier au nom d'une élève nommée Frederica Virginia Gentry, mais la dite élève ayant quitté l'école en 1971, il n'existait pas de renseignements postérieurs à cette date.

Ce fut une consolation de trouver quelque part quelqu'un qui admît l'existence de Ricky. Elle avait pu changer d'école. Combien de milliers d'écoles publiques y a-t-il aux U.S.A. ? Combien de temps me faudrait-il pour écrire à chacune d'elles ? Et tenait-on des archives permettant de répondre, si toutefois l'on consentait à répondre ?

Au milieu d'un quart de milliard d'êtres humains, une petite fille disparaît comme un galet dans l'océan.

*

L'échec de mes recherches ne m'empêcha pas de postuler auprès de la *Robot Maison S.A.* un travail dans mes cordes. J'aurais pu essayer une des cent firmes concurrentes de *Aladin*, mais celle-ci était la plus importante. Ce fut pourtant une raison sentimentale qui me dirigea vers elle : la perspective de revoir le travail de mon passé.

Le lundi 5 mars 2001, je me rendis donc au bureau d'embauche de la société et m'inscrivis sur la liste des postulants aux emplois de bureau. Je remplis une douzaine de questionnaires ne concernant en rien le travail d'ingénieur, et un seul s'y rapportant. Inutile de revenir me dit-on : la firme me ferait signe le cas échéant.

Je restai à traîner dans les couloirs, et parvins à me faire recevoir de l'un des adjoints administratifs. Il lorgna l'unique formulaire présentant quelque signification et m'annonça que mon diplôme d'ingénieur était sans valeur puisque je n'avais pas exercé durant trente ans. Lorsque je lui eus expliqué que j'étais en Long Sommeil pendant cette période :

— Cela rend la chose encore plus impossible. De toute façon, nous n'engageons pas de personnel au-dessus de 45 ans.

— Mais j'en ai 30 !

— Vous êtes né en 1940. Je regrette.

— Que suis-je censé faire ? Me tirer une balle dans la tête ?

Il haussa les épaules.

— A votre place, je postulerais pour une pension de vieillesse.

Je sortis rapidement avant de lui avoir dit ce que j'en pensais. Je couvris ensuite les quelques centaines de mètres qui me séparaient de l'entrée principale et franchis le seuil. Le directeur général s'appelait Curtis, je demandai à le voir. Je parvins à forcer deux barrages en soutenant que j'avais à parler affaires avec lui. (La maison n'utilisait pas ses propres automates comme réceptionnistes, mais du matériel humain.) Je parvins jusqu'à un bureau au deuxième étage situé, du moins je le présumais, à deux portes de celui du patron, quand je me trouvai face à face avec une créature du type infranchissable qui insista pour en savoir davantage sur ce qui m'amenait. Je lançai un coup d'œil dans le bureau. Il était plutôt grand, occupé par une quarantaine de personnes et un nombre impressionnant de machines.

— Eh bien ! aboya-t-elle, exposez votre affaire et je consulterai la personne chargée des rendez-vous de Mr Curtis.

D'une voix haute et bien timbrée, je lançai :

— Je désire savoir quelles dispositions il a l'intention de prendre vis-à-vis de ma femme !

Soixante secondes plus tard, j'étais dans le bureau directorial. Curtis m'examina.

— Veuillez m'expliquer cette histoire de fou ! cria-t-il.

Cela me prit une demi-heure, y compris l'utilisation de quelques références anciennes, pour le convaincre que je n'avais pas de femme, et que j'étais le fondateur de la firme. A partir de là, l'atmosphère se détendit nettement, à l'aide de petits verres et de cigares. On me présenta le directeur commercial, l'ingénieur en chef et différents chefs de service.

— Nous pensions que vous étiez mort, me dit Mr Curtis. D'ailleurs, l'histoire officielle de la compagnie le prétend.

— Simple rumeur. Un homonyme.

Le directeur commercial, Jack Galloway, s'écria subitement :

— Que faites-vous, actuellement, Mr Davis ?

— Hem... Pas grand-chose. J'ai... participé à des affaires

d'automobile. Mais j'ai l'intention de démissionner. Pourquoi ?

— Pourquoi ? N'est-ce pas évident ? (Il se tourna vers l'ingénieur en chef, Mr McBee :) Vous entendez, Mac ? Vous êtes bien tous les mêmes, vous autres ingénieurs, incapables de saisir une opportunité commerciale même si elle vous crève les yeux ! Pourquoi, Mr Davis ? Parce que vous êtes un élément de vente, tout simplement ! Un élément romanesque ! *« Le Fondateur de la Firma sort du tombeau pour rendre visite à son enfant. » « L'inventeur du premier robot domestique observant les fruits de son génie. »*

— Une minute, voyons, dis-je rapidement, je ne suis pas un sujet publicitaire ni une vedette de circhorama. Je tiens à ma vie privée. Je ne suis pas venu ici avec de telles intentions... mais pour obtenir du travail... en qualité d'ingénieur.

Les sourcils de Mr McBee firent un bond vers ses cheveux, cependant il ne souffla mot.

Une discussion épique s'ensuivit. Galloway chercha à me convaincre que ce n'était rien de moins que mon devoir envers la firma que j'avais fondée. McBee ne dit rien mais il était visible qu'il ne croyait pas que je puisse être d'une utilité quelconque à son Département – à un moment, il me demanda ce que je connaissais en matière de circuits solides et je dus admettre que le peu que j'en savais me venait de lectures d'ouvrages de vulgarisation.

En fin de compte, Curtis proposa un compromis.

— Voyons, Mr Davis, il est bien évident que vous êtes dans une situation très très particulière. On pourrait dire que vous avez fondé, non seulement cette firma mais l'industrie entière. Néanmoins, ainsi que l'a suggéré Mr McBee, l'industrie a progressé pendant vos trente ans de Sommeil. Si nous vous prenions au titre de... disons... Ingénieur honoraire des Recherches ?

— Quelle signification exacte cela aurait-il ? demandai-je en hésitant.

— Toutes celles qui vous conviendront. Pourtant, je dois vous prévenir franchement que vous serez tenu de collaborer avec Mr Galloway. Nous ne nous contentons pas de fabriquer, nous devons vendre.

— Heu... Aurai-je la moindre chance de faire des travaux de recherche ?

— Cela dépend de vous. Vous aurez des facilités et vous pourrez entreprendre ce que vous désirez.

— Des facilités d'achat ?

Curtis lança un coup d'œil vers McBee.

— Certainement, certainement, répondit celui-ci. Dans des limites raisonnables, bien entendu, ajouta-t-il.

Il avait pris pour dire ces mots un tel accent écossais que je le compris à peine...

— Voilà qui est réglé, conclut Galloway. Ne partez pas, Mr Davis... Nous allons prendre des photos de vous avec le tout premier modèle du Robot Maison.

Ainsi fut fait. J'étais tout content de le revoir, ce modèle assemblé de mes mains avec tant d'amour et de peine. J'aurais voulu le faire fonctionner, mais McBee m'en empêcha. Je crois qu'il s'imaginait que j'en ignorais le mode d'emploi.

Pendant les mois de mars et d'avril, tout alla pour le mieux. Je disposais de tous les outils que je pouvais désirer, des journaux techniques, des indispensables catalogues de fabrication, d'une bibliothèque bien fournie, d'une machine à dessiner *Aladin* (*Robot Maison* n'en fabriquait pas) ; sans compter de parler « maison »... véritable mélodie pour moi !

Il semblait que la firme actuelle eût été, à l'origine, une simple fabrique sous-louant les brevets (*mes brevets*) de *Robot Maison, S.A.* Puis, une vingtaine d'années auparavant, avait eu lieu un de ces transferts auxquels on a recours pour éviter les impôts. Le paquet d'actions de *Robot Maison* avait été troqué contre celui de l'usine de fabrication et la nouvelle firme avait pris le nom de celle que j'avais fondée.

Je liai notamment connaissance avec Chuck Freudenberg, assistant de l'ingénieur en chef. A mon avis, Chuck était le seul véritable ingénieur qu'il y eût dans la maison. Les autres n'étaient que des mécaniques suréduquées, même McBee. Un diplôme ne suffit pas à faire un ingénieur.

Chuck et moi avions l'habitude de passer nos soirées à boire des chopes de bière en discutant de problèmes qui nous tenaient à cœur : l'automation, les besoins de l'usine, etc. Ce qui, au début, l'avait attiré vers moi, était mon passé de Dormeur. Trop de gens avaient une désagréable tendance à s'intéresser aux Réveillés récents comme s'ils étaient des phénomènes, et j'évitais, en général, d'avouer que j'en étais un. Mais Chuck était surtout fasciné par le laps de temps lui-même. Son intérêt venait d'une saine curiosité : savoir ce qu'avait été le monde avant sa naissance, et l'apprendre d'un homme pour qui

cette époque-là était synonyme d'« hier ».

De son côté, il critiquait volontiers les idées nouvelles qui me bouillonnaient sans cesse dans la tête. Il me remettait sur le droit chemin lorsqu'il m'arrivait (combien souvent !) d'avoir ce que je pensais être une trouvaille inédite, mais qui se révélait plutôt éventée. Grâce à son aide bienveillante, je devins rapidement un ingénieur moderne, aux connaissances progressivement mises à jour.

Un soir d'avril, comme je lui exposais sous forme de schéma mon idée de secrétaire-robot, il me dit :

— Est-ce que tu as travaillé à cette idée pendant tes heures de travail à l'usine ?

— Hein ? Non, pas vraiment. Pourquoi ?

— Comment ton contrat est-il établi ?

— Mon contrat ? Mais je n'en ai pas. Curtis m'a engagé, Galloway m'a fait photographe en me faisant poser des tas de questions idiotes par un rédacteur anonyme, et le tour a été joué.

— Ah ! Je vois, mon vieux. A ta place, je ne bougerais pas avant de savoir exactement où j'en suis. Ton idée est une vraie nouveauté, et je crois que tu peux la mener à bien.

— Je ne m'étais pas soucié de cet aspect-là de la question...

— Écoute. Mets-la de côté un certain temps. Tu sais comment marche la maison. Les affaires sont prospères et nous vendons de la bonne marchandise. Les seules nouveautés que nous ayons sorties depuis cinq ans sont celles dont nous avons acheté les brevets. Moi, je suis incapable de faire accepter une idée neuve par McBee. Mais toi, tu peux passer par-dessus Mac et porter ton idée au grand patron. Alors pour l'instant, à moins que tu ne veuilles en faire cadeau à la Compagnie pour le prix de ton salaire, garde cette idée pour toi.

Je suivis le conseil. Je poussai l'élaboration du projet tout en brûlant les dessins que je supposais utilisables. Je n'en avais pas besoin : une fois établis, ils me restaient en tête. Je n'avais pas l'impression de léser mon employeur : on ne m'avait pas engagé comme ingénieur. Je n'étais qu'un élément de publicité pour Galloway.

Le jour où cette valeur publicitaire serait épuisée, j'aurais droit à un mois de préavis, un discours de remerciement et on m'indiquerait la direction de la sortie.

Seulement, à ce moment-là, je serais redevenu un véritable ingénieur, capable de monter sa propre affaire. Si Chuck voulait tenter

sa chance, je le prendrais avec moi.

Au lieu d'exploiter mon histoire auprès des quotidiens, Galloway joua la carte des grands magazines. Il voulait que l'affaire parût dans *Life*, essayant d'obtenir ce qui avait été fait des années auparavant pour le premier modèle du Robot Maison. *Life* ne fut pas intéressé. Néanmoins, Galloway parvint quand même, au cours du printemps, à placer mon histoire dans plusieurs magazines en l'accolant à une publicité spectaculaire.

J'envisageais de me laisser pousser la barbe, quand je m'aperçus que personne n'avait l'air de me reconnaître, et que même si la chose était arrivée, elle m'eût laissé indifférent.

Le jeudi 3 mai 2001, on m'appela au téléphone.

— Mrs Schultz vous demande, monsieur. Je vous la passe ?

Schultz ? La femme qui avait cherché à me joindre lors de mon Réveil... Je ne m'étais plus jamais préoccupé d'elle, persuadé qu'il s'agissait d'une de ces piquées qui persécutent les ex-Dormeurs en leur posant toutes sortes de questions personnelles.

— Passez-la-moi.

— C'est bien Danny Davis à l'appareil ?

Mon téléphone de bureau n'ayant pas d'écran, elle ne pouvait me voir.

— Moi-même. Vous êtes Mrs Schultz ?

— Oh ! Danny, mon chéri ! C'est si bon de t'entendre !

Je ne répondis pas immédiatement et elle enchaîna :

— Tu ne me reconnais pas ?

Je la reconnaissais parfaitement : c'était Belle Gentry.

Je pris rendez-vous avec elle.

Ma première réaction avait été de lui dire d'aller au diable et de raccrocher. J'avais depuis longtemps compris que toute rancune ne serait que sottise, que rien ne me rendrait Pete et qu'une vengeance satisfaisante ne me mènerait qu'en prison. J'avais en conséquence cessé mes recherches pour retrouver Belle et Miles, et c'est à peine si depuis j'avais songé à eux.

Pendant, Belle devait certainement connaître l'adresse de Ricky. J'acceptai donc de la voir.

Elle habitait un immeuble minable dans un quartier de la ville non encore transformé par le Plan de Rénovation. Avant d'avoir sonné à sa porte, je savais déjà qu'elle n'avait pas conservé ce qu'elle m'avait escroqué. Sans quoi elle n'aurait pas habité ce quartier.

Quand je la vis, je compris à quel point toute vengeance aurait été inutile : le temps et elle-même s'en étaient chargés à ma place.

Si je me fondais sur l'âge auquel elle prétendait autrefois, elle devait avoir à présent cinquante-trois ans, mais elle semblait plus proche de la soixantaine. Entre la gérontologie et l'endocrinologie, une femme qui veut s'en donner la peine peut paraître trente ans pendant une trentaine d'années, et nombreuses sont celles qui y arrivent. Certaines vedettes de circhorama se vantaient d'être grand-mères tout en continuant d'interpréter les ingénues.

Belle ne s'en était pas donné la peine.

Elle était grasse, stridente, minaudière.

Il était visible qu'elle considérait toujours son corps comme son atout principal. Son négligé à fermetures Éclair électrostatiques, qui la découvrait infiniment trop, soulignait cruellement son aspect de femelle suralimentée et sédentaire.

Elle n'en avait pas conscience. Jadis fine mouche, elle était devenue niaise. Il ne lui restait que sa prétention et son insurmontable confiance en elle. Elle se jeta sur moi avec des piailllements de joie et était tout près de m'embrasser quand je parvins à me dégager.

Je la retins par les poignets.

— Doucement, Belle.

— Mais, mon chéri, je suis tellement contente, tellement folle de joie, tellement bouleversée de te revoir !

— Je n'en doute pas. (J'étais bien décidé à ne pas me mettre en colère. J'apprendrais ce qui m'intéressait, et m'en irais illico. Cela ne serait pas facile.) Tu te rappelles comment j'étais, la dernière fois que tu m'as vu ? Bourré de drogue, à un degré qui a bien dû vous faciliter les choses, pour ma mise en Sommeil.

Elle parut peinée.

— Mais, chéri, nous l'avons fait pour ton bien. Tu étais malade !

Manifestement, elle était arrivée à s'en persuader elle-même.

— O.K. O.K. Où est Miles ? Tu es Mrs Schultz, maintenant ?

Ses yeux s'écarrillèrent.

— Tu n'es pas au courant ?

— Au courant de quoi ?

— Le pauvre Miles, le pauvre cher Miles. Il a vécu moins de deux ans après ton départ, Danny. (Son visage changea brusquement d'expression :) Le salaud m'a trompée !

— Oh ! que c'est triste. (Je demandai comment il était mort :) Une chute ? Peut-être l'avait-on un peu poussé ? Une soupe à l'arsenic ?

Je revins à l'essentiel avant qu'elle sortît complètement de ses gonds.

— Qu'est devenue Ricky ?

— Ricky ?

— La fille de Miles, Frederica.

— Cette affreuse gamine ! Comment le saurai-je ? Elle est allée à l'époque vivre avec sa grand-mère.

— Où ça ? Comment s'appelait sa grand-mère ?

— Où ça ? A Yuma... ou Tucson... ou bien un autre trou de ce genre. Peut-être Indio. Chéri, je n'ai pas envie de parler de cette gamine impossible, j'ai envie de parler de nous.

— Un instant. Comment s'appelait la grand-mère ?

— Danny, comme tu es fatigant ! Comment veux-tu que je me

rappelle une chose pareille ?

— Le nom de la grand-mère ?

— Oh ! Hanolon... ou Haney... ou Heinz. Ou bien c'était Hinckley. Ne sois pas agaçant, chéri. Si nous buvions un verre ?

Je secouai la tête.

— Je ne bois pas.

Ce qui était devenu presque vrai. Ayant découvert qu'en temps critique la boisson est mauvaise conseillère, je me contentais de bière avec Chuck Freudenberg.

— Comme c'est désolant, chéri ! Cela ne te dérange pas que je boive ?

Elle était déjà occupée à se verser du gin dans un verre. La boisson des solitaires. Avant de l'avaler, elle prit un tube de plastique et fit rouler deux pilules dans sa main.

— Tu en veux ?

Je reconnus l'emballage rayé « *Euphorion* ». Le produit était censé ne pas être toxique, et d'un effet résistant à l'accoutumance, mais les avis étaient partagés. On hésitait à le classer avec la morphine et les barbituriques.

— Merci. Ça va bien.

— Tant mieux.

Elle absorba les deux pilules et avala son gin. Je compris que si je voulais apprendre quoi que ce soit, il fallait faire vite. Bientôt je n'en tirerais plus que des petits rires idiots.

Je la pris par le bras, la fis asseoir sur le canapé et m'installai près d'elle.

— Parle-moi de toi, Belle. Mets-moi au courant. Comment Miles et toi vous êtes-vous arrangés avec les gens de la Mannix ?

— Hein ? Mais pas du tout ! (Elle prit feu :) C'a été de ta faute !

— Ma faute ? Je n'étais même pas là !

— Si, si, ç'a été de ta faute ! Cette espèce de monstre que tu avais fabriqué avec un fauteuil roulant... c'était ça qu'ils voulaient. Et il avait disparu.

— Comment ça, disparu ? Où était-il ?

Elle me lança un drôle de regard plein de suspicion.

— Tu dois le savoir, c'est toi qui l'avais pris.

— Moi ? Belle, tu es folle ! J'aurais été incapable de prendre quoi que ce soit. J'étais congelé dans le Sommeil !

Qu'était donc devenu à l'époque mon Robot-à-tout-faire ? Cela cadrerait assez bien avec mes suppositions selon lesquelles quelqu'un se l'était approprié, si Belle et Miles n'avaient pu s'en servir. Mais de tous les millions d'habitants du globe terrestre j'étais celui-là même qui n'avait pu le faire. Je n'avais plus revu le robot après le soir désastreux du vote des actionnaires.

— Explique-moi, Belle. Où était-il ? Pourquoi crois-tu que c'est moi qui l'ai pris ?

— C'est forcément toi. Personne d'autre ne connaissait sa valeur. Ce tas de ferraille ! J'avais bien dit à Miles de ne pas le mettre dans le garage.

— Si quelqu'un l'a volé, je doute fort qu'il soit parvenu à le faire fonctionner. C'est vous qui aviez toutes les notes, les instructions et les plans.

— Nous n'avions rien du tout ! Miles, cet idiot, les avait tous fourrés à l'intérieur du machin quand nous l'avons déplacé pour le mettre à l'abri.

Je ne relevai pas le « mettre à l'abri ». J'allais dire que Miles n'avait pu fourrer plusieurs kilos de papiers à l'intérieur du Robot, qui était déjà farci comme une oie, quand je me souvins que j'avais construit une tablette amovible en bas du fauteuil pour y déposer les outils dont je me servais. Il avait pu en hâte y entasser les papiers.

C'était du passé. Tout cela remontait à trente ans.

Je voulais cependant savoir comment la *Robot Maison* leur avait échappé.

— Quand l'affaire avec la Mannix est tombée à l'eau, qu'avez-vous fait de la Compagnie ?

— Nous avons continué à la faire marcher. Puis, Jake nous a quittés et Miles a prétendu que nous devions nous retirer. Miles était un faiblard... Je n'ai jamais aimé Jake Schmidt. Trop tatillon. Toujours à poser des questions : « Pourquoi Danny est-il parti ? » Comme si nous aurions pu t'empêcher de partir ! Je voulais que nous engagions un bon contremaître et que nous continuions. L'affaire en valait la peine. Mais Miles insista.

— Ensuite ? Qu'est-il arrivé ?

— A ce moment-là, nous avons vendu à *Geary Manufacturing*. Tu dois être au courant, c'est là que tu travailles.

En effet, j'étais ou courant. La firme avait repris l'appellation *Robot Maison*, sous laquelle elle existait désormais.

Il me semblait avoir tiré le maximum de cette ruine déjetée. Restait encore un point à élucider.

— Vous avez tous deux cédé vos actions à *Geary*, quand vous avez vendu l'affaire ?

— Hein ? Qu'est-ce qui te fait croire ça ? (Son expression changea et elle se mit à pleurnicher, cherchant vaguement un mouchoir, puis y renonçant et laissant couler ses larmes :) Il m'a trompée, il m'a trompée ! Le salaud m'a trompée... Il m'a tout volé... Vous m'avez tous volée... Et toi plus que tous les autres, Danny... Après toutes les gentillesse que j'avais eues pour toi...

Je me dis que *l'Euphorion* ne valait pas grand-chose.

— Comment t'a-t-il trompée, Belle ?

— Comment ? Mais tu le sais ! Il a tout laissé à cette sale gamine. Après toutes ses promesses. Après que je l'eus si bien soigné quand il s'était blessé... Et elle n'était même pas sa fille !

C'était la première bonne nouvelle de la soirée. Apparemment, Ricky avait eu un coup de veine, même si, auparavant, ils lui avaient enlevé mon avoir. Je me retrouvais au point de départ.

— Dis-moi, Belle, comment s'appelait la grand-mère de Ricky ? Où habitait-elle ?

— Où habitait qui ?

— La grand-mère de Ricky ?

— Qui est Ricky ?

— La belle-fille de Miles. Essaie de te rappeler, Belle. C'est très important.

Elle sortit de ses gonds, leva un doigt menaçant et hurla :

— Oui, je te connais ! Tu étais amoureux d'elle ! Cette sale petite môme et cet horrible chat !

Une bouffée de colère m'envahit à l'idée de Pete, mais je tâchai de la surmonter, pris Belle par les épaules et la secouai.

— Belle, je veux savoir encore une chose : Où habitaient-elles ? A quelle adresse Miles envoyait-il ses lettres quand il leur écrivait ?

Elle me lança un coup de pied.

— Je ne veux plus te parler. Tu es odieux depuis ton arrivée. (Puis elle sembla s'apaiser subitement :) Je ne sais pas. Sa grand-mère s'appelait Heneker ou quelque chose d'approchant. Je ne l'ai vue qu'une seule fois, au tribunal, quand elles sont venues à propos du testament.

— Quand cela se passait-il ?

— Tout de suite après la mort de Miles.

— Quand Miles est-il mort, Belle ?

Elle dérailla de nouveau.

— Tu veux trop en savoir. Tu es aussi assommant que les enquêteurs : des questions, des questions et encore des questions ! (Elle leva les yeux et implora :) Oublions tout et soyons nous-mêmes ! Il n'y a que toi et moi maintenant, chéri, et nous avons l'avenir devant nous. Une femme n'est pas vieille à trente-neuf ans... Schultzie disait que j'étais la plus jeune femme qu'il ait jamais vue, et je te garantis que ce vieux bouc en avait vu des tas ! Nous pourrions être si heureux, chéri. Nous...

J'en avais entendu plus qu'assez.

— Il faut que je m'en aille. Belle.

— Comment, chéri ? Il est encore si tôt ! Nous avons toute la nuit devant nous. Je pensais...

— Je me fiche de ce que tu penses. Je dois m'en aller tout de suite.

— Oh ! mon Dieu ! quel dommage ! Quand est-ce que je te reverrai ? Demain ? Je suis terriblement prise mais je vais décommander tous mes rendez-vous et...

— Je ne te reverrai plus, Belle.

Et je partis.

En effet, je ne la revis plus jamais.

*

Sitôt arrivé chez moi, je pris un bain chaud, me brossai de la tête aux pieds. Puis je m'installai confortablement et tâchai de faire le point sur ce que je venais d'apprendre. Belle semblait croire que le nom de la grand-mère de Ricky commençait par un H – si les divagations de Belle avaient un sens quelconque, ce dont je doutais –

et qu'elles avaient habité toutes les deux une des villes proches du désert d'Arizona, ou bien en Californie. Peut-être des enquêteurs professionnels pourraient-ils en tirer quelque chose ? Peut-être pas. De toute façon, ce serait long et coûteux. Il me faudrait attendre encore avant d'en avoir les moyens.

Y avait-il quelque autre renseignement utilisable ?

Miles était mort (avait dit Belle) vers 1972. S'il était mort dans ce pays, je devais pouvoir trouver la date de son décès en quelques heures, ensuite me procurer son testament... si toutefois il y en avait eu un comme le prétendait Belle. De toute façon, je retrouverais l'adresse de Ricky à l'époque. Les tribunaux conservaient-ils les archives ? Je n'en savais rien. Avais-je gagné à intervertir notre écart d'âge, et valait-il la peine de retrouver la ville qu'elle habitait à cette époque-là ?

Je recherchais une femme âgée de quarante et un ans, très certainement, mariée et mère de famille. La vue de cette ruine difforme qui avait été jadis Belle Darkin m'avait secoué. Je commençais à entrevoir ce que trente ans peuvent signifier.

Non, je ne pensais pas que Ricky devenue adulte pût être autrement que gracieuse et agréable... mais se souviendrait-elle de moi ? Oh ! je ne pensais pas qu'elle m'aurait complètement oublié... Pourtant, il y avait fort à parier que je ne sois plus dans son souvenir qu'une silhouette sans visage qu'elle avait autrefois appelée « oncle Danny » – cet oncle Danny qui avait ce si gentil chat...

Est-ce que je ne vivais pas, autant que Belle, dans un monde imaginaire qui m'était propre ?

Bah ! Cela ne pouvait pas faire de mal d'essayer encore.

Nous échangerions des vœux à chaque Nouvel An. Son mari ne pourrait s'en formaliser...

Le lendemain, vendredi 4 mai, je n'allai pas à mon bureau, mais me rendis à celui des Renseignements concernant la province. On y était en plein déménagement, et on me pria de revenir le mois suivant. Je partis donc au bureau du *Times*, où j'attrapai un torticolis à force de me pencher sur les archives. Je découvris que si Miles était mort de douze à seize mois après la date de ma mise en glacière, cela n'avait pas eu lieu, en tout cas, dans la province de Los Angeles... si toutefois la rubrique nécrologique du *Times* était correctement tenue.

Bien entendu, aucune loi ne l'obligeait à mourir dans la province de Los Angeles. On peut mourir n'importe où. On n'est jamais parvenu à régler cela.

Peut-être y avait-il des archives à Sacramento ? Je décidai qu'il faudrait vérifier cela un jour. Je remerciai l'employé du *Times*, allai déjeuner et repris le chemin de la *Robot Maison*.

Il y avait eu deux appels téléphoniques à mon nom et un mot de Belle. Je ne lus pas plus loin que « Dan chéri », en jetai les morceaux au panier et prévins le standard d'éviter de me passer Mrs Schultz ou ses messages. Je me rendis à la comptabilité et m'informai auprès du chef de bureau des moyens de trouver le nom de personnes ayant été propriétaires d'actions remises en circulation. Il dit qu'il ferait de son mieux pour me donner satisfaction et je lui énumérai, de mémoire, les numéros des actions que j'avais eues en portefeuille à l'origine. Ce n'était pas un exploit, nous avions émis exactement mille actions au départ ; j'avais été propriétaire des cinq cent dix premières, desquelles provenait le fameux cadeau de fiançailles à Belle.

En revenant à mon bureau, je trouvai McBee qui m'attendait.

— Où étiez-vous ? demanda-t-il.

— Un peu partout. Pourquoi ?

— Voilà une réponse qui ne me suffit pas. Mr Galloway vous a cherché à deux reprises aujourd'hui. J'ai dû lui avouer que j'ignorais où vous étiez.

— Oh ! pour l'amour du ciel ! Si Galloway a besoin de moi, il me trouvera bien tôt ou tard. S'il passait à vanter la marchandise la moitié du temps qu'il consacre à imaginer des annonces insolites, les

affaires de la maison marcheraient mieux !

Galloway commençait à m'ennuyer. Il était censé être directeur des ventes, mais me semblait surtout occupé à chercher noise au département chargé de la publicité. J'avais évidemment quelques préjugés en ce domaine : le rôle de l'ingénieur ayant toujours été le seul à m'intéresser, tout le reste avait tendance à me paraître futile et manipulation de paperasses. Je savais que Galloway avait besoin de me voir, et, à vrai dire, je me défilais. Il voulait m'affubler de costumes 1900, pour des photos. Je lui avais dit qu'il pouvait me faire photographe autant qu'il le désirait en costumes 1970, mais que 1900 était de douze ans antérieur à la naissance de mon père. Il prétendit que personne ne verrait la différence, à quoi je lui répondis un peu brièvement et il me reprocha mon comportement.

Les gens habitués à se moquer du public ont tendance à croire qu'ils sont seuls à savoir lire et écrire.

— Votre attitude n'est pas ce qu'elle devrait être, monsieur Davis, reprit McBee.

— Vraiment ? Je le regrette.

— Vous êtes dans une position plutôt spéciale. Vous êtes attaché à mon département, mais je dois vous rendre disponible pour le service publicitaire quand ce dernier a besoin de vous. Je crois que dorénavant vous feriez bien de pointer comme tout le monde... et vous viendrez me voir quand vous aurez à quitter votre bureau pendant les heures ouvrables. Veillez-y, je vous prie.

Je comptai lentement jusqu'à dix.

— Dites-moi, Mac, est-ce que vous pointez en arrivant ?

— Hein ? Vous oubliez que je suis ingénieur en chef.

— C'est vrai, c'est noté là sur cette porte. Mais comprenez, Mac, que j'ai été ingénieur en chef de cette boîte avant que vous commenciez à vous raser. Est-ce que vous vous imaginez vraiment que je vais accepter de pointer ?

Il devint écarlate.

— Comme vous voudrez. Mais je vous préviens qu'en cas de refus, il sera inutile de passer à la caisse en fin de semaine.

— Vraiment ? Ce n'est pas vous qui m'avez engagé, je ne vois donc pas comment vous pourriez me renvoyer.

— Nous verrons. Je puis en tout cas vous faire transférer de mon département au département publicitaire, qui est celui de votre

affectation si vous avez droit à une affectation quelconque. (Il lança un coup d'œil à ma machine à dessiner :) Il est évident que vous ne produisez rien ici. Cette machine coûteuse ne peut rester ainsi sans rendement.

Il me fit un bref signe de tête et disparut.

Je sortis sur ses talons. Un coursier apportait une grosse enveloppe qu'il plaça dans mon casier, mais je ne m'attardai pas à examiner ce qu'elle contenait.

Je me rendis au bar réservé aux chefs de service pour y fulminer à mon aise. Cette buse de Mac pensait qu'un travail productif devait se faire au métronome. Pas étonnant que la firme n'ait rien sorti depuis des années...

Qu'il aille au diable ! De toute façon, je n'avais pas l'intention de rester attaché à la maison. Environ une heure plus tard, je retournai à mon bureau et y trouvai une autre enveloppe à mon nom. Je crus que Mac avait mis ses menaces à exécution.

Ce n'était que la Comptabilité qui m'écrivait :

Cher Mr Davis,

En réponse à la demande que vous nous avez faite concernant certaines actions de la maison, nous avons l'honneur de vous informer que durant la période s'étendant du premier trimestre 1971 au deuxième trimestre 1980, les dividendes en ont été versés au nom de Heinicke. Notre réorganisation ayant eu lieu en 1980, la documentation qui nous reste de cette époque semble incomplète. Pourtant, il apparaît que les parts équivalentes ont été vendues, à ce moment-là, au Cosmopolitan Insurance Group, qui les détient encore à présent.

Quant au deuxième lot, moins important que celui-ci, il était bien détenu par une Mme Belle Gentry. En 1972, cette part fut assignée au nom de la Sierra Acceptance Corporation, qui s'en débarrassa en la mettant en vente « à la pièce ». En y consacrant davantage de temps, il serait peut-être possible de retrouver trace de manipulations supplémentaires.

N'hésitez pas à faire appel à notre Service au cas où il pourrait encore vous être utile. Nous sommes à votre disposition.

Y. E. Reuther. Chef Comptable.

J'appelai Reuther pour le remercier et lui dire que j'avais les renseignements qui m'intéressaient. Mon projet initial, qui consistait à assigner mon avoir à la petite Ricky Gentry, avait donc manqué son but. Pour le moment il ne m'intéressait pas de retrouver la trace de

ceux qui s'en étaient emparés ; j'avais la certitude que c'était soit Belle, soit des gens agissant pour elle. A cette époque elle projetait sans doute déjà de filouter Miles. A quoi bon la confronter avec ces histoires passées ? Le stock avait disparu et Belle était à sec.

Apparemment, elle s'était trouvée à court au moment de la mort de Miles et avait vendu une petite part des actions. Ce qui avait pu arriver à ces actions ne m'intéressait pas du moment qu'elles étaient sorties des mains de Belle. J'avais oublié de demander à Reuther de faire les mêmes recherches au sujet de la part de Miles... peut-être ces recherches me mèneraient-elles à Ricky bien qu'elle ne détînt pas la part en question. Mais la journée de vendredi était déjà avancée, je demanderais ce renseignement lundi.

Je voulais, à présent, ouvrir la grosse enveloppe, car j'avais vu l'adresse de l'expéditeur.

J'avais, début mars, écrit au Bureau des Brevets, au sujet des Brevets d'origine du Robot U 1 et de la machine à dessiner *Aladin*. Ma première conviction que le robot en question pût dériver de mon propre Robot-à-tout-faire avait été ébranlée par mon expérience avec la machine à dessiner. Il me paraissait plausible que le génie ayant conçu un travail si proche du mien, au point de me troubler, ait pu se trouver une deuxième fois dans une situation analogue pour le Robot U 1. Cette théorie se trouva confirmée par le fait que les deux brevets dataient de la même année et avaient été détenus à l'époque par *Aladin*.

Il me fallait cependant *savoir*. Si cet inventeur était encore en vie, il me fallait le rencontrer. Il pourrait me renseigner sur quelques points précis.

J'avais donc écrit une première fois au Bureau des Brevets. Pour toute réponse je reçus un formulaire imprimé m'informant que les brevets venus à expiration étaient détenus par les Archives nationales. J'écrivis donc aux Archives et reçus un deuxième formulaire imprimé m'indiquant une série de tarifs. J'expédiai alors un chèque postal pour obtenir tous renseignements sur les deux brevets, descriptions, droits et plans.

C'est à cette demande que la grosse enveloppe semblait devoir apporter la réponse.

Le premier document concernait le Robot U 1. Je me mis à examiner les plans, ignorant pour l'instant les descriptions et les droits.

Il me fallut convenir que cela ne ressemblait pas trop à mon Robot-à-tout-faire. C'était mieux que ce dernier, avec davantage de

possibilités et une mécanique plus simplifiée. La notion de base était la même. Elle devait l'être, puisque toute machine contrôlée par des tubes mnémoniques Thorsen était obligatoirement fondée sur les principes que j'avais utilisés.

Je pouvais presque m'imaginer développant ce nouveau modèle, sorte de version améliorée de mon prototype. A une certaine époque, j'avais eu quelque chose de ce genre en tête : un Robot Universel, qui ne serait pas limité à ses obligations domestiques.

J'en vins alors au nom de l'inventeur, sur les feuilles de droits et de descriptions.

Ce nom, je le reconnus sans peine : D.B. Davis ! Le mien...

Je le contemplai, les yeux écarquillés, en sifflotant lentement.

Belle avait donc encore menti ? Y avait-il la moindre parcelle de vérité dans ce qu'elle m'avait raconté ? Bien sûr, Belle était une mythomane, mais j'avais lu quelque part que les mythomanes suivent généralement un certain plan, partant de la vérité et l'embellissant, plutôt que de se lancer dans l'invention pure.

Mon prototype n'avait donc pas été « volé » ; il avait été remis à un autre ingénieur qui y avait apporté des améliorations, ensuite de quoi le brevet avait été demandé en mon nom.

Pourtant, la combinaison Mannix n'avait pas abouti. Ce fait-là n'était pas douteux, puisque les archives de la compagnie en faisaient foi. Belle avait prétendu que la combinaison avait raté du fait qu'ils n'avaient pu produire le prototype du Robot-à-tout-faire.

Miles s'était-il approprié le robot pour son compte exclusif, faisant croire à Belle que l'appareil avait été volé ?

Dans ce cas... Je cessai de faire des suppositions. C'était sans espoir, comme la recherche de Ricky. Il faudrait peut-être que je m'introduise chez *Aladin* afin d'apprendre *qui* avait cédé à cette firme le brevet original et *qui* en avait bénéficié. Selon toute probabilité, le jeu n'en valait pas la chandelle. Le brevet était venu à expiration. Miles était mort et Belle, si elle avait jamais profité de la transaction, en avait depuis longtemps perdu tout le profit.

Je me contenterais de la seule preuve qui m'intéressait vraiment : que c'était bien *moi* l'inventeur original. Ma fierté professionnelle était apaisée, et qui donc se préoccupe d'argent quand il a trois repas par jour garantis ? Pas moi.

Je me penchai alors sur les plans originels de la machine à dessiner.

Ces plans étaient un délice. Je ne les aurais pas mieux faits moi-même. Ce gars avait vraiment pigé le truc. J'admirais avec quelle économie les jonctions avaient été installées, et l'ingéniosité déployée dans l'utilisation des circuits, réduisant les parties mouvantes au minimum. Il en est des parties mouvantes comme de l'appendice : à supprimer dès que possible.

L'« inventeur » avait employé une machine à écrire IBM électrique comme châssis de base, faisant mention, sur le plan, des brevets utilisés. Voilà qui s'appelait du beau travail : ne jamais réinventer ce qui peut s'acheter sans difficulté.

Il me fallait connaître le nom de ce garçon intelligent.

Je feuilletai les papiers et j'eus un choc.

Le nom était, cette fois encore, D.B. Davis !...

Je restai pantois. J'avais là, sous les yeux, un document établissant que le brevet d'un appareil (où je reconnaissais bien ma marque de fabrique) avait été pris, en 1970, par *moi-même*.

Or, je savais que cet appareil-là n'avait jamais existé que dans mon cerveau ! Les choses prenaient une tournure proprement ahurissante...

Après un assez long laps de temps, j'appelai le Dr Albrecht, le médecin qui m'avait rééduqué lors de ma sortie du Long Sommeil. Quand il se trouva à l'autre bout du fil, je lui dis qui j'étais, car mon appareil n'avait, pas d'écran de vision.

— J'ai reconnu votre voix, dit-il. Salut, mon garçon. Comment va le travail ?

— Plutôt bien. Ils ne m'ont pas encore proposé une part dans l'affaire.

— Laissez-leur le temps. Et par ailleurs ? Heureux ? Vous vous réadaptez ?

— Très bien. Si j'avais su combien ces jours-ci seraient merveilleux, j'aurais commencé plus tôt ma cure de Long Sommeil ! Pour rien au monde je ne retournerais en 1970 !

— Oh ! n'exagérons rien ! Je me souviens très bien de cette année-là. J'étais un gamin dans une ferme du Nebraska, je péchais, je chassais, je m'amusais bien. Plus qu'aujourd'hui.

— Chacun ses goûts. Je préfère aujourd'hui. Dites, docteur, je ne vous ai pas appelé pour philosopher ; il m'arrive quelque chose de troublant.

— De quoi s'agit-il ?

— Est-il possible, docteur, que le sommeil hypothermique provoque de l'amnésie ?

Il hésita avant de répondre.

— Ce n'est pas impossible, bien que pour ma part, je n'aie jamais eu connaissance de cas de ce genre ; j'entends, sans autre cause que le Sommeil lui-même.

— Qu'est-ce qui peut susciter l'amnésie ?

— Toute une série de choses. La plus courante étant peut-être le désir inconscient qu'en a le malade. Il oublie une suite d'événements, ou en modifie les données, parce que la vérité à leur sujet lui est insupportable. C'est ce qu'on appelle l'amnésie proprement dite. Ensuite, il y a les amnésies provoquées par choc sur le crâne, les amnésies par suggestion, sous l'action de drogues ou d'hypnotisme. Qu'avez-vous, mon garçon ? Vous ne retrouvez plus votre carnet de chèques ?

— Aucun rapport. Pour autant que je puisse en juger, je me sens parfaitement, normal. Mais il y a des choses d'avant ma cure dont, je ne parviens pas à retrouver le souvenir... et ça m'ennuie.

— Je vois. Y a-t-il une possibilité du genre de celles que je vous ai énumérées ?

— Oui... heu... toutes, si l'on excepte le coup sur le crâne, et même ça a pu arriver pendant que j'étais ivre.

— J'oubliais de parler de l'amnésie temporaire la plus courante : sous l'influence de l'alcool. Voyons, pourquoi ne pas venir me voir ? Nous en discuterions ensemble. Si je ne parviens pas à vous aider (après tout je ne suis pas psychiatre), je peux vous aiguiller sur un hypno-analyste qui vous épluchera, la mémoire comme un oignon et vous dira pourquoi vous avez été en retard à l'école le 4 février, quand vous étiez à la Maternelle. Comme il est assez cher, vous feriez bien de venir essayer avec moi d'abord.

— Écoutez, docteur, je vous ai déjà suffisamment ennuyé... et vous êtes assez chatouilleux quand il s'agit d'accepter un peu d'argent.

— Je m'intéresse toujours à mes patients, mon garçon. C'est toute la famille que j'ai.

Je remis la visite en lui promettant de l'appeler au début de la semaine suivante si je ne me sentais pas mieux. Je voulais d'abord réfléchir. La plupart des lumières de la maison s'éteignirent sauf dans mon bureau. Un robot-femme de ménage entra, se rendit compte qu'il

y avait quelqu'un et ressortit aussitôt en silence. Je demeurai cloué à mon bureau.

Bientôt, Chuck Freudenberg passa une tête curieuse dans la pièce.

— Tiens ! Je croyais que tu étais parti depuis longtemps ! Réveille-toi... tu dormiras mieux chez toi !

— Écoute, Chuck, j'ai une idée formidable : achetons un tonneau de bière et deux pailles...

— Voyons, nous sommes vendredi... j'aime bien avoir ma tête à moi le lundi, cela me permet de savoir quel jour on est...

— Nous sommes d'accord. Attends une minute, le temps de fourrer quelques affaires dans cette serviette.

Nous bûmes de la bière. Puis nous mangeâmes. Ensuite, nous bûmes encore de la bière dans un bar où il y avait de la bonne musique. De là, nous allâmes à un endroit sans musique, où les différents boxes étaient insonorisés de manière à empêcher les voisins d'entendre votre conversation, et où on ne vous dérangeait pas à condition de renouveler vos consommations d'heure en heure. Nous parlâmes. Je lui fis voir les brevets.

Chuck examina le prototype du Robot U 1.

— Voilà du beau boulot, Dan. Je suis fier de toi, mon vieux. Pourrais-je avoir un autographe ?

— Et regarde ça, dis-je en lui passant les plans de la machine à dessiner. C'est encore mieux que l'autre, par certains côtés.

— Dis donc, Dan, est-ce que tu te rends compte que tu as probablement eu plus d'influence sur l'état actuel de notre métier que... mettons Einstein en son temps. C'est vrai. Dan...

— Oh ! Assez ! N'en jette plus ! (Je fis un geste vers les documents :) C'est très curieux. Voici : je suis responsable de l'un de ces projets. Quant au deuxième, je n'en suis pas l'auteur. A moins d'avoir complètement embrouillé tous mes souvenirs d'avant mon Sommeil, je ne puis en être l'auteur. Ou alors, je fais de l'amnésie...

— Il y a vingt minutes que tu répètes la même chose. Moi, je ne te trouve pas plus dingue que n'importe quel inventeur.

J'abattis mon poing sur la table.

— Il me faut une certitude !

— Doucement, vieux ! Que comptes-tu faire ?

— Quoi ? (Je réfléchis un moment :) Je vais aller consulter un psychiatre pour qu'il élucide le problème.

Il soupira.

— Voilà la réponse que je craignais. Écoute, Dan. Si tu vas voir un de ces fouilleurs de cerveau et qu'il déclare que tout est en ordre, que ta mémoire fonctionne parfaitement... Alors ?

— C'est impossible.

— Ça, c'est ce qu'on disait à Christophe Colomb. L'explication la plus simple ne t'est donc pas venue à l'esprit ?

— Laquelle ?

Sans me donner la peine de me répondre, il fit signe au garçon et lui demanda d'apporter l'annuaire téléphonique.

— Que se passe-t-il ? Tu veux me faire enfermer ?

— Pas encore ! (Il feuilleta l'épais annuaire, s'arrêta et me montra une page :) Regarde, Dan.

Son doigt était posé sur Davis. Il y avait des colonnes entières de Davis. Sous ce doigt, s'étalait une douzaine de D.B. Davis – cela allait de Dabney à Duncan. Il y avait trois Daniel B. Davis ; j'étais un de ces trois...

— Voilà, sur moins de sept millions d'habitants. Veux-tu savoir ce que ça donne sur 250 millions ?

— Ça ne prouve rien...

— D'accord. Ce serait une coïncidence extraordinaire qu'il y ait deux ingénieurs travaillant dans un même domaine, doués de talents similaires et signant du même nom à une même époque. D'après la loi des probabilités, nous verrions à quel point une telle coïncidence est peu admissible. Pourtant, on a tendance à oublier, même ceux qui, comme toi, devraient le savoir, que les coïncidences existent en dépit des lois. Et je préfère penser qu'il s'agit ici d'une de ces exceptions plutôt que de croire que mon copain a perdu la tête.

— D'après toi, que devrais-je faire ?

— *Primo* : ne pas gaspiller ton temps et ton argent chez les psychiatres avant d'avoir essayé ce qui va suivre. *Secundo* : déterminer les prénoms exacts du D.B. Davis qui a pris ces brevets. Cela ne doit pas être bien difficile. Probablement ce prénom sera-t-il : Dexter. Ou Dorothy. Et même si c'était Daniel, ce ne serait pas une preuve... Le deuxième prénom peut être Berzowski, et son numéro de Sécurité sociale différent du tien. Enfin, troisième chose à faire (en réalité ce

devrait être la première), oublier tout ça et commander une autre tournée.

Ce que nous fîmes, en parlant de choses et d'autres, particulièrement de femmes. Chuck avait une théorie selon laquelle les femmes s'apparentent à la machine, étant les unes et les autres logiquement imprévisibles. Il entreprit de dessiner des plans sur la table pour prouver ses dires.

— Si le voyage dans le temps existait vraiment, je sais ce que je ferais, dis-je tout à coup.

— Hein ? Qu'est-ce que tu racontes ?

— C'est à propos de mon problème. Écoute, Chuck. Je suis arrivé jusqu'ici, jusqu'à aujourd'hui, par un « voyage dans le temps » plutôt... cahoteux. L'ennui est de ne pouvoir faire marche arrière. Tous les événements qui me tracassent se sont produits il y a trente ans. Si je pouvais retourner à cette époque, je dénicherai la vérité... Si le voyage dans le temps existait vraiment.

— Mais il existe ! s'écria-t-il.

— Quoi ?

Il se calma subitement.

— Je n'aurais pas dû dire ça...

— C'est possible, mais c'est dit. Et tu ferais bien de t'expliquer clairement, avant que je te vide cette chope sur la tête.

— N'y pense plus, Dan. J'ai fait une gaffe.

— Parle !

— Je ne peux pas.

Il lança un coup d'œil circulaire. Personne dans les environs.

— Le brevet est tenu secret.

— Tenu secret ? Bon Dieu, comment ça ?

— Voyons, mon vieux, n'as-tu jamais travaillé pour le Gouvernement ? Ils mettraient au secret l'amour s'ils le pouvaient. Comme ça, sans raison, simplement parce que c'est leur politique. C'est tenu secret et de ce fait, je suis tenu de me taire. N'insiste pas.

— Allons, cesse de me faire marcher, Chuck. C'est important, très important pour moi.

Il demeura silencieux, l'air buté.

A la fin je lâchai :

— Je parie que ça n'existe pas. Tu me fais marcher, un point c'est tout.

— Danny, dit-il après m'avoir dévisagé avec quelque solennité.

— Ouais ?

— Je vais te le dire. Je vais te l'expliquer parce que cela ne peut nuire à personne. Et je veux que tu comprennes que cela ne peut t'être d'aucune utilité dans le cas présent. Le voyage dans le temps existe, mais n'est pas actuellement praticable.

— Pourquoi pas ?

— Laisse-moi le temps de m'expliquer, tu permets ? On n'a jamais mis le projet au net, et il est probable qu'on ne le fera plus. Cela n'a aucune valeur pratique, même en laboratoire. Ce n'est qu'un sous-produit de la Gravité Zéro... Si cela représentait des possibilités pour le commerce, ils le lâcheraient peut-être. Mais il faut que je prenne le temps de te raconter.

J'avais envie de le bousculer... mais je me contins.

Chuck me raconta que, pendant sa dernière année à l'université du Colorado, il avait gagné un peu d'argent comme assistant de laboratoire. Il avait été placé auprès du Pr Twitchell, ce savant qui devait manquer de peu le prix Nobel de physique et devenir par la suite si désagréable.

— Twitchell eut l'idée qu'une tentative de polarisation avec changement d'axe renverserait la loi de la pesanteur au lieu de la déplacer. Devant le résultat de son travail, il devint comme fou. Il ne me montra pas grand-chose, bien sûr. Il mit deux dollars d'argent derrière la grille d'essai (on se servait encore de dollars d'argent en ce temps-là) après me les avoir fait marquer. Il appuya sur le bouton du solénoïde, et ils disparurent.

« Ce n'était pas un truc vraiment impressionnant, enchaîna Chuck, il aurait probablement dû les faire réapparaître sortant du nez du gamin qui monte sur la scène pour les expériences de ce genre. Mais puisqu'il semblait satisfait, je l'étais également : on me payait à l'heure.

« Une semaine plus tard, un de ces dollars réapparut. Un seul. Un après-midi que je faisais un peu de nettoyage, après le départ du professeur, je trouvai un cochon d'Inde derrière la grille. Comme il n'appartenait pas à notre laboratoire, et que je ne l'avais jamais vu auparavant, je l'emportai au laboratoire de biologie en rentrant chez moi. On fit un contrôle et on décréta qu'il ne manquait personne, bien qu'il soit assez difficile de faire l'appel avec des cochons d'Inde... Je

l'emportai chez moi et il devint mon copain.

« Après le retour de ce dollar d'argent, Twitch se mit dans un tel état qu'il cessa de se raser. Pour l'expérience suivante, il emprunta deux cochons d'Inde au laboratoire de biologie. L'un des deux me sembla terriblement familier mais je n'eus pas le temps d'intervenir, car il appuya sur le bouton fatidique et ils disparurent tous deux.

« Quand l'un des deux revint une dizaine de jours plus tard – celui qui ne ressemblait pas à mon copain – Twitch sut qu'il avait réussi. Ensuite l'attaché spécial du ministère de la Guerre vint nous voir. C'était un colonel sédentaire, ancien professeur de botanique. Un type très service-service... aucun rapport avec Twitch. Ce colonel nous fit jurer le secret. Il semblait s'imaginer que c'était là la plus importante trouvaille militaire jamais faite depuis la découverte du papier carbone par César. Son idée était de pouvoir envoyer des divisions – ou les enlever – à une bataille déjà perdue, ou sur le point de l'être. L'ennemi ne comprendrait jamais ce qui s'était passé.

« Notre colonel était évidemment atteint de folie douce, et n'eut pas la promotion qu'il brigait. Mais cette classification « ultra secret » qu'il avait attachée à la découverte demeura, pour autant que je sache, jusqu'à présent.

« Je n'ai pas ouï dire qu'on l'avait divulguée.

— Cela aurait pu être d'utilité militaire. A condition de pouvoir déplacer une division à la fois. Non, attends ! Je vois l'erreur ! Vous les aviez toujours par deux. Il faudrait deux divisions, l'une pour aller de l'avant, l'autre pour retourner en arrière. Une division serait entièrement perdue. Je suppose qu'il était plus pratique d'avoir, dès le départ, une division à l'endroit et au moment voulus !

— Tu as raison, pourtant ton raisonnement est faux. On n'a pas à employer deux divisions ou deux cochons d'Inde. On pourrait employer une division et un tas de rochers pesant le même poids. C'est une donnée action-réaction, corollaire de la troisième loi de Newton. (Il se remit à dessiner dans les traînées de bière :) $MV = mv...$ la formule de base de la navigation interstellaire. La formule analogue temps-voyage est $MT = mt$.

— Je ne vois toujours pas où ça cloche. Les rochers ne valent pas cher.

— Utilise ta cervelle, Danny ! Avec un vaisseau interstellaire, on peut se diriger. Mais dans quelle direction est la semaine dernière ? Montre-le-moi. Essaie donc ! Vous n'avez pas la moindre donnée pour vous indiquer quelle masse avance et laquelle recule. Vous ne pouvez orienter votre chargement.

Je ne dis plus rien. Dans quel embarras serait le général, qui attendant une division fraîche, recevrait à la place un tas de cailloux ! Pas étonnant que l'ex-prof de botanique n'ait pas été promu général de brigade !

— On traite les deux masses comme les plateaux d'un condensateur, continuait Chuck, et on les amène à un potentiel identique. Ensuite on les décharge sur une courbe d'amortissement qui est en réalité une droite verticale. Et vlan ! L'une s'élance vers le milieu de l'an prochain, et l'autre fait partie de l'histoire passée. Mais on ne peut prévoir laquelle ce sera. Et ce n'est pas tout : on ne revient pas.

— Qui demande à revenir ?

— Écoute : à quoi cela sert-il si l'on ne revient pas ? Ni à la science ni au commerce. De quelque côté que vous sautiez, cela n'a aucune valeur, si vous perdez contact avec votre point de départ. Et puis, dis-toi que cela nécessite de l'équipement et de l'énergie. Nous avons emprunté celle-ci aux réacteurs Arco. Terriblement cher, encore un désavantage.

— Ne pourrait-on revenir avec le Sommeil hypothermique ?

— Comment ? Si vous allez dans le passé, je ne dis pas. Mais qui dit que vous n'iriez pas dans l'autre sens ? Et à condition de ne pas remonter plus loin que l'époque où commença d'exister le sommeil en question, c'est-à-dire pas plus loin que la Guerre. A quoi cela servirait-il ? Si on veut connaître ce qui s'est passé en 1980, on s'informe auprès d'un aîné ou on se documente dans les journaux.

— Néanmoins, des gens auraient pu tenter l'expérience par sport. Personne n'a jamais essayé ?

— J'en ai déjà trop dit, chuchota Chuck en regardant pardessus son épaule.

— Un peu plus ne fera pas de mal.

— Je pense que trois personnes ont essayé. Je pense. L'une d'elles était un prof. Je me trouvais dans le labo quand Twitch et cet oiseau, un nommé Léo Vincent, sont arrivés. Twitch m'a dit que je pouvais rentrer chez moi. Au lieu de ça, je suis resté à flâner près de la porte. J'ai vu ressortir Twitch... sans Vincent. Pour ce que j'en sais, il y est encore. Il n'a plus jamais donné de cours à l'université après ça.

— Et les deux autres ?

— Des étudiants. Ils sont entrés tous les trois Twitch est ressorti seul. Un des étudiants était au cours le lendemain. Quant à

l'autre, il a été absent une semaine. Tire tes conclusions.

— Tu n'as pas été tenté ?

— Moi ? Ai-je l'air d'un ramolli ? Twitch avait suggéré qu'il était de mon devoir de me porter volontaire, dans l'intérêt de la science. J'ai répondu : « Non, merci, je préfère boire un demi. » J'ai ajouté que j'acceptais volontiers de lui laisser les honneurs de l'entreprise. Il n'a pas profité de l'occasion.

— Je courrais le risque, moi. Je me renseignerais sur ce point qui me tracasse... et je reviendrais par la voie du Long Sommeil. Cela en vaudrait la peine.

Chuck poussa un profond soupir.

— Plus de bière pour toi, mon gars, tu dérailles. Tu ne m'as pas écouté. *Primo* tu n'as aucun moyen de prévoir que tu irais bien en arrière. Tu pourrais aller en avant, dans l'avenir.

— Je veux bien le risquer. Je préfère aujourd'hui à hier, peut-être aimerai-je encore mieux prendre trente ans d'avance sur aujourd'hui.

— Soit. Mais dans ce cas, refais une cure de Long Sommeil, ce sera plus sûr. Ou bien attends patiemment que les années viennent. C'est ce que je fais. Laisse-moi parler ! *Secundo*, si tu retournes en arrière, tu pourrais aller *en deçà* de 1970. Pour autant que j'en puisse juger, Twitch visait dans le noir. Bien sûr, je n'étais qu'aide de labo. *Tertio*, ce labo se trouvait dans une clairière au milieu des pins. Il fut construit en 1980. Supposons que tu atterrisses, dix ans avant sa construction, au cœur d'un arbre ? Cela ferait une belle explosion ! Presque aussi fantastique que la bombe au cobalt... Mais tu ne serais plus là pour le savoir.

— Je ne vois pas de raison pour qu'on réapparaisse à l'emplacement même du labo. Pourquoi ne serait-ce pas dans l'espace extérieur correspondant à l'endroit où était le labo, je veux dire l'endroit où il fut... ou plutôt...

— Assez de calculs de probabilités ! Laisse les maths en paix. Et rappelle-toi le cochon d'Inde. Quatrièmement, comment pourrais-tu revenir à aujourd'hui, même avec le Long Sommeil, même si tu allais dans la bonne direction et aboutissais au bon endroit au bon moment, même en étant encore en vie ?

— Pourquoi pas ? Je l'ai fait une fois, pourquoi pas deux ?

— Admettons. Et où prendrais-tu l'argent ?

J'ouvris la bouche pour répondre, rien ne sortit...

Là, il m'avait coincé. Si j'avais eu jadis de l'argent disponible, ce n'était plus le cas à présent. Mes économies même étaient loin de suffire. Je ne pourrais les emporter avec moi. Même en dévalisant une banque, art qui m'était tout à fait étranger, et en emportant un million, je ne pourrais le dépenser en 1970. Je me retrouverais simplement en prison pour avoir essayé de passer une monnaie bizarre... Ce n'était pas seulement la forme qui avait changé, mais la couleur, les numéros de séries, les dates, les dessins. Tout était différent.

— Il faudrait que je fasse peut-être des économies...

— C'est ça. Et pendant que tu serais là à attendre d'avoir de quoi payer ton retour, tu te retrouverais ici par la voie normale... ayant perdu tes dents et tes cheveux.

— Bon. Ça va. Revenons sur un dernier point. Y a-t-il jamais eu une grande explosion là où se trouvait le labo ?

— Non, je ne pense pas.

— Donc, je ne finirai pas dans un arbre à mon retour, puisque cela ne *m'est pas arrivé*. Tu me suis ?

— Je te précède de plusieurs longueurs. Encore le bon vieux paradoxe du temps, mais je ne marche pas. J'ai beaucoup réfléchi à cette théorie. Il n'y a pas eu d'explosion et tu ne finiras pas dans un arbre... pour la bonne raison que tu ne feras pas le voyage. Compris ?

— Mais si je le faisais ?

— Pas question. A cause de mon cinquième et dernier point. C'est capital. Suis-moi bien. Tu ne le feras pas parce que tout le système est déposé, et que tu n'en as pas le droit. On ne te le permettrait pas. Oublie tout ça, Danny. Nous avons passé une soirée fort passionnante, mais dès demain matin, le F.B.I. va se mettre à ma poursuite. Alors, buvons encore une tournée. Si j'ai la chance de ne pas être en prison lundi matin, j'appellerai Mr Springer, l'ingénieur en chef de la firme *Aladin* et lui demanderai les prénoms de ce D.B. Davis. Il me dira qui il était, ou qui il est. Il se pourrait même qu'il travaille encore chez eux... Dans ce cas, nous déjeunerons avec lui. De toute façon, je veux que tu connaisses l'ingénieur en chef de la firme *Aladin*, c'est un chic type. Ne pense plus à ce voyage dans le temps, il est sous clef. Je n'aurais pas dû en parler, et s'il t'arrivait de prétendre m'avoir entendu dire un mot à ce sujet, je répondrais froidement que tu mens.

Nous bûmes une autre bière.

Le temps de rentrer chez moi et de prendre une douche, je

compris que Chuck avait raison. Le voyage dans le temps était une solution aussi adaptée à mon problème que la décapitation pour guérir le mal de tête. Par ailleurs, Chuck avait la possibilité, en savourant une côtelette et une salade avec Mr Springer, d'apprendre ce que je désirais savoir, sans mal, sans dépense et sans risques. Et puis, j'aimais l'année dans laquelle je vivais...

Je me mis au lit avec les journaux de la semaine. A présent que j'étais un citoyen solvable, j'avais un abonnement au *Times*. Pourtant, il ne m'arrivait pas souvent d'y jeter un coup d'œil. J'avais généralement la tête remplie de problèmes relatifs à de nouvelles inventions et les sottises que l'on trouve quotidiennement dans les journaux m'agaçaient. Et s'il s'y trouvait, par hasard, des nouvelles intéressantes, c'était pire : cela me distrayait de mon travail.

Néanmoins, je ne jetais un journal qu'après avoir regardé les gros titres et vérifié la rubrique *État Civil* – non aux colonnes des naissances, mariages, ou décès, mais à celle des « retraits » de Réveillés récents. J'avais l'impression qu'un jour j'y découvrirais le nom d'une ancienne connaissance, et ne voulais pas manquer d'aller la saluer ni de lui offrir un coup de main. Bien sûr, il y avait peu de chances que cela arrive, mais je trouvais quelque satisfaction, néanmoins, à consulter cette colonne.

Je pense que, subconsciemment, je considérais tous ces revenants comme faisant un peu partie de ma famille. Tout comme on est « copain » avec un garçon qui a appartenu au même régiment que vous.

Les journaux n'annonçaient rien de sensationnel. Ne découvrant aucun nom connu parmi les revenants de la semaine, je m'allongeai et attendis que la lumière s'éteignît.

Vers 3 heures du matin, je m'éveillai et m'assis brusquement. La lumière s'alluma. Je venais d'avoir un drôle de rêve, pas un cauchemar mais presque. J'avais rêvé que j'avais raté le nom de Ricky dans la colonne de l'état civil.

Je savais bien que c'était impossible, pourtant quand j'aperçus la pile de journaux je me sentis soulagé ; j'aurais pu les fourrer dans le vide-ordures avant de m'endormir comme il m'arrivait souvent de le faire.

Je les repris dans mon lit et me remis à lire la rubrique *État Civil*. Cette fois-ci je lus tous les paragraphes : naissances, mariages, décès, divorces, adoptions, changements de nom, mises en Sommeil et retraits. Tout y passa car je m'étais dit que le nom de Ricky avait pu m'échapper n'importe où... elle avait pu se marier, ou avoir un

enfant...

Je faillis rater ce qui avait peut-être déclenché mon rêve. Dans la liste des retraits de la veille, on lisait : « *Riverside Sanctuary... F.V. Heinicke.* »

F.V. Heinicke !

Heinicke était le nom de la grand-mère de Ricky, j'en étais tout à fait certain. J'étais bien incapable de retrouver *pourquoi* je le savais. C'était comme s'il avait été enseveli au fond de ma mémoire et ne m'était réapparu qu'à sa lecture. Je l'avais probablement entendu prononcer par Ricky ou Miles, dans le temps. Peut-être même avais-je rencontré la vieille dame à Sandia ? Cependant, j'avais la sensation bizarre (à nouveau cette impression de « déjà vécu ») d'avoir rencontré ce nom bien plus récemment, à propos d'autre chose. Et voici que ce nom lu dans le *Times* comblait comme une faille. A présent, je savais.

Il me restait à faire la preuve que F.V. Heinicke était bien Frederica Virginia Heinicke.

Je tremblais de joie et d'anxiété tout à la fois. En dépit des nouvelles habitudes bien acquises, je voulus machinalement tirer sur mes fermetures Éclair au lieu de les laisser se fermer d'elles-mêmes, et enfiler mes vêtements fut toute une affaire. Enfin, au bout de quelques minutes, je me retrouvai dans le hall, devant la cabine téléphonique. Puis je dus remonter en hâte en m'apercevant que j'avais oublié mes jetons. J'étais vraiment sens dessus dessous.

Une fois le jeton en main, je tremblais tellement que je ne parvenais pas à le faire entrer dans la fente. Enfin, j'y réussis et demandai le standard.

— Vous désirez ?

— Heu... Je voudrais le Riverside Sanctuary.

— Un instant. Je cherche le numéro, ne quittez pas.

L'écran s'éclaira enfin et un visage d'homme me dévisagea sans aménité.

— On a dû vous donner un faux numéro. Vous êtes en communication avec le sanctuaire. Nous sommes fermés la nuit.

— Ne raccrochez pas, je vous en prie ! Si vous êtes le Riverside Sanctuary, c'est bien à vous que je désire parler.

— Bon. Que désirez-vous ?

— Vous avez une cliente du nom de F.V. Heinicke, une

Réveillée récente. Je voudrais savoir...

— Nous ne donnons pas de renseignements sur nos clients par téléphone, fit-il en secouant la tête. Et surtout pas au milieu de la nuit. Vous feriez mieux de rappeler demain matin, après 10 heures, ou mieux, de venir sur place.

— Oui, je viendrai certainement. Mais je voudrais un simple renseignement : quels prénoms désignent les initiales F.V. ?

— Je vous ai dit que...

— Je vous en prie, écoutez-moi. Je ne suis pas un plaisantin, je suis un ex-Dormeur du Sanctuaire de Sawtelle, réveillé récemment. Le nom de votre cliente a été publié dans les journaux. Je sais que les sanctuaires donnent les prénoms entiers de leurs clients, mais que les journaux les ramènent à des initiales pour gagner de la place.

— C'est possible.

— Dans ce cas, quel mal y a-t-il à ce que vous me donniez la signification exacte des deux initiales ?

Il hésita un long moment.

— Aucun mal, sans doute, si c'est tout ce que vous désirez savoir. Un instant. Il s'éloigna de l'écran, demeura absent pendant un temps qui me sembla durer une heure, puis revint, une carte à la main.

— La lumière est mauvaise, dit-il en clignant les yeux vers la carte. Frances... non, Frederica Virginia.

Mes oreilles bourdonnèrent, et je faillis tomber raide.

— Merci, mon Dieu !

— Ça ne va pas ?

— Ça va, merci. Merci du plus profond du cœur. Oui, ça va très bien.

— Bon. Je suppose que je peux encore vous donner un tuyau. Ça vous évitera un dérangement. Cette personne est déjà rayée de nos listes.

J'aurais gagné du temps en prenant une voiture, mais il ne me restait plus un sou. J'habitais Hollywood Ouest, et la banque de permanence la plus proche se trouvait à l'autre bout de la ville ! Il me fallut donc prendre l'autobus afin d'aller chercher de l'argent. Une amélioration capitale que je n'avais guère appréciée jusque-là était le nouveau système de carnets de chèques universels, valables dans toutes les banques. Avec le code radioactif de mon chéquier, vérifiable par le cerveau électronique qui commandait toutes les banques de la ville, on me donna des billets aussi rapidement que si j'avais été me faire régler à la caisse de *Robot Maison*.

Ensuite j'attrapai l'express pour Riverside.

Quand j'arrivai devant le sanctuaire, le jour se levait.

Il n'y avait personne, sauf le veilleur de nuit auquel j'avais parlé, et l'infirmière de garde. Je crains de n'avoir pas fait bonne impression. J'avais une barbe de vingt-quatre heures, les yeux exorbités, et il est probable que je dégageais une forte odeur de bière. De plus, je n'avais pas préparé un tissu de mensonges consistant.

Malgré cela, Mrs Larrigan, l'infirmière de garde, me réserva un accueil plein de bonne volonté. D'un classeur, elle sortit une photographie.

— Est-ce votre cousine, Mr Davis ?

C'était Ricky. Il n'y avait pas le moindre doute, c'était Ricky ! Non la petite Ricky que j'avais connue, mais une jeune femme d'une vingtaine d'années, au visage souriant et très beau.

Ses yeux n'avaient pas changé, et ce côté malicieux qui la rendait irrésistible dans son enfance était toujours là. C'était le même visage, mûri, épanoui, mais parfaitement, reconnaissable.

La photo se brouilla ; mes yeux, s'étaient remplis de larmes.

— Oui, parvins-je à dire, la voix rauque d'émotion, oui, c'est elle.

— Nancy, lança Mr Larrigan, tu n'aurais pas dû lui montrer ça !

— Bah ! Quel mal y a-t-il à montrer une photo ?

— Tu connais les règlements. (Il se tourna vers moi :) Comme je vous l'ai dit au téléphone, monsieur, nous ne donnons pas de renseignements sur les clients. Il vous faudra revenir à 10 heures, à l'ouverture des bureaux de l'administration.

— Ou bien à 8 heures, le Dr Bernstein sera là.

— Voyons, Nancy, tais-toi ! S'il veut des renseignements, il faut qu'il voie le directeur. Bernstein n'a pas plus que nous le droit de donner des renseignements. D'ailleurs, elle n'a pas été soignée par lui.

— Tu fais du zèle, Hank. Vous les hommes, vous aimez le règlement pour le règlement ! S'il est pressé de la revoir, il pourrait être à Brawley à 10 heures. Revenez à 8 heures, me dit-elle, cela vaudra mieux. De toute façon, mon mari et moi ne pouvons rien vous dire.

— Qu'est-ce que vous avez dit de Brawley ? Elle est partie pour Brawley ?

Si son mari n'avait pas été là, je crois qu'elle m'en aurait dit davantage. Elle hésita devant son air sévère.

— Faudra voir le Dr Bernstein. Si vous n'avez pas encore déjeuné, il y a un café un peu plus loin.

Je me dirigeai donc vers le café, mangeai et me rendis au lavabo. Je me procurai un tube antibarbe à un distributeur automatique, une chemise à un autre, et jetai celle que je portais.

Lorsque je me présentai au sanctuaire, j'avais un air presque respectable.

Larrigan avait sans doute dit un mot en ma faveur au Dr Bernstein. Il me reçut cependant avec raideur.

— Puisque vous dites avoir été un Dormeur, Mr Davis, vous devez être au courant des agissements criminels d'individus qui cherchent à profiter des personnes relevant de cure. La plupart des Dormeurs disposent d'assez gros avoirs, tous se sentent perdus dans le nouveau monde qu'ils découvrent, ils sont généralement seuls, et un peu effrayés... Cela constitue un terrain parfait pour les escrocs.

— Tout ce que je désire savoir, c'est où elle est partie. Je suis son cousin. J'ai pris une cure avant elle, et de ce fait, j'ignorais qu'elle allait également en faire une.

— On prétend toujours être de la famille.

Il m'examina de plus près.

— J'ai l'impression de vous avoir déjà vu.

— J'en doute fort. A moins que nous nous soyons croisés dans la rue... Les gens ont toujours l'impression qu'ils m'ont déjà vu, j'ai l'un des douze visages types du citoyen moyen. Je suis aussi reconnaissante qu'une cacahuète parmi d'autres cacahuètes. Si vous voulez passer un coup de fil au Dr Albrecht, au sanctuaire de Sawtelle, il vous renseignera sur moi.

Il prit son air officiel.

— Revenez voir le directeur. Il appellera le sanctuaire de Sawtelle... ou la police. Selon le cas.

Je partis. Peut-être ensuite ai-je commis une erreur. Au lieu de revenir voir le directeur et d'obtenir les informations voulues, je louai un hélitaxi et filai à Brawley.

Il me fallut trois jours, pour y retrouver trace du passage de Ricky. Ce fut un jeu de découvrir qu'elle y avait vécu, ainsi que sa grand-mère, durant une vingtaine d'années, jusqu'au jour où la grand-mère était morte et où Ricky s'était mise en Sommeil. Brawley ne comporte que 100 000 habitants. A côté de Los Angeles avec ses 7 millions d'âmes, ce n'était qu'un village. Les archives remontant à vingt ans n'étaient pas compliquées à consulter. Ce fut avec les plus récentes que j'eus du mal.

Une des raisons majeures de mes difficultés vint de ce que Ricky était accompagnée. J'avais recherché une jeune femme seule... Quand je découvris qu'un homme était à ses côtés, je ne pus m'empêcher de penser aux commentaires de Bernstein au sujet des escrocs spécialisés et cela accrut mon inquiétude. Une fausse piste me conduisit à Calxico. Je revins à Brawley d'où je retrouvai une autre piste qui m'emmena à Yuma.

A Yuma, j'abandonnai la poursuite. Ricky s'était mariée !

Quand je vis l'annonce dans le bureau de l'employé de la mairie, j'éprouvai un tel choc que je m'élançai dans un avion en partance pour Denver, prenant juste le temps d'envoyer une carte à Chuck pour lui demander de vider mon bureau et de transférer toutes mes affaires dans ma chambre.

*

Je fis halte à Denver le temps de visiter une maison de fournitures pour dentistes. Depuis que Denver était devenue la capitale des U.S.A., je n'y avais pas remis les pieds. Après la guerre de Six Semaines, Miles et moi étions partis directement pour la Californie. La ville me stupéfia. Je fus même incapable de retrouver la

Colfax Avenue. Je m'étais laissé dire que les principaux organismes gouvernementaux avaient été mis à l'abri dans les Rocheuses. Si tel était vraiment le cas, il devait rester pas mal de sous-services en circulation. La ville semblait encore plus encombrée que Los Angeles.

Dans une maison de fournitures pour dentistes, j'achetai dix kilos d'or, isotope 197, sous forme de fil de calibre 14. Cela me coûta 86 dollars 10 le kilo, ce qui était notoirement trop cher, puisque l'or de qualité industrielle se vendait environ 70 dollars le kilo. Cette transaction porta un coup à mon unique billet de 1 000 dollars. Pour mes projets, j'avais besoin d'or fin. Je ne voulais pas d'un or qui me sauterait à la figure au moindre prétexte. Une expérience à Sandia m'avait inculqué une inébranlable circonspection à l'égard des empoisonnements par radiation.

J'embobinaï le fil d'or autour de ma taille et partis pour Boulder. Dix kilos représentent à peu près le poids d'un sac de week-end bien rempli, mais de cette manière, je n'avais pas à m'en séparer.

Le Pr Twitchell habitait toujours là, bien qu'ayant pris sa retraite. Il faisait figure de célébrité locale et passait la majeure partie de ses heures de veille au bar du Club de la Faculté. Je mis quatre jours avant de le coincer dans un autre bar, le Club de la Faculté étant interdit aux étrangers. Il apparut qu'il n'était pas impossible de lui offrir un verre. C'était une figure tragique, à la manière dont on l'entend dans la littérature grecque classique : un grand homme... un très grand homme réduit à néant... Il aurait dû se trouver au pinacle près d'Einstein et de Newton. En fait, seul un petit nombre de spécialistes connaissaient l'importance de ses travaux. Les déceptions avaient aigri sa vive intelligence, l'âge l'avait ternie, l'alcool l'avait imbibée. J'avais l'impression de visiter les ruines de ce qui avait été un temple magnifique, le tout envahi par les mauvaises herbes.

Néanmoins, il était plus brillant que je ne le fus jamais. Je suis tout de même assez intelligent pour reconnaître à l'occasion le génie et l'apprécier si je le rencontre.

La première fois que je le vis, il leva sur moi un regard direct et lança :

— Encore vous !

— Monsieur ?...

— Vous êtes un de mes anciens élèves, n'est-ce pas ?

— Non, professeur, je n'ai pas eu cet honneur.

(Habituellement, quand on croit me connaître, j'élude le sujet, cette fois-ci, je décidai de m'en servir :) Peut-être me confondez-vous

avec mon cousin, professeur... promotion 86 ? Il fut votre élève.

— C'est bien possible. Dans quelle branche était-il agrégé ?

— Il fut obligé d'interrompre ses études avant d'avoir obtenu aucun diplôme, professeur. Mais il vous admirait beaucoup. Il se vantait toujours d'avoir été votre élève.

On ne se fait pas un ennemi en disant à une mère que son enfant est beau. Le Pr Twitchell me permit de m'asseoir à sa table et, bientôt, accepta de boire en ma compagnie. La plus grande faiblesse de cette ruine glorieuse était sa vanité professionnelle. J'avais consacré une bonne partie des quatre jours précédant la rencontre à la bibliothèque de l'université, à me remettre en tête tout ce qu'il y avait à savoir à son sujet. Je connaissais donc les thèses qu'il avait écrites, où il les avait présentées, ses titres universitaires, ses distinctions honorifiques, ses publications n'avaient plus de secret pour moi. J'avais même essayé de lire l'une de celles-ci, mais je m'étais trouvé dépassé dès la page 9, non sans en avoir cependant assimilé quelques données.

Je lui confiai que j'étais moi-même très intéressé par les travaux scientifiques ; qu'en ce moment je me trouvais à la recherche de documentation pour un ouvrage que j'intitulerais : *Les Génies Méconnus*.

— Donnez-moi quelques aperçus de votre travail, dit-il.

Timidement, j'admis avoir rêvé de commencer l'ouvrage par une vue d'ensemble de sa vie et de ses travaux, cela à condition qu'il acceptât de sortir de la tour d'ivoire où il s'était enfermé pour échapper à la publicité. Il semblait évident que je ne pourrais procéder autrement que de faire référence à lui.

Il crut que c'était un piège et refusa d'en entendre parler. Pourtant, quand je lui eus soutenu qu'il avait un devoir sacré vis-à-vis de la postérité, il me promit de réfléchir. Le lendemain il s'était persuadé que je voulais écrire sa biographie, non sous forme d'un simple chapitre mais en un livre entier ; à partir de là, il parla, parla et parla encore. Je prenais des notes, je prenais vraiment des notes. Je n'osais pas tricher ; il lui arrivait de me demander de relire ce que j'avais noté.

Jamais il ne parla de voyage dans le temps.

En fin de compte, je me lançai :

— Dites-moi, professeur, n'est-il pas exact que sans un certain colonel qui fut cantonné par ici, vous auriez obtenu le prix Nobel ?

Il blasphéma sans reprendre souffle pendant trois minutes, avec un lyrisme assez extraordinaire.

— Qui vous a parlé de lui ? demanda-t-il en guise de conclusion.

— C'est pendant que je faisais des recherches pour le ministère de la Défense. Je vous en ai déjà parlé, n'est-ce pas, professeur ?

— Non.

— Eh bien, à cette époque-là, j'ai entendu raconter l'histoire par un jeune attaché d'une autre section. Il avait lu les rapports et disait qu'il était parfaitement évident que vous seriez le plus célèbre physicien du monde si l'on vous avait permis de publier votre travail.

— Hem-hem ! Cela est exact.

— On prétendait que le texte avait été mis au secret sur l'ordre du colonel... Plushbottom.

— Thrushbotham. Thrushbotham, monsieur. L'incompétence faite homme. Un gros imbécile prétentieux et obséquieux, incapable de retrouver son chapeau, fût-il sur son crâne.

— Un grand dommage pour vous, professeur.

— Quel dommage ? Que Thrushbotham ait été un imbécile ? La faute en est à la nature, pas à moi.

— Dommage que le monde soit privé de cette histoire. Je crois savoir que vous n'avez pas le droit d'en parler.

— Qui vous a raconté ça ? Je dis ce qu'il me plaît de dire.

— C'est ce qu'il m'avait semblé comprendre, professeur, en écoutant mon ami du ministère de la Défense.

— Hrrmmph !

Ce fut tout ce que j'obtins de lui ce soir-là. Il lui fallut une semaine pour se décider à me faire visiter son laboratoire.

A présent, une grande partie de l'immeuble était utilisée par d'autres savants. Bien qu'il ne s'en servît plus guère, Twitchell n'avait jamais renoncé à son laboratoire « temporel ». Se référant à la mise au secret pour empêcher qu'on y touchât, il s'obstinait à refuser l'autorisation de sortie de ses appareils. Lorsque j'y pénétrai, le laboratoire dégageait une odeur de cellier fermé depuis de nombreuses années. Le professeur avait bu juste ce qu'il fallait pour rester aux limites de la lucidité et garder la station verticale. Sa capacité d'absorption d'alcool était assez remarquable. Il me fit une

conférence sur la théorie mathématique du temps et des déplacements dans le temps (il n'employait pas le mot « voyage »), tout en m'interdisant de prendre des notes. Si je l'avais fait, cela n'aurait de toute manière servi à rien, car il commençait ses discours par : « Il est donc évident... » pour enchaîner sur des faits qui pouvaient lui sembler tels, à lui ou à Dieu, mais certainement pas à moi.

Lorsqu'il s'arrêta pour reprendre souffle, je lui dis :

— Il m'avait semblé comprendre, d'après ce que racontait mon ami, que vous n'étiez pas parvenu à rendre votre découverte chiffrable ? Que vous ne pouviez exprimer l'amplitude exacte du déplacement dans le temps ?

— Comment ? Sornettes, monsieur ! Quand on ne peut pas mesurer, ce n'est plus de la Science !

Sa colère le fit ressembler à une bouilloire sur le point de faire sauter son couvercle, puis il se calma un peu.

— Je vais vous montrer !

Il entreprit certains préparatifs. Tout ce que l'on apercevait de son matériel était une sorte de plateforme basse entourée d'une grille, et un clavier de contrôle qui aurait pu servir dans un atelier fonctionnant à la vapeur ou dans une chambre à basse pression.

Je suis certain que j'aurais pu trouver la manipulation correcte de ce clavier de contrôle si j'avais eu un peu de temps pour l'étudier, mais je reçus l'ordre de me tenir à distance. J'apercevais un contrôleur Brown à huit positions, quelques manettes de solénoïdes à haute tension et une douzaine d'autres éléments familiers, mais cela restait pour moi lettre morte sans le diagramme des circuits.

Il se tourna vers moi.

— Avez-vous de la monnaie dans vos poches ?

Je lui tendis une poignée de pièces. Il les examina et choisit deux pièces neuves de 5 dollars, de jolies pièces vertes hexagonales émises dans l'année même. Je n'osai lui demander de choisir plutôt des pièces de 2 dollars et demi (mes fonds étaient en baisse)...

— Avez-vous un canif ?

— Oui, voici.

— Gravez vos initiales sur les pièces.

Je fis ce qu'il me demandait. Après quoi, il m'ordonna de les placer l'une à côté de l'autre sur la plate-forme surbaissée.

— Notez l'heure exacte. J'ai calibré le déplacement pour une semaine exactement, avec un écart possible de six secondes.

Je consultai ma montre. Le Pr Twitchell compta :

— Cinq... quatre... trois... deux... un... Voilà !

Je levai les yeux. Les pièces avaient disparu. Je n'eus pas à feindre l'étonnement. Il était bien réel. Chuck m'avait fait le récit d'une démonstration identique, mais y assister était bien autre chose !

— Nous reviendrons ici dans une semaine très exactement, déclara Twitchell, et nous attendrons de voir réapparaître l'une des deux pièces. Quant à la deuxième... Vous les avez bien vues toutes deux sur le plateau ? Vous les y avez posées vous-même ?

— Oui, professeur.

— Où me trouvais-je alors ?

— Au clavier de contrôle, professeur.

Il s'était tenu à une bonne dizaine de pieds de la grille environnant le plateau, et ne s'en était pas approché.

— Très bien. Venez ici.

Je vins près de lui. Il mit la main à sa poche.

— Voici une de vos pièces. Vous aurez la deuxième d'ici à une semaine.

Il me tendit une pièce verte de 5 dollars. Elle portait mes initiales.

Je ne répliquai rien, car il m'est difficile de parler la bouche béante de stupeur. Il poursuivit :

— La semaine dernière, vos remarques m'ont agacé. Je suis donc venu ici mercredi, chose que je n'ai pas faite depuis... depuis plus d'un an. J'ai trouvé cette pièce sur le plateau. Cela m'a appris que je m'étais servi... que j'allais me servir de l'équipement. Mais ce n'est que ce soir que je me suis décidé à faire une démonstration à votre intention.

Je contemplai la pièce et la manipulai.

— Elle était dans *votre* poche quand nous sommes venus ici ce soir ?

— Parfaitement.

— Comment pouvait-elle être à la fois dans la vôtre *et* dans la mienne ?

— Mon Dieu, mon garçon, n'avez-vous pas d'yeux pour voir ? Ni de cerveau pour raisonner ? Êtes-vous incapable d'enregistrer un fait simplement parce qu'il se situe en dehors de votre grisaille quotidienne ? Vous l'avez sortie de votre poche ce soir, et nous l'avons expédiée... la semaine dernière. Vous avez vu. Il y a quelques jours, je l'ai trouvée ici, je l'ai placée dans ma poche. Je l'ai rapportée ce soir. La même pièce... Ou, pour être plus précis, une section ultérieure de sa structure temporelle, avec une usure d'une semaine en plus. Mais ce que l'homme moyen appelle la « même » pièce. Bien qu'en somme elle ne soit pas plus identique à elle-même que l'homme par rapport au bébé qu'il fut. Plus vieux, voilà tout.

Je ne pouvais détacher mon regard du savant.

— Professeur, ramenez-moi d'une semaine en arrière...

— Hors de question ! hurla-t-il.

— Pourquoi ? Ça ne marche pas avec des êtres humains ?

— Hein ? Certainement que ça marche avec des êtres humains !

— Alors pourquoi ne pas le faire ? Je n'ai pas peur. Et songez à ce que ça apportera à mon livre... Quelle expérience merveilleuse ! Je pourrai témoigner avoir expérimenté moi-même que le déplacement dans le temps de Twitchell n'est pas un mythe !

— Vous pouvez en témoigner. Vous venez d'y assister.

— Oui, mais on ne me croira pas. Ce truc avec les pièces, je l'ai vu et j'y ai cru. Mais quand on lira le compte rendu, on décrètera que je me suis fait avoir, que vous m'avez leurré, dupé... avec un tour de passe-passe.

— Allez au diable, monsieur !

— C'est ce que les gens diront, eux. Ils seront incapables de croire que j'ai réellement vu ce que je rapporte. Mais si vous me ramenez une semaine en arrière, alors je parlerais vraiment par expérience.

— Asseyez-vous. Écoutez-moi.

Il s'assit sans se rendre compte qu'il n'y avait pas d'autre siège dans la pièce.

— J'ai fait des expériences avec des êtres humains, il y a longtemps... C'est précisément pour cette raison-là que j'ai décidé de ne jamais recommencer.

— Pourquoi ? Ils sont morts ?

— Morts ? Ne dites pas de sottises ! (Il me lança un coup d'œil aigu :) Il ne faudra pas que vous racontiez ça dans votre livre.

— Comme vous voudrez, professeur.

— Quelques expériences mineures m'ayant prouvé que les sujets vivants pouvaient faire des déplacements dans le temps sans subir de dommages, j'en fis part à un collègue, un jeune type qui enseignait le dessin et autres sujets à l'école d'architecture. C'était plus un ingénieur qu'un homme de science, mais je l'aimais bien, il était plein de vie. Ce jeune homme – il n'y a rien de mal à vous en dire le nom – s'appelait Léonard Vincent. Il était fou d'enthousiasme à l'idée d'un essai, d'une tentative véritable. Il voulait entreprendre un déplacement important, de cinq cents ans. Je fus trop faible, je fis ce qu'il voulait...

— Et alors, qu'est-il arrivé ?

— Comment le saurais-je ? Cinq cents ans, mon garçon ! Il faudrait que je vive cinq cents ans pour l'apprendre...

— Vous croyez qu'il est à cinq cents ans dans l'avenir ?

— Ou dans le passé. Il a pu atterrir en plein XV^e siècle aussi bien qu'au milieu du XXV^e... Il y a autant de chances pour une hypothèse que pour l'autre. Il y a indétermination... équations symétriques... *Léonard Vincent*... je me suis demandé quelquefois... mais non, ce n'est qu'une similitude patronymique.

Je ne posai pas de questions quant à cette similitude, car je venais d'y songer moi aussi et je sentis mes cheveux se dresser sur mon crâne. Ayant des problèmes personnels à résoudre, je rejetai cette pensée troublante. Par ailleurs, ce ne pouvait être là qu'une similitude due au hasard. On ne va pas si facilement du Colorado contemporain à l'Italie du XV^e siècle.

— Je résolus de ne plus me laisser tenter. Cela n'avait rien de scientifique, cela n'ajoutait rien aux connaissances. S'il a été entraîné vers l'avenir, tout est pour le mieux. Mais s'il a été rejeté vers le passé, il est probable que j'ai envoyé mon ami se faire tuer par des sauvages.

— Rien ne vous oblige à passer un temps aussi long avec moi, dis-je pour revenir au point névralgique de notre entretien.

— Changeons de sujet, si vous le voulez bien.

— Comme il vous plaira, professeur.

Il m'était pourtant impossible d'abandonner la question qui me tenait à cœur.

— Puis-je me permettre de faire une suggestion ?

— Allez-y.

— Nous pourrions obtenir un résultat identique par reconstitution.

— Qu'entendez-vous par là ?

— Nous procéderons à une répétition de ce qui a été fait, exactement de la même façon. Comme si nous avions l'intention de déplacer un sujet vivant. Je tiendrai le rôle. Nous répéterons tous les gestes que vous feriez pour me « déplacer » jusqu'à la seconde où vous pressez le bouton. Comme ça, je comprendrai peut-être le processus, car je ne peux pas dire que ce soit le cas actuellement.

Il commença par rechigner, mais il avait tellement envie de faire admirer son joujou ! Il me pesa et mit à part des poids de métal équilibrant mes 77 kilos.

— Ce sont les poids mêmes dont je me suis servi pour ce pauvre Vincent...

Nous les plaçâmes à nous deux d'un côté du plateau surbaissé.

Il demanda :

— Quel laps de temps allons-nous employer ? C'est à vous de décider.

— Heu... Vous avez bien dit qu'on pouvait choisir un moment bien déterminé ?

— C'est ce que j'ai dit, oui. Vous doutez de ma parole ?

— Non, non, du tout. Voyons voir... Nous sommes le 24 mai 2001... Disons... 31 ans, 3 semaines, 1 jour, 7 heures, 13 minutes et 25 secondes ?

— Ne plaisantez pas, monsieur. Quand je dis un moment déterminé, j'entends déterminé à un contre 100 000. Je ne peux pas aller jusqu'à 1 contre 900 millions...

— Bon. Vous voyez à quel point une répétition exacte est importante pour moi, je ne suis au courant de rien. Et si je disais 31 ans et 3 semaines ? Cela serait-il encore trop exigeant comme précision ?

— Du tout. Le décalage maximum n'excéderait pas deux heures.

Il fit ses préparatifs.

— Vous pouvez prendre place sur le plateau.

— Et c'est tout ?

— Oui. A l'exception de l'énergie de transmission, tout est en place. Je ne pourrais faire exécuter ce déplacement avec le bas voltage dont je me suis servi pour les pièces de monnaie. Mais puisque ce n'est qu'une reconstitution, la chose importe peu.

Ma déception dut se voir.

— Vous ne disposez donc pas du potentiel nécessaire pour mener à bien un tel déplacement ? Vous ne parliez donc que théorie ?

— Tonnerre, monsieur, non. Je ne parlais pas que théorie !

— Mais si vous ne disposez pas de l'énergie nécessaire en quantité suffisante ?

— Si vous insistez, je puis l'avoir à ma disposition. Un instant...

Il partit dans un coin de la pièce et empoigna un téléphone. Celui-ci avait dû être installé à l'époque de la construction du labo. Je n'en avais pas vu de pareil depuis mon Réveil. Une conversation laborieuse s'engagea avec le gardien de nuit de la centrale électrique de l'université. Le Pr Twitchell n'avait aucune patience avec les profanes.

— Vos opinions ne m'intéressent guère, mon brave. Relisez vos instructions. J'ai tous pouvoirs quand cela me convient. Peut-être ne savez-vous pas lire ? Voulez-vous que nous nous retrouvions chez le recteur demain matin afin qu'il vous fasse une lecture de vos obligations ? Vraiment ? Vous savez lire ? Et vous savez également écrire ? Ou sommes-nous parvenus au sommet de vos connaissances ? Bon. Écrivez : Potentiel énergie première urgence pour le Laboratoire Thornton Mémorial nécessaire dans huit minutes exactement. Répétez, je vous prie.

Il raccrocha en grommelant :

— La bêtise des gens !

Il revint au clavier de contrôle et s'y livra à quelques manipulations. Puis il attendit. Bientôt, de l'intérieur même de la loge grillagée, je pus voir les longs bras de trois émetteurs glisser sur leurs cadrans et une lumière rouge s'allumer à la partie supérieure du clavier.

— Nous avons le potentiel, annonça le Pr Twitchell.

— Et que se passe-t-il à présent ?

— Rien.

— C'est bien ce que je pensais.

— Que voulez-vous insinuer ?

— Ce que j'ai dit. Rien ne se passe.

— Je crains de ne pas vous comprendre. Je préfère ne pas vous comprendre. Ce que je voulais dire était ceci : rien ne se passera à moins que je n'appuie sur ce bouton. Si j'appuyais dessus, je vous déplacerais d'exactly 31 ans et 3 semaines.

— Je ne suis pas convaincu.

— Je crois que vous essayez délibérément de m'offenser, souffla Twitchell dont le visage s'assombrit.

— Croyez ce que vous voudrez, professeur. Je suis ici pour enquêter sur certains bruits concernant des faits étonnants. Bon. J'ai tout vérifié. J'ai vu des appareils impressionnants avec de jolies lumières. Ça ressemble exactement au laboratoire du savant fou dans la science-fiction d'autrefois. J'ai assisté à une séance de prestidigitation avec des pièces de monnaie. Et ce ne fut pas un tour bien extraordinaire, puisque c'est vous-même qui avez choisi les pièces et m'avez montré comment les graver au canif. N'importe quel prestidigitateur amateur ferait mieux. J'ai entendu d'abondants exposés, mais les paroles ne prouvent rien. Ce que vous prétendez avoir découvert est impossible. D'ailleurs, on le sait bien au ministère. Votre rapport a été classé parmi les projets de déments. On le ressort de temps en temps pour la rigolade.

Je crus que le pauvre homme allait avoir une crise. Il fallait bien que je le stimule en utilisant l'unique point sensible qui lui restait : sa vanité.

— Hors d'ici, monsieur ! Sortez ! Ou je vous assomme ! Et à mains nues, vous entendez !

Dans l'état de rage où il se trouvait, je crois qu'il y serait parvenu malgré son âge, son poids et sa mauvaise condition physique.

— Vous ne me faites pas peur, grand-père. Vos manettes de prétendu surpotentiel ne me font pas peur non plus. Allez-y, appuyez donc !

Il me lança un coup d'œil, puis regarda le bouton, mais sans bouger. Je ricanai :

— La bonne blague ! Les copains me l'avaient bien dit ! Twitch, vous n'êtes qu'un vieux farceur prétentier, un charlatan

pontifiant. Le colonel Thrushbotham avait raison.

La phrase porta.

Il pressa du doigt sur le bouton.

Alors même qu'il pressait le bouton, je lui criai de ne pas le faire. Trop tard. Ma chute dans le temps avait commencé. Je ne voulais plus continuer ce que j'avais si bien provoqué, en tourmentant un pauvre vieillard qui ne m'avait fait aucun mal... Je ne savais même pas dans quel sens je faisais route ni, et c'était là le pire de l'affaire, si j'atteindrais le but de mon voyage.

C'est alors que se produisit l'« atterrissage ». Je ne crois pas être tombé de plus d'un mètre, mais je dégringolai comme un boulet. Puis j'entendis une voix qui disait :

— Ça alors, d'où venez-vous ?

C'était celle d'un homme d'environ quarante ans, chauve, mince et plutôt bien bâti. Il me faisait face, les poings sur les hanches. Il avait l'air compétent et astucieux. Son visage n'était pas spécialement déplaisant, sauf qu'à ce moment précis, il paraissait furieux.

Je jetai un regard circulaire et m'aperçus que je me trouvais sur du gravier et des aiguilles de pin. Une jeune femme se tenait aux côtés de l'homme, l'air sympathique, et manifestement de plusieurs années sa cadette. Elle me contemplait bouche bée.

— Où suis-je ? demandai-je stupidement.

J'aurais aussi bien pu demander : « En quelle année sommes-nous ? » mais cela eût semblé plus stupide encore. D'ailleurs, un seul coup d'œil suffit à me convaincre que je n'étais pas revenu en 1970. Pas davantage resté en 2001. Même en 2001, ces tenues-là étaient réservées aux plages. J'avais donc pris la mauvaise direction...

L'homme et la femme, l'un comme l'autre, ne portaient sur eux qu'une teinte bronzée et uniforme. Rien de plus. Et ils semblaient trouver que c'était bien suffisant ; en tout cas, ils n'étaient pas le moins du monde embarrassés.

— Procédons par ordre. Je vous ai demandé comment vous étiez arrivé ici ? (Il leva les yeux :) Votre parachute n'est pas resté accroché dans les arbres, n'est-ce pas ? De toute façon, que faites-vous ici ? Il est interdit d'entrer, c'est propriété privée. Et pourquoi un pareil déguisement ?

Mes vêtements me semblaient tout à fait courants surtout quand on considérait leurs propres costumes. Je ne répondis pas. Autres temps, autres mœurs. Je sentais que j'allais au-devant d'ennuis de toutes sortes.

La jeune femme posa une main sur le bras de son compagnon.

— John, dit-elle doucement, il me semble qu'il est blessé.

Il la regarda et me dit vivement :

— C'est vrai ?

— Je ne crois pas, répondis-je, en faisant un effort surhumain pour me relever. Quelques contusions, peut-être... Heu... pourriez-vous me dire quel jour nous sommes ?

— Hein ? Mais c'est le premier dimanche de mai. Le 3 mai, je crois.

— Écoutez, j'ai pris un terrible coup sur la tête. Je ne sais plus où j'en suis. Le combien sommes-nous, en quelle année, je veux dire ?

— Comment ?

J'aurais dû me taire jusqu'à ce que j'aie pu voir un calendrier ou un journal quelconque, mais il me fallait savoir immédiatement.

— Quelle année, s'il vous plaît ?

— Quel sacré coup vous avez dû prendre ! Nous sommes en 1970.

Son regard erra de nouveau sur mes vêtements.

J'eus peine à supporter le choc du soulagement.

J'étais à bon port. J'avais réussi ! J'avais réussi !

— Merci, merci mille fois. Vous ne pouvez vous rendre compte !...

Il eut l'air de vouloir appeler à l'aide. J'ajoutai donc avec quelque nervosité :

— Je suis sujet à des attaques d'amnésie. Une fois, j'ai perdu pied pendant cinq ans...

— Vous sentez-vous assez bien pour répondre à certaines questions ?

— Ne le tracasse pas, mon chéri, dit la jeune femme doucement, il a l'air convenable. Je crois qu'il s'est simplement trompé.

— Nous verrons. Eh bien ?

— Je me sens très bien, à présent. J'ai été un peu étourdi, mais ça va mieux.

— O.K. Comment êtes-vous venu ici ? Et pourquoi ce déguisement ?

— A vous dire vrai, je ne sais trop comment je suis arrivé là. Et j'ignore absolument où je suis. Ces attaques me viennent si subitement... Quant à mon déguisement... disons que c'est de l'excentricité. Comme pour vous... La façon dont vous êtes habillés... je veux dire déshabillés...

Il consentit à sourire.

— Évidemment ! Mais il se trouve que c'est quand même à vous de donner des explications. Vous n'avez rien à faire ici, tandis que nous, nous sommes chez nous. Vous êtes sur les terrains du Club naturiste de Denver.

*

John et son épouse Jenny étaient de ces gens à la fois raffinés, impossibles à choquer et cordialement accueillants au point qu'ils auraient volontiers invité un tremblement de terre à prendre une tasse de thé en leur compagnie. John, visiblement peu convaincu par mes explications vaseuses, aurait aimé poursuivre ses investigations, mais Jenny le retint.

Il me lança encore un coup d'œil.

— Si je vous ramène au club, tout le monde me posera un tas de questions...

Je contemplai mes vêtements. Je me sentais vaguement mal à l'aise d'être habillé alors qu'ils ne l'étaient pas. J'avais l'impression de n'être pas très convenable...

— Dites-moi, John, croyez-vous que la situation serait simplifiée si je me débarrassais de mes vêtements, moi aussi ?

— Très bonne idée !

— Mon chéri, nous pourrions le présenter comme un invité, enchaîna Jenny.

— Humm..., oui. Va promener ta jolie anatomie, mon amour, et dis à ceux que tu rencontreras que nous attendons quelqu'un venu de... d'où dirons-nous, Danny ?

— Disons de Californie. De Los Angeles. C'est de là que je viens en réalité.

Je faillis lâcher « Grand Los Angeles » et me rendis compte que j'aurais à surveiller mon vocabulaire. Le cinéma n'était plus le « circorama ».

— De Los Angeles. Parfait. C'est tout ce qu'il nous faut. Nous n'employons pas les noms de famille, ici, sauf dans des cas exceptionnels. Vas-y, chérie. Parles-en comme d'une chose tout à fait naturelle. D'ici une demi-heure, nous nous retrouverons à la grille. Rapporte mon sac de voyage.

— Pourquoi, chéri ?

— Pour y mettre ce costume de carnaval. Il est assez époustouflant, même pour un excentrique.

Je m'élançai aussitôt vers les buissons afin de m'y déshabiller. J'avais à faire vite. Une fois Jenny partie, je n'avais pas de raison de feindre encore une pudeur excessive. Mais que faire des 20 000 dollars d'or (au cours de 1970 !) qui m'encerclaient la taille ?

Une fois déshabillé, j'entortillai mes vêtements autour de l'or, et tâchai de me comporter comme si le poids en était tout à fait normal. John Sutton lança un coup d'œil à ce baluchon sans souffler mot. Il m'offrit une des cigarettes qu'il portait dans une bandelette autour de la cheville. C'était une marque que je ne m'étais plus attendu à revoir jamais.

Je la secouai machinalement, mais elle ne s'alluma pas... Il me tendit son briquet.

— Maintenant que nous sommes seuls, vous n'avez rien de particulier à me dire ? demanda-t-il tranquillement.

Je réfléchis tout en fumant.

Cet homme avait le droit de savoir. Pourtant, il ne croirait certainement pas la vérité... A sa place, je n'aurais pas cru. Et ce serait encore pire s'il me croyait. Cela susciterait précisément ce dont je ne voulais à aucun prix. Je suppose que, si j'avais été un authentique, honnête et légitime voyageur dans le temps, engagé dans une recherche scientifique, j'aurais cherché la publicité, amené des preuves indiscutables, mais tel n'était pas le cas. Ma position quelque peu équivoque était celle d'un citoyen fourré dans une aventure sur laquelle il ne désire pas précisément attirer l'attention publique. J'étais simplement à la recherche d'une porte sur l'été, recherche que je voulais aussi discrète que possible.

— Vous ne me croiriez pas si je vous disais, John...

— Mmmm. Peut-être bien. Néanmoins, j'ai vu de mes propres yeux un homme tomber du ciel sans se faire aucun mal. Il porte de curieux vêtements. Il ne semble savoir ni où il est ni le jour de l'année... Danny, j'ai lu Charles Fort comme la plupart des gens, mais je ne m'attendais pas à rencontrer un cas semblable à ceux dont il parle. La chose étant, je ne crois pas que l'explication soit des plus simples. Alors ?

— Quelque chose dans votre façon de vous exprimer, John, me donne à penser que vous êtes avocat. Est-ce que je me trompe ?

— Non. Vous avez raison. Pourquoi ?

— Puis-je vous demander une consultation ?

— Dois-je comprendre que vous voulez me consulter à titre professionnel ?

— Si vous tenez à la formule, oui. Je vais probablement avoir besoin de vos conseils.

— Allez-y. Je vous écoute.

— Bon. J'arrive en droite ligne du futur. Voyage transtemporel.

Pendant plusieurs minutes, il ne dit mot.

— Vous avez raison, je ne vous crois pas. Restons-en aux crises d'amnésie. Ou, si vous préférez, je ne tiens pas à vous croire. Pas plus que je n'ai envie de croire aux revenants ni à la réincarnation ni à ces histoires de perception extra-sensorielle. J'aime les choses simples que je suis capable de comprendre. Je crois que la majorité des gens me ressemble. Aussi mon premier conseil sera-t-il de vous prier de considérer toute cette conversation comme nulle et non avenue. (Il se retourna :) Je pense qu'il serait bon que nous brûlions ces vêtements. Je vous trouverai autre chose à porter. Sont-ils combustibles ?

— Heu, pas facilement. Mais ils fondront.

— Il vaut mieux que vous gardiez vos chaussures. Nous en portons, la plupart du temps, et celles-là pourront passer. Si l'on vous pose des questions à leur sujet, vous direz qu'elles ont été faites spécialement pour vous. Des chaussures orthopédiques.

Avant que j'aie pu l'en empêcher, il déroula mes habits.

— Qu'est-ce que c'est ?

Il était trop tard pour dissimuler.

— Danny, dit-il d'une drôle de voix, cette substance est-elle

bien ce dont elle a l'air ou est-ce une imitation ?

— De quoi a-t-elle l'air ?

— On dirait de l'or.

— C'en est.

— D'où provient-il ?

— Je l'ai acheté.

Il saisit l'ensemble du métal, en éprouva la douceur molle, semblable à celle du mastic, puis le soupesa.

— Fichtre. Danny ! Avez-vous acheté ceci légalement ?

— Oui.

— Vous avez peut-être une licence de bijoutier ?

— Non, John. Je vous ai dit la vérité, que vous le croyiez ou non. J'ai acheté cet or légalement : le commerce en est libre comme l'air, là d'où je viens. Je voudrais maintenant l'échanger contre des dollars, le plus tôt possible. Je sais qu'on n'a pas le droit d'avoir de l'or en réserve. Mais que peut-on me faire si je pose ça sur un comptoir de banque en leur demandant de le peser ?

— Rien, en fin de compte... si vous vous en tenez à vos crises d'amnésie. Mais dans l'intervalle, ils peuvent vous créer des quantités d'empoisonnements. Admettons que vous ayez trouvé ça dans les montagnes. C'est généralement là que les prospecteurs en ramassent.

— Eh bien, comme vous voudrez. Je ne crains pas de faire un petit mensonge, puisque cet or est ma propriété légitime.

— Vous l'avez donc trouvé dans les montagnes.

*

Les Sutton prolongeant leur séjour au Club jusqu'au lundi matin, j'en fis autant. John et Jenny avaient leur cabine personnelle. Je dormis dans le dortoir du Club. Le lendemain matin, John me donna une chemise et des blue-jeans. Mes habits personnels enveloppaient l'or, à l'intérieur d'un sac de voyage, dans la malle arrière de la voiture de John – une Jaguar Imperator (preuve de plus qu'il n'avait rien du chicanier miteux, mais cela je l'avais déjà senti).

Je ne vis jamais plus mon or, mais dans les semaines qui suivirent, John m'en donna l'exacte contrepartie moins le pourcentage perçu sur la vente du métal. Je sais qu'il n'eut pas affaire directement avec les services officiels, car il me remit chaque fois des chèques

d'acheteurs particuliers. Il ne déduisit rien pour lui-même et n'entra jamais dans les détails.

Peu m'importait, d'ailleurs. Ce premier mardi, le 5 mai 1970, je louai un petit grenier dans le vieux quartier. J'équipai ce logement d'une planche à dessin, d'une table de travail, d'un lit et de quelques objets divers.

Dessiner à l'aide du vieux compas et d'une règle à calcul fut long et fatigant. Je n'avais pas une minute à perdre : je construisis ma machine à dessiner avant de m'attaquer à la métamorphose de mon Robot-à-tout-faire. Cette fois, il devint le Robot Universel, conçu de manière à couvrir tout l'éventail des gestes humains.

Le travail fut à la fois rapide et lent. Rapide parce que je savais exactement où j'allais, lent parce que je n'avais ni l'atelier nécessaire ni aucune aide.

Enfin, au début de septembre, les deux prototypes achevés, j'étais prêt à commencer les plans et les descriptions. Je fis mes dessins et me procurai des plaques couvrantes laquées pour mes deux inventions, les munissant de revêtements chromés. Cela représenta une douloureuse augmentation de frais, mais que j'estimai nécessaire. Et encore, j'avais utilisé au maximum des éléments standards, sans lesquels je n'aurais rien pu construire de proprement commercial. Simplement, je n'aimais pas grever mon budget pour des raisons de pure présentation extérieure.

Un jour que j'étais assis au comptoir d'un restaurant de Champa Street, je reconnus dans le miroir qui me faisait face, le Pr Twitchell ! Ma première réaction fut de vouloir me glisser sous le comptoir afin de n'être pas aperçu. Puis je me repris, en songeant que, de toutes les personnes vivant en 1970, il était celui dont j'avais le moins à craindre. Rien ne pouvait arriver, puisque rien n'arriverait... je veux dire, « n'était arrivé »... Je cessai de me débattre dans les temps de verbes, me disant que si le voyage dans le temps devenait une réalité courante, la grammaire devrait bien s'en accommoder.

En tout cas, passé, futur ou autre, Twitchell ne pouvait représenter une source d'ennui. J'étudiai son visage dans la glace ; pleins d'assurance, sévères et légèrement arrogants, les traits assez beaux n'eussent pas déparé la face même de Zeus. Je n'avais de ce visage d'autre souvenir que celui d'une époque où il était déjà en ruine, mais aucun doute sur lui n'était possible.

Twitchell s'aperçut de l'attention que je lui portais et se tourna vers moi.

— Quelque chose qui ne va pas ?

— Heu, non... vous êtes bien le Pr Twitchell, n'est-ce pas, de l'Université ?

— C'est exact. Est-ce que je vous connais ?

— Non, professeur. Mais je vous ai entendu faire une conférence. On pourrait dire que je suis un de vos admirateurs.

Il eut comme un demi-sourire, sans plus. Je vis qu'il n'était pas dévoré par ce besoin d'adulation qui devait s'emparer de lui plus tard. A cet âge, il était encore sûr de lui et n'avait besoin que de son approbation personnelle.

Nous bavardâmes un moment et je tâchai de le retenir quand il eut terminé son sandwich.

— Vous me feriez grand honneur en acceptant de prendre un verre en ma compagnie, lui dis-je.

Il secoua la tête.

— Je ne bois que fort rarement et jamais dans la journée. Je vous remercie. Je suis content d'avoir fait votre connaissance. Passez me voir à mon laboratoire un jour si vous êtes dans les parages.

Je lui dis que cela me ferait plaisir...

Je ne fis pas beaucoup de gaffes en 1970 (pour mon second passage !) car je retrouvais un monde déjà familier, et de toute façon, la plupart de ceux qui auraient pu me reconnaître se trouvaient en Californie.

Mais les tout petits détails m'embarrassèrent.

Ainsi le jour où je m'emmêlai dans mes fermetures Éclair, simplement parce que je m'étais habitué aux fermetures électrostatiques, plus pratiques et plus sûres. Me raser, je dus recommencer à me *raser* ! J'allai même jusqu'à m'enrhumer (horrible résurgence du passé) pour avoir oublié que les vêtements pouvaient se tremper à la pluie.

Des plats dans lesquels la nourriture refroidit, des chemises qu'il faut laver, des miroirs de salles de bains qui s'embuent, des nez qui coulent, de la crasse sous les pieds et dans vos poumons... Non, décidément, je m'étais habitué à un mode de vie meilleur et 1970 fut une série prolongée de frustrations mineures jusqu'à ce que je fusse parvenu à prendre sur moi. Un chien s'habitue à ses puces, et je fis de même.

Tout en m'échinant quatorze heures par jour dans mon atelier, j'entrepris un travail latéral, si j'ose dire. Le cabinet d'avocat de John

m'assurant l'anonymat, je confiai à une agence de détectives privés le soin de retracer le passé de Belle, en leur livrant toutes les données que je possédais à son sujet.

Quelques jours plus tard, une enveloppe épaisse m'attendait.

Belle avait été une fille très occupée. Née six ans plus tôt qu'elle ne le prétendait, elle avait été mariée deux fois avant d'atteindre sa dix-huitième année (l'un des deux mariages ne comptait d'ailleurs pas, car l'homme avait déjà une épouse). L'agence n'avait pu déterminer si Belle avait divorcé de son second mari. Il apparaissait ensuite qu'elle s'était remariée à quatre reprises bien qu'un de ces mariages fût sujet à caution. Un divorce avait été prononcé contre elle, et un autre de ses maris était décédé. Il se pouvait qu'elle fût encore « mariée » aux survivants.

Son casier judiciaire était long et intéressant, mais elle n'avait été condamnée qu'une fois, dans le Nebraska, sans toutefois faire son temps, car elle s'était tout simplement procuré une autre identité. L'agence demandait si les autorités du Nebraska devaient en être avisées. Je répondis par la négative. Belle était signalée « disparue » depuis neuf ans, et elle n'avait été condamnée que pour avoir attiré des gens dans une partie de cartes truquées. Je me demandai ce que j'aurais fait si ç'avait été pour trafic de drogue ? Les décisions rétrospectives sont sujettes à bien des complications.

Mon horaire de travail sur plans se trouva quelque peu retardé. Mes descriptions n'étaient qu'à moitié terminées, puisqu'elles étaient liées aux dessins, et je n'avais encore rien fait pour les droits. J'avais sous-estimé le temps qui me serait nécessaire et surestimé mes capacités.

Je n'avais pas encore montré mes joujoux à mes amis Sutton. Non par goût des cachotteries, mais bien parce que je tenais à éviter des bavardages et des conseils inutiles tant qu'ils ne seraient pas au point.

Le dernier samedi de septembre, il avait été entendu que je les accompagnerais tous les deux au camp du Club. Ils devaient venir me prendre. Mais quand ils passèrent au début de la matinée, je leur dis que je ne pouvais venir, ayant à terminer un travail. Ils vinrent voir quel genre de travail...

Nul de nous trois n'alla à la montagne pour le week-end. Je fis devant eux les démonstrations des deux prototypes. Jenny ne s'intéressa pas beaucoup à la machine à dessiner (ce n'était pas un sujet proprement féminin, sauf pour une femme ingénieur), mais elle demeura bouche bée devant le Robot Universel. Elle tenait son

intérieur à l'aide d'un Robot Maison, première manière, et vit immédiatement tout ce que mon invention apportait de nouveau dans le domaine domestique.

John, lui, comprit l'importance de la machine à dessiner. Quand je lui montrai comment je pouvais noter ma signature, la mienne sans aucune contestation possible, en appuyant simplement sur des boutons – j'avoue que je m'étais exercé – il demeura stupéfait.

— Mon ami, vous allez jeter des milliers de dessinateurs sur le pavé.

— Pas du tout. Le manque d'ingénieurs se fait sentir chaque année davantage dans ce pays. Cette machine aidera à combler la lacune. D'ici une génération, vous verrez cet instrument dans tous les bureaux d'ingénieurs et dans tous les ateliers d'architectes de la région. Ils seraient aussi perdus sans lui qu'un mécanicien sans outils électriques.

— Vous pariez comme si c'était une certitude.

— C'en est une.

Il jeta un coup d'œil sur le Robot Universel, à qui je venais de confier le rangement de ma table de travail, et revint à la machine à dessiner.

— Quelquefois, Danny, je me dis qu'il est possible que vous m'ayez dit la vérité le jour où nous nous sommes rencontrés...

— Appelez ça mon don de seconde vue, dis-je en haussant les épaules, mais je vous répète que c'est une certitude. D'ailleurs, quelle importance ?

— Aucune, je suppose. Quels sont vos projets pour ces... objets ?

Je fronçai les sourcils.

— C'est là le hic, John. Je suis un bon ingénieur et un mécano plus que passable quand il le faut. Mais je ne suis pas homme d'affaires. Je l'ai prouvé. Vous ne vous êtes jamais occupé de brevets ?

— Non. C'est un travail de spécialiste.

— En connaissez-vous un qui soit honnête ? Et qui soit calé en même temps ? Je suis arrivé au point où il m'en faut un. Je dois fonder une société pour l'exploitation de mes robots. Et il faudrait aussi en établir le financement. Je n'ai pas énormément de temps. Je suis même terriblement pressé par le temps.

— Pourquoi ?

— Il va falloir que je retourne là d'où je suis venu.

Il resta longtemps sans souffler mot, pour me demander enfin :

— De combien de temps disposez-vous encore ?

— Heu... environ neuf semaines. Neuf semaines à partir de jeudi pour être précis.

Il contempla les deux machines et revint à moi.

— Mieux vaudrait réviser vos horaires. Vous en avez plutôt pour neuf mois de travail, semble-t-il. Et même alors, vous ne serez pas prêt pour la fabrication, vous en serez juste au stade du démarrage, à supposer que tout marche sans accroc.

— John, c'est impossible ! Je ne pourrai...

— Bien sûr que vous ne pourrez pas.

— Je veux dire, je ne pourrai pas changer mes horaires. Cela échappe à mon contrôle... maintenant.

Je m'enfouis le visage dans les mains. Ayant eu moins de cinq heures de sommeil quotidien depuis pas mal de jours, j'étais mort de fatigue. Je me sentis prêt à croire qu'après tout il y avait peut-être une parcelle de vérité dans l'histoire de la fatalité... Un homme peut lutter contre elle, mais il ne peut jamais la vaincre.

— Accepteriez-vous de vous en occuper ? dis-je en levant la tête.

— Moi ? M'occuper de quoi ?

— De tout. Personnellement, j'ai fait tout ce dont je suis capable.

— Cela représente un gros morceau, Dan. Je pourrais vous dépouiller intégralement. Vous vous en rendez compte, n'est-ce pas ? Et ceci peut être une véritable mine d'or.

— Je ne l'ignore pas.

— Alors, pourquoi me faire confiance ? Mieux vaut que vous me gardiez comme avocat. Je vous donne des conseils, vous me payez des honoraires.

En proie à une douloureuse migraine, je m'efforçais de réfléchir. Une fois déjà, j'avais pris un associé... Mais, bon sang ! Qu'importe le nombre de fois où l'on se brûle les doigts, on *doit* faire confiance aux gens ! Sans quoi l'on n'a plus qu'à se faire ermite dans une caverne.

— Écoutez, John, c'est vous qui avez eu confiance en moi. Maintenant, j'ai de nouveau besoin de votre aide. Alors, acceptez-vous de m'aider ?

— Bien sûr qu'il vous aidera, intervint Jenny avec douceur. Quoi que je n'aie pas entendu ce que vous avez raconté tous les deux.

Jenny tapa donc les descriptions pour nous. John retint un avocat spécialiste pour les brevets. Je ne sais s'il le paya ou s'il l'intéressera à l'affaire en lui offrant un morceau de gâteau. Je ne lui demandai jamais, lui laissant l'entière responsabilité de l'affaire. C'est même lui qui décida de nos participations respectives. Non seulement ceci me laissa une entière liberté d'esprit pour mon travail, mais encore, je me disais qu'ainsi John ne se trouverait pas tenté comme l'avait été Miles. Franchement, d'ailleurs, je m'en fichais. L'argent en tant que tel est sans intérêt. Je n'insistai que sur deux points :

— Il est nécessaire que la firme s'appelle *Aladin Autoengineering Corporation*.

— Cela fait un peu extravagant. Pourquoi pas *Davis et Sutton* ?

— C'est ainsi que ce doit être, John.

— Vraiment ? C'est votre don de seconde vue qui vous dicte cela ?

— C'est bien possible. Comme label, nous utiliserons une image d'Aladin en train de frotter sa lampe magique, avec un génie planant au-dessus de lui. Je vais faire un croquis. Ah ! Encore une chose primordiale. La maison mère doit être à Los Angeles.

— Quoi ? Vraiment, vous allez trop loin ! Si vous tenez à ce que je m'occupe de cette histoire... Qu'avez-vous donc contre Denver ?

— Rien, c'est une ville charmante. Mais ce n'est pas l'endroit indiqué pour la maison mère. Choisissez un bon site, et un beau matin vous vous réveillez pour découvrir que l'enclave fédérale vous a submergé, vous mettant sur le pavé jusqu'à ce que vous ayez monté une nouvelle affaire. Par ailleurs, la main-d'œuvre est rare par ici, tandis que Los Angeles a un nombre illimité d'ouvriers qualifiés. Los Angeles est un port de mer, Los Angeles est...

— Écoutez, Dan, il n'y a pas un habitant du Colorado qui soit assez fou pour aller vivre en Californie. J'y ai été cantonné pendant la guerre, je sais de quoi je parle ! Prenez Jenny, elle est native de là-bas, c'est sa honte secrète. Vous ne parviendriez pas à la convaincre d'y retourner. Ici, vous avez des hivers, des saisons changeantes, l'air vivifiant des montagnes, de magnifiques...

— Oh ! je n'irais pas jusqu'à prétendre que je n'y retournerai jamais, dit Jenny.

— Que dis-tu, chérie ?

Jenny déposa son tricot, ce qui était plein de signification.

— Si nous allions là-bas, mon chéri, nous pourrions faire partie de l'Oakdale Club. On y nage en plein air toute l'année. J'y pensais justement, ce dernier week-end, quand j'ai vu de la glace sur l'étang de Boulder.

*

Je restai en compagnie des Sutton jusqu'au 2 décembre 1970. Je dus emprunter 3 000 dollars à John – les prix dont j'eus à payer certains éléments étant parfaitement scandaleux ! – et je lui offris une hypothèque sur l'affaire comme garantie. Il me laissa signer le papier, puis le déchira et jeta les morceaux au panier.

— Vous me rembourserez quand cela vous arrangera, me dit-il.

— Ce sera dans trente ans, John.

— Tant que ça ?

Je lui remâchai l'histoire. Il ne m'avait jamais demandé de lui redire mon aventure depuis cet après-midi, six mois auparavant, où il m'avait déclaré que, bien que n'en croyant pas un mot, il se porterait cependant garant pour moi à son club.

Il était temps de le convaincre de la vérité.

— Allons-nous réveiller Jenny ? Elle a le droit d'entendre, elle aussi.

— Hmm, non. Laissons-la dormir jusqu'au moment de votre départ. Jenny est un être simple, Dan. Dès l'instant où elle vous aime bien, il lui est totalement indifférent de savoir qui vous êtes et l'endroit d'où vous venez. Je lui raconterai l'histoire moi-même, plus tard, si cela me paraît indiqué.

— Comme vous voudrez.

Il me laissa aller jusqu'au bout, m'interrompant seulement pour remplir nos verres (ginger ale pour le mien, car j'avais de bonnes raisons de me méfier de l'alcool). Quand j'en vins au moment où je leur étais apparu dans les environs de Boulder, je me tus. Puis j'ajoutai :

— Voilà, je vous ai tout dit. Il reste un seul détail : ma chute à

l'arrivée. J'y ai réfléchi depuis ; elle n'a pas été de plus d'un mètre. S'ils avaient nivelé – je veux dire, s'ils devaient niveler – ce terrain plus en profondeur pour construire le laboratoire, je me serais matérialisé en plein sol... J'ose à peine imaginer les résultats que cela aurait eus...

John continua à fumer.

— Eh bien, fis-je, qu'en pensez-vous ?

— Vous m'avez raconté un tas de choses sur ce que Los Angeles, je veux dire le Grand Los Angeles, sera un jour. Quand je vous reverrai, je vous dirai si vous avez exagéré.

— Nullement. Tout au plus quelques oublis mineurs.

— Hmm. Vous avez le don de rendre tout ça vraisemblable. Néanmoins, vous m'apparaissez comme le plus charmant farfelu que j'aie jamais rencontré. Dieu merci, cela ne semble être pour vous un handicap, ni en tant qu'ingénieur ni en tant qu'ami. Je vous aime bien, mon vieux. Je vous offrirai une jolie camisole de force, toute neuve, pour votre petit Noël.

— Comme vous voudrez.

— *Il faut* que ce soit ainsi... La seule alternative serait que je sois moi-même fou à lier... ce qui serait assez ennuyeux pour Jenny. (Il lança un coup d'œil à la pendule :) Il va falloir la réveiller. Elle m'arracherait les yeux si je vous laissais partir sans lui avoir dit au revoir.

— Cela ne me viendrait pas à l'esprit.

Ils me conduisirent à l'aéroport international de Denver. Jenny m'embrassa à la grille de départ et j'embarquai clans l'avion de 11 heures à destination de Los Angeles.

Au soir du jour suivant, 3 décembre 1970, je me fis déposer par un taxi près du logis de Miles Gentry. J'avais décidé de m'y rendre assez tôt, ne me souvenant plus de l'heure à laquelle j'y étais allé « la première fois ». Il faisait déjà nuit quand j'arrivai, mais je n'aperçus que la voiture de Miles le long du trottoir. Je me postai alors à une distance d'où je pouvais encore surveiller l'entrée de la maison et attendis.

Le temps de fumer deux cigarettes, une autre voiture arrivait. Elle stoppa. Ses phares s'éteignirent. Puis le conducteur descendit et entra chez Miles.

Au bout de quelques minutes, je m'approchai : c'était *ma* voiture.

Je n'en avais évidemment pas la clef, mais c'était sans importance. Il m'arrivait si souvent en 1970 d'être plongé dans un problème et d'oublier mes clefs, que j'avais dès longtemps pris l'habitude d'avoir une clef de rechange cachée dans la malle arrière. L'ayant trouvée, je montai dans la voiture, qui était rangée dans la descente : sans brancher mes phares ni mettre en marche, je lâchai les freins, longeai la rue jusqu'au tournant suivant, que je pris pour exécuter une petite marche arrière, puis, le moteur en marche mais toujours sans lumière, j'allai me parquer derrière la maison de Miles, dans l'allée face au garage.

Ce dernier était fermé à clef. A travers la vitre sale, j'aperçus une silhouette recouverte d'un drap. Je reconnus à ses contours mon vieux copain le Robot-à-tout-faire.

Les portes de garage ne sont pas construites pour résister à un homme armé d'un cric et d'une certaine décision – du moins pas en Californie du Sud, en l'an de grâce 1970. Quelques secondes me suffirent ; réduire le Robot en pièces détachées transportables prit bien plus de temps. Je vérifiai tout d'abord si mes descriptions et plans étaient bien là où je les avais laissés, les portai dans ma voiture, puis m'occupai du robot. Nul ne connaissait comme moi la manière dont il avait été construit ; je n'en peinaï pas moins comme un nègre pendant une heure.

J'achevais de fourrer la dernière pièce dans la voiture quand

j'entendis hurler Pete. Tout en me reprochant violemment le temps passé à démantibuler le robot, je contournai le garage et pénétraï dans l'arrière-cour. C'est alors que commença la bagarre.

Je m'étais promis de savourer chaque seconde du triomphe de Pete. Mais il n'en fut rien : bien que la porte de derrière fût ouverte et que la lumière passât par l'ouverture grillagée, en dépit des bruits de courses, de chutes, des cris de guerre de Pete et des lamentations de Belle, rien n'entra dans mon champ de vision. Je m'avançai prudemment vers la grille afin de contempler le carnage.

Cette fichue porte était bouclée ! Ce fut la seule chose qui ne se conforma pas aux prévisions. Je plongeai la main dans ma poche, me cassai un ongle en ouvrant mon canif, et découpai la grille dont je relevai le loquet à la seconde précise où Pete s'y précipitait comme un motocycliste de foire se lançant contre les murs.

Je culbutai dans un massif de rosiers. J'ignore si Miles et Belle essayèrent de suivre leur adversaire, mais j'en doute. A leur place, je ne m'y serais pas risqué. De toute façon, j'étais trop occupé à me dépêtrer du massif pour le remarquer.

Une fois sur mes pieds, je restai à l'abri du massif et contournai la maison. Je tenais à m'éloigner de cette porte ouverte et de la lumière qu'elle projetait. Ensuite, j'attendis que Pete se calmât. Je ne l'aurais pas touché à ce moment-là et n'aurais certainement pas tenté de le saisir. Je connais les chats.

Chaque fois qu'il passait à mes côtés, à la recherche d'une entrée, en poussant son grondement guerrier, je l'appelais doucement :

— Pete, viens ! Viens ici, Pete. Tout doux, mon gars, tout va bien.

Il savait que j'étais là. Il me regarda à deux reprises, mais m'ignora le reste du temps. Les chats ne font qu'une chose à la fois. Il avait en ce moment précis une affaire urgente à régler, ce n'était pas l'heure de câlineries avec Papa. Je savais qu'il reviendrait vers moi une fois ses émotions calmées.

Au cours de mon attente impatiente, j'entendis couler l'eau dans la salle de bains, et devinai que Miles et Belle étaient montés se soigner, me laissant dans le living-room. J'eus alors une pensée assez horrible : que se passerait-il si je me faufilais subrepticement à l'intérieur et coupais la gorge de mon corps sans défense ? Mais je me retins, ma curiosité n'allait pas jusque-là ; le suicide est une expérience trop définitive, même en des circonstances mathématiquement intrigantes.

D'ailleurs, je n'avais pas envie d'entrer. Je pouvais me heurter à Miles – et je ne tenais pas à cette rencontre avec un mort.

Finalement, Pete fit halte devant moi tout en restant hors de portée.

— *Ehh*, dit-il.

Cela signifiait : « Retournons-y ensemble. Tu les prendras par derrière, j'attaquerai de face. »

— Non, mon gars, la corrida est terminée.

— *Oooh ! Mmmerr !*

— Il est temps de rentrer, Pete. Viens près de Danny.

Il s'assit et se mit à faire sa toilette. Quand il releva la tête, je lui tendis les bras et il bondit.

— *Pff-kwert ?* (Où diable étais-tu *toi* quand la bagarre a commencé ?)

Je l'emportai vers la voiture et le lançai sur le seul siège libre, celui du chauffeur. Il renifla l'amoncellement de débris occupant sa place habituelle et se retourna vers moi d'un air de reproche.

— Faudra t'installer sur mes genoux. Cesse de faire des histoires.

Dès que la voiture eut atteint la rue, je branchai les phares, tournai vers l'est, et pris la direction de Big Bear et du camp des girl-scouts.

Pendant les dix premières minutes, je déblayai suffisamment l'intérieur de la voiture pour que Pete pût réintégrer sa place habituelle. Cela nous fit plaisir à tous deux. A quelques kilomètres de là, je stoppai afin de fourrer toutes les paperasses dans un égout. Ce ne fut que dans les montagnes que je pus me défaire du châssis de fauteuil roulant. Il plongea au fond d'un précipice, remplissant l'air d'un joli tintamarre musical.

*

Vers 3 heures du matin, je parvins à un motel situé à proximité du camp scout. Je payai – trop cher – une chambre. Pete faillit gâcher notre entrée en montrant la tête au moment où le patron apparaissait.

— A quelle heure arrive le courrier postal de Los Angeles ?

— L'hélicoptère arrive à 7 h 13, pile.

— Ayez la gentillesse de me réveiller à 7 heures.

— Si vous parvenez à dormir jusqu'à 7 heures ici, vous êtes plus verni que moi. Je vais quand même le noter.

A 8 heures, Pete et moi avions déjeuné, je m'étais douché et rasé. J'examinai mon ami à la lumière du jour et vis qu'il s'était tiré de la bataille sans plus de dommage qu'une ou deux bosses. Nous filâmes en direction du camp. La camionnette de la poste entra dans le camp juste devant moi. C'était mon jour de veine.

De ma vie je n'avais vu tant de fillettes. Elles s'ébattaient comme des petits chats et se ressemblaient toutes dans leurs uniformes verts.

Celles que je croisais voulaient voir Pete. La plupart cependant se contentèrent de nous dévisager timidement sans s'approcher. Une cabine sur laquelle on lisait *Direction* m'attira, et j'eus affaire à une scout en uniforme qui n'était plus une gamine depuis un bon bout de temps.

Elle manifesta la suspicion à laquelle il fallait s'attendre. Les étrangers qui veulent voir des fillettes sur le point de se transformer en jeunes filles sont toujours sujets à caution.

J'expliquai que j'étais Daniel B. Davis, l'oncle de Ricky, et que j'étais chargé d'une commission concernant la famille. Elle me fit part d'un règlement stipulant que les étrangers n'étaient admis à voir les enfants que s'ils étaient accompagnés du père ou de la mère. Par ailleurs, elle me fit remarquer que les visites avaient lieu à 4 heures de l'après-midi exclusivement.

— Je ne viens pas en visite, je viens simplement pour lui remettre un message. C'est urgent.

— Dans ce cas, vous n'avez qu'à le noter par écrit, et je lui transmettrai dès qu'elle aura terminé la danse rythmique.

J'eus l'air ennuyé. (Je l'étais.)

— Je ne peux pas faire ça. Ce serait tellement plus gentil de lui en faire part personnellement.

— Il y a un décès dans la famille ?

— Pas tout à fait. Disons des ennuis graves. Excusez-moi, madame, je n'ai pas le droit d'en parler à des étrangers. C'est au sujet de la mère de ma nièce.

Elle commençait à faiblir, mais n'était pas encore décidée. Alors Pete mêla son grain de sel. Je le portais dans mon bras gauche

en lui soutenant la poitrine de la main droite. Je n'avais pas voulu le laisser dans la voiture car je savais que Ricky serait heureuse de le voir. Il accepte d'être porté ainsi pendant un certain temps, mais il commençait à s'énervier.

— *Ki-ya ?*

Elle le regarda avec sympathie.

— Quel beau matou ! J'ai un chat à la maison qui doit venir de la même lignée.

— C'est le chat de Frederica, dis-je solennellement. J'ai été obligé de l'amener parce que... enfin, il le fallait. Personne pour s'occuper de lui.

Elle le gratta sous le menton, exactement comme il le fallait, Dieu merci ! Et Pete accepta la caresse, remercia en tendant le cou et en fermant les yeux d'un air pleinement satisfait. Il est capable d'un comportement tout autre vis-à-vis des étrangers dont l'entrée en matière ne lui convient pas.

L'ange gardien de la jeunesse m'indiqua une table sous les arbres à proximité de la cabine et me dit d'aller m'y asseoir. Je la remerciai et m'installai.

Je ne vis pas arriver Ricky, j'entendis un cri.

— Oncle Danny !

Et un deuxième en me retournant :

— Et tu as amené Pete ! Oh ! c'est merveilleux !

Pete lâcha un long « *Ouain* » et bondit de mes bras dans ceux de Ricky. Elle l'attrapa, l'installa dans sa position préférée, et je cessai d'exister pour eux durant leurs échanges protocolaires de politesses-chat. Ensuite, elle leva la tête et dit tranquillement :

— Oncle Danny, je suis très contente que tu sois venu.

Je ne l'embrassai pas, ne la touchai même pas. Je n'ai jamais été de ces adultes qui tripotent les enfants, et Ricky était de ces petites filles qui n'acceptent les cajoleries que lorsqu'elles sont inévitables. Nos relations avaient été fondées, à l'époque où elle n'avait que six ans, sur un respect mutuel de la personnalité de chacun.

Je la contemplai à loisir. Avec ses genoux encore nouveaux et cette minceur de jeune plante élancée, elle n'était pas aussi jolie que le bébé Ricky de jadis. Les shorts et la chemisette dont elle était affublée, un coup de soleil qui pelait, des égratignures, des bleus et une quantité respectable de poussière ne donnaient pas une idée exacte de

la séduction féminine. Elle n'était que l'esquisse maigrelette de sa future image. Seuls deux grands yeux solennels et la finesse de ses traits laissaient deviner ce que livrerait un jour sa gaucherie de jeune faon.

Elle était adorable.

— Et moi, je suis très content d'être là, Ricky.

Tout en maintenant Pete d'un seul bras, elle atteignit une poche boursouflée de son short.

— Et je suis bien étonnée. Je viens à la seconde de recevoir une lettre de toi. J'arrive tout droit de la distribution du courrier, et je n'ai pas encore eu le temps de l'ouvrir. Est-ce que tu m'y annonçais ta venue ?

Elle sortit de sa poche trop petite la lettre toute chiffonnée.

— Non, Ricky. Je t'y annonçais mon départ. Mais après l'avoir postée, j'ai décidé qu'il fallait absolument que je vienne, en personne, te dire au revoir.

Elle pâlit et baissa les yeux :

— Tu t'en vas ?

— Oui. Je vais essayer de t'expliquer, mais ce sera difficile. Assieds-toi, Ricky, je vais tout de dire.

Nous nous installâmes de chaque côté de la table de pique-nique, sous les lauriers-roses, et je parlai.

Pete s'était allongé entre nous deux, sur la table, et avec ses pattes posées sur la lettre fripée, il ressemblait à un lion de bibliothèque. Un doux bourdonnement d'abeilles émanait de lui, comme d'une épaisse touffe d'herbes, tandis qu'il plissait les paupières de contentement.

Je fus très soulagé d'apprendre que Ricky était déjà au courant du mariage de Miles avec Belle. L'idée de le lui annoncer ne me plaisait guère. Elle leva les yeux, les rabaissa immédiatement et dit, sans laisser paraître la moindre émotion :

— Oui, je sais. Papa m'a écrit.

Elle eut subitement une expression sévère qui n'avait rien d'enfantin.

— Je ne retournerai pas là-bas, Danny, je ne veux pas y retourner.

— Mais... écoute, ma Rikki-tikki-tavi, je comprends

parfaitement ce que tu éprouves... et je n'ai pas non plus envie que tu retournes là-bas. Je t'emmènerais bien moi-même si je le pouvais. Mais tu ne peux faire autrement. Miles est ton père et tu n'as que onze ans.

— Je ne suis pas forcée de retourner chez lui. Il n'est pas mon vrai père. Ma grand-mère va venir me chercher.

— Quoi ? Quand vient-elle ?

— Demain. Elle vient de Brawley. Je lui ai écrit pour tout lui raconter. Je lui ai demandé si je pouvais venir habiter chez elle, parce que je ne voulais plus retourner là-bas avec Belle.

Elle parvint à mettre plus de mépris dans ce seul prénom qu'un adulte ne serait parvenu à en accumuler dans une série d'imprécations.

— Grand-mère m'a répondu. Je ne suis pas forcée de retourner là-bas, m'a-t-elle dit, parce qu'il ne m'a jamais adoptée légalement et elle est restée mon tuteur légal.

Elle me regarda avec anxiété.

— C'est bien vrai, dis ? Ils ne peuvent pas m'y forcer ?

Une grande vague de soulagement m'envahit. Le souci qui m'avait tourmenté des mois durant, en vain, était de savoir comment réussir à soustraire Ricky à l'influence pernicieuse de Belle pendant... eh bien disons, deux ans.

— S'il ne t'a jamais adoptée légalement, Ricky, je suis persuadé que ta grand-mère a raison, et vous devez garder votre position sans flancher. (Je fronçai les sourcils et me mordillai la lèvre :) Tu pourrais avoir des difficultés demain. Ils peuvent peut-être t'empêcher de partir avec ta grand-mère.

— Comment le pourraient-ils ? Je grimperai dans la voiture et nous partirons.

— Ce n'est pas aussi simple que cela, Ricky. Les responsables qui dirigent ce camp sont obligés de suivre un règlement. Miles t'a confiée à eux, ils ne voudront pas que tu t'en ailles avec quelqu'un d'autre que lui.

Sa lèvre inférieure s'avança brusquement.

— Je n'irai pas. Je veux habiter chez grand-mère.

— Oui, bien sûr. Écoute. Je vais te dire ce qu'il faudra faire pour éviter les ennuis : si j'étais à ta place, je ne leur dirais pas que je vais quitter le camp. Je leur dirais simplement que grand-mère veut

m'emmener faire une balade – et puis je ne reviendrais pas.

Elle se détendit légèrement.

— Bon...

— Heu... Ne fais pas de bagages, sans quoi on devinerait que tu as l'intention de ne pas revenir. N'essaye pas d'emporter d'autres vêtements que ceux que tu auras sur toi. Mets ton argent, ou ce que tu tiens vraiment à emporter, dans tes poches. Je suppose que tu n'as rien à quoi tu tiennes spécialement ?

— Je ne crois pas. (Mais elle prit un air mélancolique pour ajouter :) J'ai un costume de bain tout neuf.

Comment expliquer à une enfant qu'on est parfois obligé d'abandonner ses bagages ? Les gosses entreraient dans une maison en flammes pour sauver une poupée ou un éléphant en peluche.

— Écoute, Ricky, tu demanderas à ta grand-mère de leur dire qu'elle t'emmène nager à Arrowhead... Qu'il se peut qu'elle dîne avec toi ensuite, mais qu'elle te ramènera avant l'heure du couvre-feu. De cette façon, tu pourras emporter ton maillot et une serviette. Mais rien d'autre. Ta grand-mère ne sera pas choquée à l'idée de raconter une blague ?

— Je ne pense pas. Je suis sûre qu'elle le fera. Elle dit souvent que les gens sont obligés de raconter des blagues, sans quoi ils ne se supporteraient pas. Elle dit aussi que les blagues ont été faites pour qu'on en use sans en abuser.

— Elle me semble tout à fait intelligente. Tu feras ce que je t'ai dit, n'est-ce pas ?

— Oui, Danny.

— Bon.

Je ramassai l'enveloppe chiffonnée.

— Ricky, je t'ai dit qu'il me fallait partir. Je dois m'en aller pour une assez longue période.

— Combien de temps seras-tu parti ?

— Trente ans.

Ses yeux s'élargirent encore. A onze ans, trente ans, ce n'est pas long, c'est l'éternité.

— Je suis désolé, Ricky. Je ne peux pas faire autrement.

— Mais pourquoi ?

Je ne pouvais répondre à cette question. La vérité lui aurait paru incroyable, et il ne m'était pas possible de lui mentir.

— C'est trop compliqué à t'expliquer, Ricky. Tout ce que je puis te dire est que j'y suis obligé. Je n'y peux rien. (J'hésitai, puis ajoutai :) Je vais faire une cure de Sommeil. Tu sais ce que c'est ?

Elle savait. Les enfants s'habituent aux idées neuves bien plus vite que les adultes. Le sommeil hypothermique était un des thèmes favoris des illustrés pour enfants.

Elle eut l'air horrifié, et protesta vivement.

— Non, Danny ! Je ne te reverrai jamais plus !

— Bien sûr que si. C'est assez long, mais nous nous reverrons. Et Pete aussi. Parce que Pete va m'accompagner, il va suivre une cure avec moi.

Elle regarda Pete et parut encore plus triste.

— Mais, Danny, pourquoi ne viens-tu pas avec Pete chez grand-mère, à Brawley ? Vous pourriez habiter chez nous. Ce serait tellement mieux ! Grand-mère aimerait Pete. Et toi aussi, elle t'aimerait. Elle dit toujours qu'il faut un homme dans une maison.

— Ricky, chère Ricky, je dois m'en aller.

Je me mis à ouvrir l'enveloppe.

Elle se fâcha et son menton se mit à trembler.

— Je crois *qu'elle* a quelque chose à voir avec ton départ.

— Quoi ? Si tu veux parler de Belle, tu te trompes entièrement.

— Elle ne suit pas la cure avec toi ?

Cette idée me fit frémir.

— Mon Dieu, non ! Je ferais des kilomètres pour l'éviter.

Ricky sembla se détendre un peu.

— Tu sais, j'ai été si fâchée contre toi à cause d'elle !

— Je regrette, Ricky, je le regrette vraiment. Tu avais raison, et j'avais tort. Mais je te donne ma parole que j'en ai fini avec elle, fini pour toujours. Maintenant, à propos de ceci... (Je lui montrai mon certificat de possession d'actions de Robot Maison) sais-tu ce que cela représente ?

— Non.

Je lui donnai des explications.

— Je te donne ce papier, Ricky, parce que je vais être absent longtemps, et que je désire que ce soit toi qui le gardes.

Je pris à l'intérieur de l'enveloppe la feuille de papier sur laquelle j'avais assigné mes possessions au nom de Ricky, et la déchirai, fourrant les débris dans ma poche. Il fallait s'y prendre autrement ; il eût été trop facile à Belle de falsifier ce document. Je retournai le certificat et examinai la formule d'endossement en réfléchissant au moyen de faire tenir le texte nécessaire dans les interlignes. Je parvins à y écrire une assignation à la *Bank of America*, pour le compte de...

— Dis-moi, Ricky, quel est ton nom complet ?

— Frederica Virginia. Frederica Virginia Gentry, tu sais bien.

— Pourquoi Gentry ? Tu m'as dit que Miles ne t'avait pas adoptée légalement.

— Oh ! je suis Ricky Gentry depuis si longtemps ! Tu veux dire mon vrai nom ? C'est le même que grand-mère... celui de mon vrai papa, Heinicke. Mais personne ne m'appelle jamais comme ça.

— Eh bien, cela va changer.

J'écrivis donc « *Frederica Virginia Heinicke* », et ajoutai : « *A lui être assigné à sa majorité* », tandis qu'un petit froid me glissait le long de la colonne vertébrale. Mon assignation première aurait été défectueuse de toute façon.

Tandis que je signalais, j'aperçus notre chien de garde qui nous lorgnait par une fenêtre. Consultant ma montre, je constatai que nous parlions depuis une heure. Le temps m'était compté. Mais il fallait que tout fût en ordre.

— Madame ?

— Oui ?

— Y a-t-il ici une personne assermentée ? Ou devrais-je aller chercher quelqu'un au village ?

— Je suis moi-même notaire. Que désirez-vous ?

— Merveilleux ! Avez-vous votre sceau ?

— Je ne m'en sépare jamais.

Je signalai donc devant la gardienne-chef, qui alla même jusqu'à ajouter une formule (sur l'assurance que lui donna Ricky de bien me connaître, et le témoignage silencieux de Pete quant à ma respectabilité en tant que membre de la fraternité des gens-chat) :

« Connu de moi personnellement comme étant le susnommé Daniel B. Davis. » Elle apposa ensuite son sceau sur nos deux signatures, et je soupirai de soulagement. Que Belle essaie donc de contourner ça !

La gardienne lança au papier un coup d'œil interrogateur, sans rien dire.

— On ne peut pas déjouer les tragédies, mais on peut les alléger, dis-je gravement. L'éducation de l'enfant, vous comprenez.

Elle refusa d'encaisser le moindre honoraire, et regagna la maisonnette de la direction.

Je posai le papier devant Ricky.

— Tu donneras ça à ta grand-mère. Dis-lui de le déposer à une succursale de la *Bank of America*, à Brawley. Ils feront le nécessaire.

— Ça vaut beaucoup d'argent, n'est-ce pas ? dit-elle en regardant le papier sans y toucher.

— Assez. Mais ça vaudra davantage encore.

— Je n'en veux pas.

— Mais enfin, Ricky, je tiens à ce que tu l'aies en ta possession.

— Je n'en veux pas. Je ne le prendrai pas. (Ses yeux s'emplirent de larmes et sa voix trembla :) Tu... tu vas partir pour... pour toujours, et tu... tu ne m'aimes plus. (Elle renifla :) Exactement comme quand tu t'es fiancé avec elle ! Tu n'aurais qu'à venir avec moi et Pete chez grand-mère. Je n'en veux pas de ton argent !

— Ricky, écoute-moi, Ricky. C'est déjà trop tard. Je ne pourrais pas le reprendre, même si je le voulais. C'est déjà à toi.

— Ça m'est égal. Je n'y toucherai jamais. (Elle caressa Pete :) Ce n'est pas Pete qui s'en irait en m'abandonnant... mais tu vas l'y forcer. Et je ne le verrai plus...

— Ricky ?... (Ma voix tremblait légèrement :) Tu voudrais nous revoir, Pete et moi ?

— Bien sûr... (J'entendais à peine ce qu'elle murmurait :) Mais je ne vous reverrai plus... plus jamais...

— Tu nous reverras.

— Et comment ? Tu as dit que tu allais dormir trente ans, tu as dit...

— Oui. Et je ne peux faire autrement. Mais écoute, Ricky, tu ne sais pas ce que tu pourrais faire ? Tu iras vivre chez ta grand-mère, tu

iras à l'école comme une brave petite, et... tu laisseras s'amasser l'argent. Quand tu auras vingt et un ans, si tu as encore envie de nous revoir, tu auras assez d'argent pour prendre le Long Sommeil toi aussi. Et le jour où tu te réveilleras, je serai là et je t'attendrai. Nous t'attendrons tous les deux Pete et moi. Je t'en donne ma parole d'honneur.

Son expression se modifia, mais elle ne sourit pas. Elle réfléchit assez longuement, puis dit :

— Tu seras vraiment là ?

— Oui. Il va falloir que nous prenions rendez-vous. Si tu te décides, Ricky, il faudra s'y prendre très exactement comme je vais te dire. Tu t'arrangeras avec la *Cosmopolitan Insurance Company*, et tu feras bien attention de suivre ta cure au sanctuaire de Riverside. Tu feras en sorte qu'on t'y réveille le 1^{er} mai 2001, très exactement. Je serai là-bas ce jour-là, et je t'y attendrai. Si tu veux me trouver à ton réveil, il faudra que tu donnes des instructions à cet effet, sinon on ne me laisserait pas aller plus loin que la salle d'attente. Je *connais* ce sanctuaire, ils sont très tatillons ! (Je sortis une enveloppe que j'avais préparée avant de quitter Denver :) Tu n'as pas à te tracasser pour te souvenir de tout ça, j'ai tout noté à ton intention. Tu n'auras qu'à mettre cette enveloppe à l'abri, et le jour de tes vingt et un ans, tu prendras la décision qui te convient. Mais tu peux être bien certaine que Pete et moi serons là à t'attendre, que tu sois ou non au sanctuaire en question.

Je posai la liste d'instructions sur le certificat d'avoir.

Je pensais avoir convaincu Ricky, mais elle ne toucha à aucun des papiers. Elle les contempla un instant, puis dit :

— Danny ?

— Oui, Ricky ?

Elle ne leva pas les yeux, et sa voix devint si basse que j'eus de la peine à l'entendre.

— Si... si je fais... comme tu dis... est-ce que tu m'épouseras ?

Mes oreilles bourdonnèrent et la lumière m'éblouit. Je lui répondis d'une voix considérablement plus forte que la sienne :

— Oui, Ricky. C'est ce que je voudrais. C'est pour cette raison que je fais tout ceci.

Il y avait encore une chose que je désirais lui laisser : une enveloppe sur laquelle j'avais écrit : « *A ouvrir au cas où Miles Gentry viendrait à mourir.* » Je ne lui fournis aucune explication à ce sujet, lui

disant simplement de la conserver. Cette enveloppe contenait les preuves de la conduite de Belle, tant sur le plan matrimonial qu'en ce qui concernait le reste de ses activités. Mise entre les mains d'un avocat, elle permettrait de résoudre, sans contestations possibles, tous débats juridiques concernant l'héritage.

Enfin, je remis à Ricky ma chevalière d'étudiant, ma seule richesse, en lui disant que c'était pour elle. Nous étions fiancés.

— Elle est trop grande pour toi, mais tu n'as qu'à la garder. Tu en auras une autre à ton réveil.

— Je n'en veux pas d'autre.

— Maintenant, dis au revoir à Pete, Ricky. Je dois partir.

Elle serra Pete dans ses bras, et me le tendit en me regardant droit dans les yeux, malgré les larmes qui ruisselaient sur ses joues en y laissant une strie large et claire.

— Au revoir, Danny.

— Pas au revoir, Ricky. A bientôt. Nous t'attendrons.

*

Il était 10 heures un quart quand j'atteignis le village. J'appris qu'un hélicoptère quittait la ville vingt-cinq minutes plus tard. Je me mis donc à la recherche d'un marchand de voitures d'occasion et, l'ayant trouvé, j'y fis l'affaire la plus rapide du monde, vendant ma voiture pour la moitié de sa valeur. Cela me laissa le temps d'organiser l'embarquement, clandestin de Pete dans l'hélicoptère – on y est terriblement pointilleux sur les chats sujets au mal de l'air – et nous atteignîmes la *Mutual Assurance Company* sur le coup de 11 heures.

A la *Mutual*, j'allai voir Mr Powell. Pour lui, moins de vingt-quatre heures s'étaient écoulées depuis notre précédente rencontre. Pour moi, deux fois trente ans de temps subjectif et plusieurs mois de temps vécu – et combien d'aventures ! Il se montra excessivement contrarié des modifications apportées à mes arrangements avec sa compagnie. Il manifesta notamment une vive tendance à me sermonner au sujet de la perte de mes papiers.

— Il m'est impossible de demander au même juge de signer votre prise en charge deux fois en vingt-quatre heures. C'est tout à fait irrégulier.

Je sortis des billets aux chiffres convaincants.

— Cessez de me tarabuster, sergent. Voulez-vous me prendre

en charge, oui ou non ? Dites-le. Sans quoi j'arrangerai cela avec la *Central Valley*. Il me faut partir aujourd'hui.

Il fulmina, mais abandonna la lutte. Il grogna aussi d'avoir à rajouter six mois à ma période d'hypothermie et ne voulut pas garantir la date de mon réveil.

— Les contrats disent « *A un mois près* » afin de permettre les imprévus administratifs.

— Celui-ci ne dit rien de ce genre. Il dit : « 27 avril 2001 ». En ce qui me concerne, je me fiche que l'en-tête soit *Mutual* ou *Central Valley*. Écoutez, Mr Powell, vous êtes vendeur et moi acheteur. Si vous refusez de me vendre ce dont j'ai besoin, j'irai là où l'on pourra me le procurer.

Il modifia la clause du contrat et nous y apposâmes nos initiales.

A midi sonnant, j'étais chez le contrôleur médical pour mon examen final. Il me lança un coup d'œil.

— Vous êtes resté à jeun ?

— Aussi à jeun qu'un juge.

— Ce n'est pas une référence. Nous allons voir.

Il m'ausculta presque aussi soigneusement qu'il l'avait fait la « veille ». Quand finalement il posa son marteau en caoutchouc, il se gratta la tête.

— Je suis vraiment très étonné. Vous êtes en bien meilleure forme qu'hier. C'est extraordinaire.

— Vous n' imaginez même pas le centième de la vérité, docteur !

Je maintins Pete tandis qu'on lui injectait le premier somnifère. Puis je m'allongeai en vue d'un traitement analogue. Je suppose que j'aurais pu attendre un jour de plus – ou de moins – mais à vrai dire, j'avais une hâte prodigieuse de revenir à l'an 2001.

Vers 4 heures de l'après-midi, la tête de Pete appuyée bien à plat sur ma poitrine, je m'endormis le cœur joyeux.

Mes rêves, cette fois, furent plus agréables. Le seul souvenir déplaisant qui m'en soit resté n'était d'ailleurs pas vraiment insupportable. Je ne puis le comparer qu'à une interminable frustration. C'était un rêve glacé dans lequel j'errais, tout grelottant, à travers d'innombrables couloirs, en essayant toutes les portes, croyant chaque fois que la suivante serait celle donnant sur l'été, et que Ricky m'attendait derrière. Pete m'exaspérait. Ah ! Cette habitude qu'ont les chats (précède-moi en me suivant) de courir entre vos jambes avec la certitude qu'on ne leur marchera pas dessus et qu'ils n'encaisseront pas le moindre coup de pied !

A chaque nouvelle porte, Pete se précipitait, lançait un regard au-dehors et, constatant que l'hiver sévissait toujours, faisait demi-tour, au risque, à chaque fois, de me faire trébucher.

Pourtant, nul de nous n'abandonna sa conviction que la prochaine porte serait la bonne.

Mon réveil fut facile, cette fois. Je ne me sentais pas désorienté. Le docteur sembla même vexé que je ne voulusse ni petit déjeuner, ni journal, ni bavardage. Je ne me crus pas tenu d'expliquer que c'était mon deuxième réveil. Il n'en eût rien cru.

Un message, daté d'une semaine, m'attendait. C'était de John :

Cher Dan,

Bon, je donne ma langue au chat. Comment avez-vous bien pu vous y prendre ! Malgré Jenny, je me range à votre vœu de ne pas être accueilli. Elle vous envoie ses amitiés, et espère que vous ne serez pas trop long à nous rendre visite. J'ai tâché de lui expliquer que vous seriez occupé un certain temps. Nous allons bien tous les deux ; mais j'ai tendance à marcher là où je courais. Jenny est plus belle que jamais.

Hasta la vista, amigo.

John.

P.S. – Si le chèque ci-joint ne suffit pas, téléphonez, il y en a encore des tas. Nous nous sommes assez bien défendus, je crois.

Je songeai à téléphoner à John pour lui dire bonjour, et aussi pour lui faire part d'une nouvelle idée qui m'était venue pendant mon Sommeil ; un procédé qui ferait du bain habituel et sans imprévu un véritable plaisir de sybarite. Pourtant, je n'en fis rien, ayant d'autres préoccupations, et me contentai de prendre quelques notes pendant que l'idée était claire, pour me rendormir ensuite, la tête de Pete au creux de mon épaule. Je voudrais bien le guérir de cette habitude, flatteuse peut-être, mais gênante sûrement.

Le lundi 30 avril, je pris congé du sanctuaire et me dirigeai vers Riverside. A 10 heures, le lendemain matin, je me présentai à la direction du sanctuaire de Riverside.

— Mon nom est Daniel B. Davis, docteur Rumsey. Vous devez avoir une cliente en traitement du nom de Frederica Virginia Heinicke ?

— Je présume que vous pouvez justifier de votre identité ?

Je lui montrai un permis de conduire de 1970, émis à Denver, et mon certificat de sortie du sanctuaire de Lake Forest. Il les examina, puis, après m'avoir observé, me les rendit.

— Je crois qu'elle est censée sortir de cure aujourd'hui ? dis-je anxieux. N'y a-t-il pas des instructions pour que je puisse assister à son réveil ? C'est-à-dire, pas à tous les traitements qu'on lui fera subir, mais à la fin, au moment où elle reprendra conscience.

Il pinça la bouche et prit un air officiel.

— Les instructions concernant cette cliente ne disent pas qu'elle doit être réveillée aujourd'hui.

— Vraiment ?

J'étais à la fois déçu et peiné.

— Voici ce qui a été notifié : au lieu d'être obligatoirement réveillée aujourd'hui, elle désire ne l'être que lorsque vous serez là. (Il me regarda des pieds à la tête en souriant :) Vous devez avoir un cœur d'or. Je ne puis mettre un tel vœu sur le compte de vos avantages physiques.

Je poussai un soupir de soulagement.

— Merci, docteur.

— Vous pouvez attendre dans le hall ou revenir. Nous n'avons pas besoin de vous d'ici deux heures.

Je gagnai le hall. J'y avais laissé Pete, que je récupèrai, et je sortis avec lui, après lui avoir fait réintégrer son nouveau sac de voyage. Il n'en témoignait aucun contentement, bien que je l'eusse choisi aussi ressemblant que possible à l'ancien, et que j'y eusse aménagé un orifice la nuit précédente. Sans doute l'objet n'avait-il pas encore l'odeur voulue.

À 11 h 30, j'étais de retour au sanctuaire. Enfin, on me permit de la voir.

Son corps était recouvert, son visage fut tout ce que je vis d'elle. Mais c'était bien ma Ricky, devenue femme et pareille à un ange ensommeillé.

— Elle est encore sous l'influence hypnotique, dit le Dr Faimsey. Si vous voulez bien rester là, je vais à présent l'éveiller. Hem ! je crois qu'il vaudrait mieux faire sortir ce chat...

— Non, docteur.

Il ouvrit la bouche pour protester, puis haussa les épaules et se tourna vers sa patiente.

— Réveillez-vous, Frederica. Réveillez-vous. Il faut que vous vous réveilliez tout de suite.

Ses paupières frémirent, elle ouvrit les yeux. Son regard erra un instant. Quand il se posa sur moi, elle eut un sourire endormi :

— Danny... et Pete...

Elle tendit les bras – j'aperçus ma chevalière à son pouce gauche.

Pete lâcha un miaulement vibrant et bondit sur le lit où il commença une série de plongeons roulés en signe de vibrantes retrouvailles.

Le Dr Rumsey tenait à ce que Ricky passât la nuit au sanctuaire, mais celle-ci ne voulut rien entendre. Je fis venir un taxi qui nous emmena à Brawley. Sa grand-mère était morte en 1980 et ses attaches sociales s'y réduisaient à rien, mais elle y avait entreposé des objets – pour la plupart des livres. Je les fis expédier à la firme *Aladin*, aux bons soins de John Sutton.

Ricky fut quelque peu stupéfaite des changements survenus à la ville : elle ne me lâchait pas le bras, mais ne se laissa pas aller à ces

crises de mélancolie qui sont si souvent le résultat du Long Sommeil. Elle ne désirait qu'une chose : quitter Brawley au plus vite.

Je louai donc un autre taxi et nous filâmes à Yuma. C'est là, sur le livre de l'état civil, que je signai, d'une belle écriture ronde et claire, apposant mon nom entier « Daniel Boone Davis », de façon à ce qu'il ne puisse subsister le moindre doute sur le D.B. Davis qui avait apposé son nom sur ces feuilles. A quelques minutes de là, je me trouvai debout, sa petite main serrée dans la mienne, et bafouillant :

— Moi, Daniel, je te prends, Frederica... jusqu'à ce que la mort nous sépare.

Pete fut mon garçon d'honneur. Quant à nos témoins, nous les recrutâmes dans les couloirs de la mairie.

Nous abandonnâmes immédiatement Yuma pour un ranch hospitalier, près de Tucson. Une cabine éloignée du bâtiment central nous y fut louée. Nous avions un robot pour nous servir à domicile, ce qui nous laissait libres de ne voir personne si tel était notre bon plaisir. Pete eut une bagarre gigantesque avec le matou qui avait toujours régné sur le ranch et, par la suite, nous dûmes le garder avec nous et le surveiller étroitement. Ce fut l'unique contrariété dont je me souviens. Ricky fut une épouse telle qu'on eût cru qu'elle en avait inventé l'état. Quant à moi... eh bien, j'avais Ricky.

*

Il n'y a plus grand-chose à raconter.

Quant vint la réunion des actionnaires, suivie de vote, le lot d'actions de Ricky était de loin le plus important. Je fis déménager McBee qui se retrouva sur une voie de garage, comme « Ingénieur d'honneur aux recherches ». Chuck Freudenberg devint ingénieur en chef. John est directeur d'*Aladin*, et nous menace à tout instant de prendre sa retraite, menace d'ailleurs sans suite. Lui, Jenny et moi contrôlons à nous trois la compagnie, car il a pris soin de répartir les actions de manière à ne lâcher en aucune façon les rênes de l'entreprise. Quant à moi, eh bien, je suis simplement *Davis Engineering Co.* – une salle de dessin, un petit atelier et un vieux mécanicien qui me croit fou mais exécute à la lettre tous mes plans. Dès que nous terminons un objet, je le fais déposer en vue d'un brevet.

J'ai récupéré mes notes sur Twitchell ; ensuite je lui ai écrit afin de lui annoncer que j'avais gagné la partie, effectuant mon retour par voie hypothermique. Je lui présentai mes plus plates excuses pour avoir douté de lui, et lui demandai s'il aimerait lire mon manuscrit

une fois celui-ci terminé... Comme il ne m'a jamais répondu, je présume qu'il doit encore m'en vouloir.

Je l'écris bel et bien, pourtant, ce manuscrit, et j'ai l'intention de faire parvenir le bouquin dans toutes les librairies importantes, dussé-je pour cela l'éditer à mon compte. Je dois bien ça à Twitchell ! Je lui dois même davantage. Je lui dois Ricky. Et Pete. J'intitulerai l'ouvrage : *Le génie méconnu*.

Jenny et John semblent bâtis pour l'éternité ! Grâce à la gériatrie, à la vie au grand air, au soleil, à des exercices choisis, à une existence sans vains soucis cérébraux, Jenny est plus jolie que jamais à... eh bien, 63 ans est le chiffre sur lequel je parierais.

En ce qui concerne toute notre aventure, John continue à croire que j'ai un simple don de double vue, et se refuse à reconnaître l'évidence. Enfin, comment cela est-il arrivé ? J'ai essayé un jour de l'expliquer à Ricky, mais elle s'est émue du fait qu'à l'époque de notre lune de miel j'étais en réalité – et sans blague ! – à Boulder, et qu'à l'époque où je lui rendais visite au camp de scouts, j'étais également couché endormi dans une maison de Sommeil hypothermique. Elle est devenue si pâle que j'ai ajouté :

— Disons que ce n'est qu'une hypothèse. Tout cela est logique quand on l'observe sous l'angle des mathématiques. Supposons que nous prenions un cochon d'Inde, à taches blanches et brunes. Nous le mettons sur la plate-forme de la machine de Twitchell, et l'expédions à la semaine dernière. Mais comme la semaine précédente nous l'avions déjà découvert à cet endroit et l'avions mis dans une niche avec lui-même, nous avons donc deux cochons d'Inde... bien qu'en réalité, il n'y en ait qu'un, l'autre étant le premier, mais avec huit jours de plus. Ce qui fait que lorsque nous en avons pris un pour l'expédier une semaine en arrière...

— Attends un peu ! Lequel ?

— Comment, lequel ? Mais il n'y en a jamais eu qu'un seul ! On a pris celui qui a une semaine de moins évidemment, car...

— Tu dis qu'il n'y en a qu'un. Puis tu dis qu'il y en avait deux. Ensuite, tu as dit que les deux ne faisaient qu'un, mais que tu allais n'en prendre qu'un des deux... alors qu'il n'y en avait qu'un ?

— J'essaie d'expliquer comment deux peuvent n'être qu'un. Si on prend le plus jeune...

— Comment peut-on reconnaître le plus jeune quand ils sont semblables ?

— Eh bien, on peut couper la queue de celui qu'on renvoie.

Puis quand il revient, on pourrait...

— Oh ! Danny ! Comme c'est cruel ! D'ailleurs, les cochons d'Inde n'ont pas de queue !

Elle semblait croire que cela prouvait quelque chose. Je n'aurais jamais dû essayer d'expliquer.

Ricky n'est pas une femme à se lamenter sur des choses sans importance. Me voyant contrarié, elle dit doucement :

— Viens ici, mon chéri. (Elle joua avec ce qui me reste de cheveux, et m'embrassa :) Un exemplaire unique de D.B. Davis est tout ce que je désire, mon amour. Deux seraient peut-être trop. Dis-moi une seule chose : es-tu content d'avoir attendu que je grandisse ?

Tout ce qui était en mon pouvoir, je le fis pour la convaincre que je l'étais.

Pourtant, les explications que j'avais essayé de donner ne résolvaient pas tout. J'avais beau être resté d'un bout à l'autre dans le coup moi-même, et avoir en outre soigneusement noté les faits, un point m'avait échappé : comment se faisait-il que, lors de mon premier séjour en l'an 2000, je n'eusse pas vu l'annonce de ma *seconde* sortie de cure ? J'entends celle d'avril 2001. J'aurais dû, puisque j'étais là et que je suivais régulièrement cette rubrique. J'ai été réveillé pour la deuxième fois le vendredi 27 avril 2001. L'annonce devait donc paraître dans le *Times* du lendemain matin. Or, je n'avais rien vu de la sorte la première fois que je m'étais trouvé en 2001. Mais je suis allé vérifier, depuis lors, et j'ai bien lu : « *D.B. Davis* » dans le *Times* du 28 avril 2001.

Sur le plan philosophique, une seule ligne d'imprimé peut changer l'univers aussi radicalement que si l'Europe disparaissait de la face du globe. Cette ancienne notion des « univers multiples » est-elle exacte ? Est-il possible que j'aie sauté dans un univers différent, pour avoir un peu malmené les règles ? Même si j'y ai retrouvé Ricky et Pete ? Y a-t-il un autre univers (quelque part ou en quelque temps) dans lequel Pete hurla jusqu'au désespoir, puis, abandonné, s'éloigna pour se défendre seul contre tous ? Et dans lequel Ricky ne parvint pas à s'enfuir avec sa grand-mère, mais fut contrainte de subir les colères et les rancœurs de Belle ?

Une ligne d'imprimé ne suffit pas. Je m'étais probablement endormi ce soir-là, et j'avais manqué mon nom. Le lendemain matin, j'avais du fourrer le journal dans le vide-ordures croyant l'avoir lu. C'est un fait que je suis très distrait, surtout quand je suis préoccupé par une nouvelle invention.

Pourtant, si je l'avais vu, qu'aurais-je fait ? Serais-je allé *me* rencontrer pour devenir vraiment fou furieux ? Non. Si je l'avais lu, je n'aurais pas entrepris ce que j'avais entrepris par la suite, et qui m'a conduit jusque-là... Mais alors l'histoire n'aurait pu se passer de cette façon. En somme, l'existence même de cette ligne d'imprimé dépendait du fait que je ne la voie pas. La possibilité apparente que j'eusse pu l'apercevoir est un de ces « impossibles » exclus du plan initial.

Mais je ne suis pas seul à avoir fait un voyage dans le temps. Charles Fort a énuméré trop de cas inexplicables autrement et Ambrose Bierce de même. Sans parler de ces deux dames dans les jardins de Trianon. Quelque chose me dit que le Pr Twitchell tourna sa manette plus souvent qu'il ne l'avoua... Pour ne rien dire de tous ceux qui peuvent avoir appris à le faire dans le passé... ou dans l'avenir. Pourtant, je doute qu'il en résulte quelque chose de valable. Dans mon cas, il n'y a que trois personnes qui soient au courant. Et sur ces trois, deux n'y croient pas. Vous ne pouvez pas faire grand-chose, si vous voyagez dans le temps. Comme l'a dit Ford, on ne roule sur les rails que lorsque vient le temps des chemins de fer.

Néanmoins, je ne parviens pas à oublier le cas de Léonard Vincent. S'agissait-il de Léonard de Vinci ? A-t-il traversé le continent pour rejoindre Christophe Colomb et repartir avec lui ? Les encyclopédies disent que sa vie fut comme-ci et comme-ça – mais il a pu en réviser certaines parties. Je sais comme la chose se fait, ayant eu à en user pour mon propre compte. Dans l'Italie du XV^e siècle, il n'y avait ni numéros de sécurité sociale, ni cartes d'identité, ni empreintes digitales. Léonard aurait pu s'en tirer.

Mais imaginez-le... Coupé de tout ce à quoi il était habitué, conscient de la possibilité pour l'homme de voler, des forces électriques et atomiques, de mille autres choses, essayant désespérément de les faire connaître afin qu'on pût les utiliser, et restant condamné à l'échec faute des siècles d'élaboration préliminaire qui ont permis seulement de réaliser ses projets à notre époque... Le supplice de Tantale fut moins terrible.

J'ai songé à ce que l'on pourrait faire, sur le plan commercial, du voyage transtemporel, en le mettant dans le domaine public, avec plongées dans le passé, construction de machines pour retourner dans le présent, transfert de découvertes d'une époque à l'autre. Mais un jour, on ferait un bond de trop, et toute possibilité de retour serait exclue, dans un temps qui ne serait pas celui du « chemin de fer ». Une chose aussi simple qu'un alliage spécial pourrait tout bouleverser. En outre subsiste cette indétermination tellement angoissante quant au

sens de la marche. Imaginez un peu ce que donnerait une arrivée à la cour d'Henry VIII avec tout un chargement d'éléments électroniques destinés au XXV^e siècle.

Non, il ne faut jamais mettre sur le marché des inventions dont on n'a pas contrôlé toutes les utilisations possibles.

Je ne me préoccupe pas plus de philosophie que Pete. Quelle que soit la vérité sur ce monde, je l'aime. J'ai trouvé ma « porte sur l'été » et je ne voyagerai plus dans le temps de peur de me tromper de station. Peut-être mon fils le fera-t-il ? Dans ce cas, je lui souhaiterais plutôt d'aller vers l'avenir que vers le passé. Retourner en arrière vaut pour les cas de force majeure, l'avenir est de loin préférable. Malgré les temporisateurs, les romantiques et autres anti-intellectuels de tout poil, le monde progresse continuellement parce que le cerveau humain, étudiant ses possibilités, le rend meilleur. Tant à l'aide des mains, des outils, que du bon sens et de la science.

La plupart de ces dénigreur à longs cheveux sont incapables de planter un clou ou de se servir d'une règle à calcul. J'aimerais pouvoir les inviter sur la plate-forme du Pr Twitchell et les éjecter dans le XII^e siècle. Qu'ils s'y amusent !

Mais je n'en veux à personne, et aujourd'hui me plaît. Sauf que Pete vieillit, grossit, qu'il est moins porté à choisir de jeunes adversaires, et que très bientôt, il lui faudra se mettre à la cure de sommeil définitive. De tout cœur je souhaite que sa vaillante petite âme trouve sa porte donnant sur l'été, avec des champs entiers d'herbe à chat, des chattes complaisantes et des robots adversaires réglés pour des batailles féroces, qu'ils perdront chaque fois. Une porte ouvrant sur un pays où les gens auront des genoux amicaux et des jambes auxquelles on se frotte sans risque de coups de pied.

Ricky, elle aussi, grossit, mais c'est pour une raison moins définitive et plus heureuse. Cet embonpoint provisoire n'a fait que l'embellir. Pourtant, son état n'est pas des plus agréables pour elle. Je mets au point des petites inventions susceptibles de lui rendre le temps plus facile à passer. Il n'est vraiment pas pratique d'être femme : il y aurait lieu d'améliorer les choses et, dans ce sens, je suis convaincu que c'est possible. Il y a ce problème qui consiste à se pencher en avant, et les maux de reins – j'y songe, je lui ai construit un lit hydraulique, que j'ai l'intention de faire breveter. Il devrait aussi être plus facile d'entrer et de sortir d'une baignoire. Je n'ai pas encore de solution à ce sujet.

Pour le vieux Pete, j'ai construit un « cabinet pour chat » en prévision des jours de trop mauvais temps : dispositif automatique, se

nettoyant mécaniquement, hygiénique et inodore. Néanmoins, comme Pete est le plus authentique des chats, il préfère sortir. Il n'a jamais abandonné la conviction que si l'on essaye *toutes* les portes, on doit, obligatoirement, trouver celle qui donne sur l'été.

Et je ne suis pas loin de croire, voyez-vous, qu'il a raison.

Fin

[1] Nom de la mangouste apprivoisée, héroïne d'une nouvelle célèbre de Kipling.

[2] Rendons hommage à l'imagination de Heinlein. L'invention qu'il décrit ici, dans un roman de 1956, vient d'être effectivement mise au point il y a quelques mois aux U.S.A. ! Il s'agit du *robotrast*, table à dessiner électronique automatique, réalisée sous forme de prototype par la société Parker.